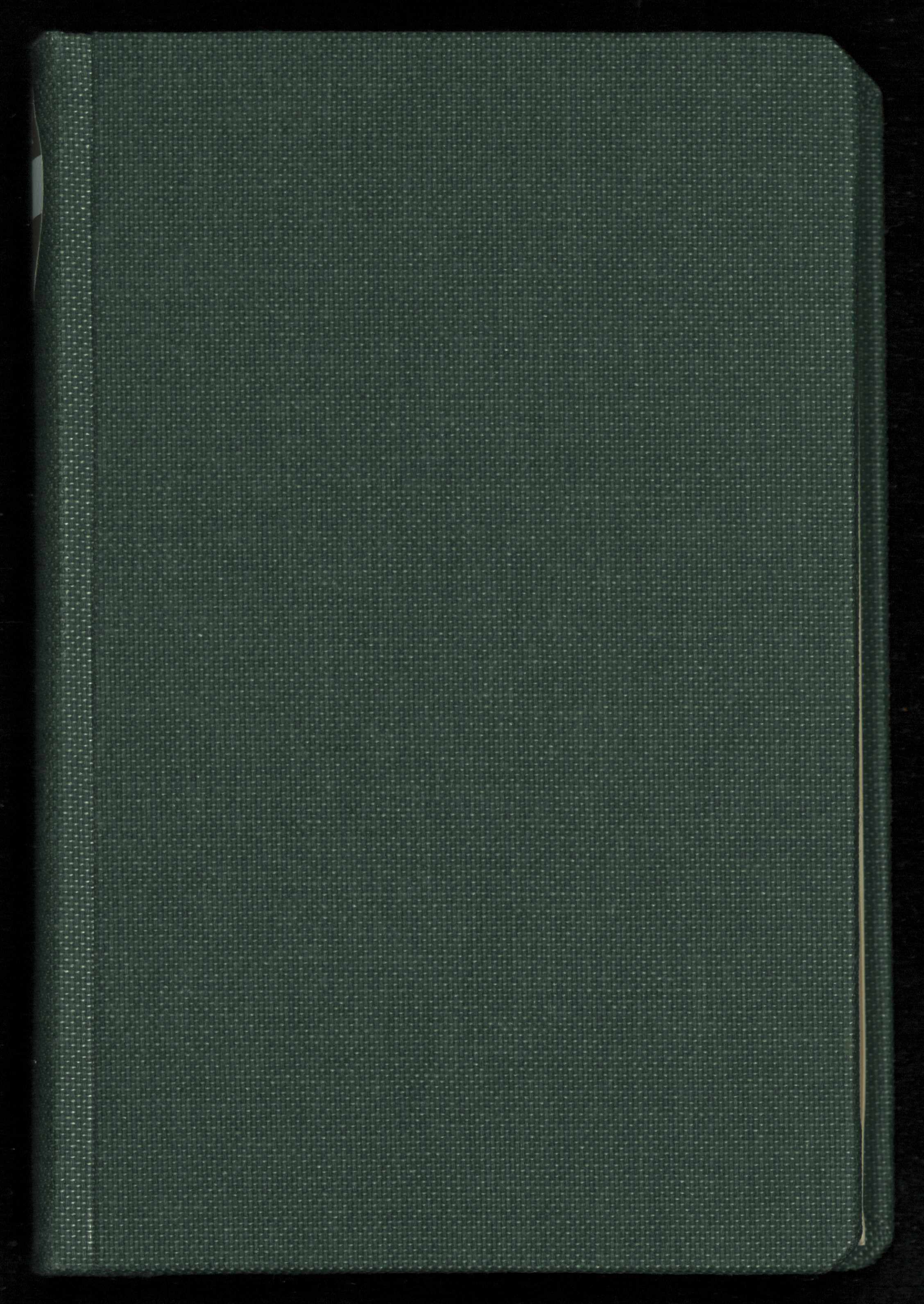
BOYER DE REBIAB — ÉLÉMENTS DE PSYCHOCRATIE





ÉLÉMENTS DE PSYCHOCRATIE

*

L'INTELLIGENCE INTÉGRALE

SON ENCYCLOPÉDIE RATIONNELLE ET PRATIQUE

DANS TOUTES LES SITUATIONS : LIBÉRALES, ARTISTIQUES,
INDUSTRIELLES, COMMERCIALES, MILITAIRES, AGRICOLES, FÉMININES, ETC.

PAR

BOYER — REBIAB



INTELLIGERE = comprendre = concevoir = composer = comparer = peser = discerner = découvrir = *COGNOISTRE*.

. . . .

. . . .

Librairie LEYMARIE
42, rue Saint-Jacques, PARIS (V[e]

L'INTELLIGENCE INTÉGRALE



DU MÊME AUTEUR — EN PRÉPARATION :

TOUTE L'ITALIE ARTISTIQUE,
INDUSTRIELLE, AGRICOLE, ETC.

TOUTE LA VOLUPTÉ
DE NAPLES L'ARDENTE.

JOURS D'EXIL
AU PAYS DES MINARETS.

LE VITALISME HUMAIN.

ÉLÉMENTS DE PSYCHOCRATIE

*

L'INTELLIGENCE INTÉGRALE

SON ENCYCLOPÉDIE RATIONNELLE ET PRATIQUE

DANS TOUTES LES SITUATIONS : LIBÉRALES, ARTISTIQUES, INDUSTRIELLES, COMMERCIALES, MILITAIRES, AGRICOLES, FÉMININES, ETC.

PAR

BOYER - REBIAB



Notre salut dépend de notre intelligence. (Racine.)

Qui n'a pas d'intelligence ne peut servir que d'instrument. (Proudhon.)

Le plus grand bien de l'homme, c'est l'intelligence. (St Augustin.)

Dieu est la souveraine, la suprême Intelligence. (Académie.)

Librairie LEYMARIE
42, rue Saint-Jacques, Paris (v^e^)

L'INTELLIGENCE INTÉGRALE [1]

PREMIÈRE PARTIE

SCIENCES FONDAMENTALES

(CONNAÎTRE LES VÉRITÉS DIDACTIQUES)

CHAPITRE PREMIER

SCIENCES MATHÉMATIQUES

§ I. — SCIENCES EN GÉNÉRAL.

1. Hommage justifié. — Il sied, tout d'abord, de rendre un hommage sincère à la vraie science, de ne point ménager l'éloge aux grands et modestes savants qui consacrèrent leurs jours, leur énergie physique et mentale, en un mot le meilleur de leur intelligence à la gloire de la Vérité, pour l'avantage final de leurs semblables.

(1) Avant d'exposer les grandes lignes de ma *Psychocratie*, je demanderai à mes lecteurs de me pardonner ce barbare néologisme qui n'a que l'excuse de peindre, comme une modeste enseigne, l'objet même de notre plan général : la puissance de l'âme à cultiver et exalter...

Incontestablement, la vaste petite Terre se transforme à vue d'œil (sous l'œil des siècles), formidable calcul jeté dans l'Incommensurable comme moyen terme entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, de l'atome nul au Dieu intégral. Ainsi, notre globe fut et est de plus en plus sillonné en tous sens, foulé par le trotteur photographe des brousses, labouré par l'hélice du marin et par les ailes de l'aviateur ; et pourtant, les astronomes nous apprennent que cette boule est moins bien connue que les autres sphères célestes qu'ils décrivent, mesurent, pèsent, comme simples potirons comestibles !

Certes, les siècles sont loin — derrière notre vingtième — où quelques privilégiés seuls possédaient ou croyaient accaparer le fanal borgne d'une science scalène, ou plutôt des fragments, quelques brimborions de connaissances péniblement ânonnées. Aujourd'hui, le plus médiocre de nos pédagogues campagnards en sait autant et davantage que plusieurs savants de jadis : plus en géométrie que Ptolémée, plus en physico-mécanique qu'Archimède et même que Pascal ; et dans quelques années, peut-être du vivant de Branly et autres vulgarisateurs de la T. S. F., nos enfants studieux s'amuseront de la très naturelle simplicité des ondes hertziennes, et la télépensée apparaîtra mieux ce qu'elle fut, ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : une céleste manifestation de notre système nerveux extravasé. Mais il serait injuste de méconnaître ou seulement d'oublier que ces mêmes savants, ces Pères de l'Église scientifique conservent toute leur gloire de précurseurs, d'innovateurs dans le genre ; et que si nous savons de mieux en mieux, c'est parce que ces augustes Cerveaux pensèrent plus longuement, plus profondément d'âge en âge, et que nous sommes exhaussés par leurs labeurs symboliquement empilés, — une pile dont les classiques rondelles seraient fondues de toutes les vérités acquises... Là où les cloîtres muraient les moines conservateurs de la

Connaissance (savoir qui, sans eux, eût sombré sous la torche dévastatrice des barbares), grands cénobites dont les genoux s'élimaient de dalle en dalle, dont les prières pétries de magnétisme mental se tassaient sous des voûtes harmonieuses, — se développent aujourd'hui des bibliothèques aux tables longues, méditent des travailleurs dont les pensées habitent les mêmes salles saturées d'effluves cérébraux. Ailleurs, sur les emplacements d'autres monastères, vénérables temples que la scie des siècles a jetés bas, se dressent de vastes et hideuses maisons modernes, confortables habitations et usines trépidantes qui sont le dernier cri de la synthèse scientifique, et qu'on ne doit pas trop mépriser mais subir comme le mal nécessaire de notre temps, les furoncles du progrès ! Plus loin, voici les instituts dont le génie des Pasteur dota la race humaine mieux défendue contre les sournois microbes, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils sont moins visibles, d'une invisibilité que seul peut vaincre le microscope du biologiste ; de même qu'un Le Verrier doit au perfectionnement du télescope les splendides découvertes amplifiées par les Flammarion de notre époque.

Et tout cela — ainsi que les autres merveilles — toutes ces victoires bien humaines peuvent être regardées comme le bagage héréditaire, indéfiniment augmenté de la Science en général, — de même que le tronc de l'arbre totalise les branches et les fruits solidaires. Il faudra y revenir fréquemment, avec une admiration croissante.

2. Exo et éso. — Avant de gravir plus haut, je vais inviter mes complaisants auditeurs près d'un reposoir préliminaire, avec une sorte de parenthèse à ce palier de départ, sur lequel je monterai en squelette la pensée de ce petit livre : il s'agit de distinguer ce qu'on peut appeler l'enseignement ésotérique (*éso*, intérieur) de la pratique exotérique (*exo*, extérieur). Pour m'aider dans mon exposé, qu'on me permette une compa-

raison de technicien impénitent, d'autant plus pardonnable qu'aujourd'hui tout le monde est plus ou moins mécanicien. Chacun a vu tourner ces roues qui sortent de certaines fabriques comme des bras follement agités, soit pour porter un autre organe, soit en prévision d'un agrandissement futur. Un cannibale du Niger, s'il était soudain transporté en Europe, tomberait en arrêt devant ce phénomène et pourrait conclure que la rondelle tourne ou stoppe par sa propre initiative, ne voyant que l'apparence extérieure de ce mouvement ; il ferait donc acte d'exotérisme ordinaire, sinon de crétinisme absolu. Descende le plus rugueux des pâtres circassiens, et la vue du même arbre métallique lui fera supposer qu'une machine l'actionne de l'intérieur du bâtiment, mais il ne pourra préciser les particularités du principe moteur ; et ce sera encore de l'exotérisme, mitigé d'un soupçon d'ésotérisme rudimentaire, une sorte d'exo-ésotérisme si l'on veut. Troisièmement, qu'un mécanicien très instruit pénètre dans la même usine ; il constatera, en ésotérisme rationnel, que le mouvement est transmis à la roue du dehors par un arbre secondaire, lui-même actionné avec courroies et poulies montées sur un arbre principal amorcé par le volant de l'arbre de couche du moteur, — appareil dont il pourra préciser la constitution : machine à gaz ou à pétrole, cylindre ou turbine à vapeur, turbine à gaz ou hydraulique, etc., avec tous les détails qu'un ésotérisme complet poussé au cœur du cœur (véritable éso-ésotérisme) lui dévoilera par démontage et calcul. En admettant le cas d'un cylindre à vapeur : gros tube avec ou sans enveloppe ; piston à segments simples ou multiples ; tiroir en dé ou en coquille, muni ou non d'un compensateur ; distributeur ordinaire ou à détente, avec presse-garnitures à éléments végétaux ou métalliques ; et autres importantes remarques jugées superflues par le montagnard et peut-être même par un

citadin cultivé, probablement éso dans sa partie, mais exo en mécanique.

Une telle dissection méthodique est applicable aux hommes comme aux choses et aux animaux, avec des nuances naturellement variables. C'est ainsi que la connaissance ésotérique du lion s'éclaira magistralement grâce aux recherches de Buffon, qui n'eut que quelques lignes à ajouter sur la lionne semblable. Mais, avec la nature humaine, tout se trouve considérablement modifié, pour l'homme, puis pour la femme, exotériquement et plus encore ésotériquement. Au point de vue extérieur, la corpulence masculine frappera d'abord, et surtout le vêtement qui fait le moine ; puis le visage barbu ou lisse, la couleur des cheveux; les yeux bleus ou noirs, ou ocres, mobiles ou figés, en ellipse levantine ou en rondelle de hibou ; le front haut ou étroit, et son piédestal le nez symbolique ; la largeur de l'orifice buccal, les lèvres épaisses ou minces, le menton énergique ou fuyant ; ensuite on regardera les pieds longs ou moyens, larges ou étroits, plats ou pontés ; les épaules amphoriques ou à 180 degrés ; la cage pulmonaire, etc., pour compléter l'examen superficiel qui n'aura pas du tout la même signification pour la femme, avec de nombreux contrastes naturels : membres robustes chez monsieur, délicats chez madame ; mains aux doigts blancs fuselés avec ongles roses armés en tuile chez celle-ci, pas trop boudineux chez celui-là, etc., etc. — Et le diagnostic ésotérique devient autrement compliqué : au physique, l'auscultation, la radiographie, parfois l'opération chirurgicale ; au moral, le caractère, la capacité cérébrale, la culture didactique, l'ascendance immédiate et lointaine, le degré de mentalisme (avec ou sans vie intérieure, normalement religieuse ou rugueusement areligieuse, ou inconsciemment athée), et autres considérations philosophiques de l'ésotérisme le plus profondément sagace.

Telles sont les remarques fondamentales qu'on peut noter entre l'apparence externe, vulgaire, et le réel invisible à l'œil médiocre, creusé par l'expérimentateur qui se spécialise ou qui, par curiosité, s'offre le luxe de pénétrer le fond des recherches possibles. J'en citerai des exemples usuels, dans les diverses branches effeuillées tout au long du rouleau qui suit.

§ II. — Sciences mathématiques

1. Mathématiques élémentaires. — On a dit très souvent et l'on ne répétera jamais trop que les mathématiques, ou plus génériquement la mathématique, est la clef d'or de toutes les autres sciences. Ainsi que son étymologie l'indique, la langue mathématique constitue la base de tous les autres savoirs, nourrice à laquelle recourent les diverses connaissances pour traduire en rapports précis tous les faits qu'elles observent ; d'où la nécessité d'insérer ce passe-partout universel sur la porte de toute étude, qu'elle soit théorique ou pratique, philosophique ou artistique, religieuse ou profane. Mais certains (légers, ou plus charitablement malchanceux) m'objecteront peut-être que tout le monde ne peut posséder l'envergure mentale qui permet de boire et digérer le haut savoir ? Si ces lecteurs sont armés d'un sérieux moyen, s'ils aiment le vrai sans répugner à un effort modéré, je puis les rassurer tout de suite ; et ils n'ont qu'à lire les pages qui suivent pour dissiper en eux une erreur de plus.

Arithmétique et algèbre. — *Ab ovo*. En toutes choses, procédons méthodiquement.

Arithmétique. — Sur dix personnes de culture ordinaire, s'en trouve-t-il toujours une qui sache répondre nettement à cette question très élémentaire : « Qu'est-ce

que l'arithmétique ? », tant la science des nombres est universellement dédaignée, même et surtout des gens qui tirent vanité de leur modernisme outrancier. — On a donc l'habitude de classer l'arithmétique parmi les connaissances très vulgaires et négligeables, indignes d'intéresser un esprit supposé ouvert. C'est un tort ; car si les primaires « quatre opérations » n'ont rien de transcendantal, il n'en est plus de même pour la démonstration des théorèmes et la résolution des problèmes qui illustrèrent Archimède, Gerber (qui fut pape sous le nom de Sylvestre II), Viète, Fermat, Euler et tant d'autres mathématiciens fameux. Au reste, comment oserait-on trouver trop simplistes, puériles, des opérations qui sont la base réelle de toutes les sciences, de tous les arts, de tous les métiers ; pour ne citer que les additions répétées sur de nombreuses pages où s'empilent des colonnes à report comportant des centaines, parfois des milliers de chiffres superposés (aussi ferait-on bien d'exercer les adolescents à ces sortes d'additions, sur des piles de petits nombres et non plus, comme on le fait exclusivement, sur peu de grands nombres, soit dit entre parenthèses). Si on ne voit là qu'une application mécanique de la mémoire — pourtant fort utile dans certaines professions — n'oublions point que la partie vraiment théorique de l'arithmétique (comme tout ce qui est rationnel) constitue un des plus utiles servants de l'intelligence en action. Je fais allusion d'abord aux enfants qui éprouvent tant de répugnance compréhensible devant des calculs qu'on ne sait guère leur infuser en douceur, comme l'a si bien fait le savant auteur de l'*Arithmétique du Grand-père* ou *Histoire de deux marchands de pommes*, un vrai conte de fées autant qu'un cours scientifique où l'on voit ce bon grand-papa présenter d'abord la numération à ses petits auditeurs émerveillés, qui manipulent des pommes unitaires ensachées en dizaines; puis, par paquets

de dix, remplissent des boîtes ou centaines, elles-mêmes déversées — toujours de dix en dix — dans de grands paniers portant mille unités chacun. L'addition arrive alors avec les mêmes contenants et contenus successivement alignés : pommes sous pommes, sacs sous sacs, boîtes sous boîtes, paniers sous paniers ; le tout souligné au moyen d'une planche. Le dispositif opposé est également bien compréhensible pour la soustraction; et la multiplication avec la division inverse sont pareillement expliquées. Viennent ensuite les fractions ordinaires sous forme de galette détaillée en éventails; puis le système métrique également bien exposé avec des croquis offrant l'illusion d'un matériel parlant... Et c'est ainsi qu'on se fait comprendre des cerveaux les plus fragiles.

Au point de vue transcendant, l'arithmologie est toute pavée de ces propositions qui constituent le véritable ésotérisme de la partie. Pour en approfondir la saveur, il faudrait remonter jusqu'à la doctrine pythagoricienne dont les nombres constituaient le deuxième degré d'initiation. Dans cette mathématique mystérieuse, le chiffre était considéré non plus comme quantité abstraite, mais bien comme vertu intrinsèque, éternellement active, de l'Un suprême, de Dieu dirigeant l'universelle harmonie ; cette science sacrée s'affirmait ainsi sous la forme d'une véritable théogonie rationnelle. Mais le cadre de ce livre de tête ne peut accueillir tous les développements qui seront plus à l'aise dans un autre volume. Qu'il me suffise d'ajouter ici qu'on fait de l'ésotérisme élémentaire, de l'exo-éso, toutes les fois qu'on démontre par exemple un théorème sur les nombres premiers ou sur les cas de divisibilité ; tandis qu'un primaire exo calculera approximativement qu'un capital à 5 % sera doublé au bout de 20 ans, l'exo-éso, en appliquant la formule des intérêts composés, s'apercevra de

l'erreur et rectifiera en son for que le même capital ne mettra pas 15 années pour produire un petit de sa grosseur. Et je signale dès maintenant l'utilité qu'il y a — pour tout le monde en général et pour les ménagères en particulier — à s'exercer au calcul mental, notamment pour les achats courants : demandez toujours le prix de la livre ou du kilo, divisez-le instantanément par 5 ou par 10 pour avoir l'hecto ; et vous verrez alors si le garçon ne se trompe point sur sa fiche. Entre nous, n'allez jamais bavarder à la caisse, tandis qu'on pèse votre marchandise... et vous-même, soit dit sans vous offenser.

Algèbre. — Passant à la science des nombres et des lettres, je protesterai d'abord contre l'injustifiable dicton: « C'est de l'algèbre pour lui », comme on dit plus souvent : « C'est de l'hébreu » ; d'autant plus que l'hébreux n'est pas chose si ardue, s'il faut en croire le docte hébraïsant des *Origines du Christianisme* qui avoue être tombé de surprise quand il se trouva en présence de « cette langue si simple, sans construction, presque sans syntaxe, expression nue de l'idée pure; une vraie langue d'enfant. » Je préférerais maintenant dire dans un sens analogue : « C'est de l'éso pour lui ! » — Mais quiconque ne comprend point l'*a b c* de la langue algébrique, ne digérera probablement guère mieux toute autre notion élémentaire. Car, en fait, l'algèbre n'est qu'une sorte d'arithmétique abrégée, et non seulement une science mathématique mais un art mental : une science, en tant qu'agrégat de vérités démontrables ; un art, parce qu'elle offre un certain nombre de règles infaillibles dans le genre. Comme l'observait Malebranche, ce qui ne peut se faire qu'en beaucoup de temps par l'arithmétique, se fait en un moment par l'algèbre et l'analyse, sans que l'esprit se brouille par le changement des chiffres et la longueur des transformations ; une opération particulière d'arith-

métique ne découvre qu'une vérité, tandis qu'une semblable opération d'algèbre en procure une multitude. L'algèbre apprend à faire sur les grandeurs littérales tous les calculs qui servent à déduire les rapports les plus difficiles et les plus composés qu'on puisse rencontrer ; et ces calculs sont souvent les plus simples et les plus faciles, les plus généralisateurs. Au verso, il faut reconnaître que les amputations algébriques ouvrent moins bien l'esprit que les discussions arithmétiques ; mais somme toute, ces deux sciences ont chacune leur grande utilité propre : l'algèbre complète l'arithmétique, à peu près comme la trigonométrie est adjacente à la géométrie.

Pour nous en tenir aux notions les plus élémentaires, je présenterai cette comparaison, peut-être trop originale comme tant d'autres idées neuves de ce petit livre : on dit avec raison que la parole est d'argent et le silence d'or ; de même, si l'arithmétique figure de lourdes pièces de cinq francs, l'algèbre fournira cette valeur en louis ou napoléons roux. Et l'on ne contestera point que, pour un même total, une bourse de petits bonapartes couronnés ne soit préférable à un sac de grosses républiques... Quelques brefs exemples. De même que l'addition arithmétique de 3 bagues et 4 chapeaux donnerait : 3 bagues + 4 chapeaux ; de même, l'addition algébrique de $b + b + b$ et de $c + c + c + c$, fournirait $3\,b + 4\,c$; et l'on voit que la lettre *b* peut fort bien abréger le substantif *bagues*, tandis que la lettre *c* représente le mot *chapeaux*. — Un colporteur qui aurait dans sa boîte deux douzaines de bas de laine (en abrégé $24\,b$), plus trois douzaines de bas de coton (ou $36\,b'$), porterait au total : $24\,b + 36\,b' = 6)\,b''$; et il aura fait, sans trop s'en douter, une originale addition algébrique. Si sa boîte est cubique, avec une longueur de *c* centimètres, son contenu lui sera donné par $c \times c \times c = c^3$, petite multiplication algébrique qui tient à la fois de l'arithmétique et de la géométrie rudimentaires.

J'ajouterai quelques mots à l'adresse des quantités négatives que l'on rencontre assez souvent en algèbre, et dont vous pourrez parler sans risque de vous voir rire au front. Ainsi, il y aurait des quantités plus petites que zéro ? Mais parfaitement ! Et vous pourrez citer : l'étourdi bambocheur qui, ayant bu tout son salaire dès le mardi (ce qui l'abaisse à *zéro*), est obligé d'emprunter deux fois vingt francs pour attendre la paye prochaine (ce qui le met en possession de *moins quarante* francs). Et le mercure, n'accuse-t-il pas une chaleur négative quand il dégringole sous la limite de la glace ? De même que si notre ère est positive, les années qui précédèrent la descente du Christ devraient être accouées du signe —... Dans les grandes villes, à Paris par exemple, un observateur qui se posterait très prudemment sur un refuge des grands boulevards, aurait à sa droite les numéros positifs d'une rue, dont le faubourg en prolongement pourrait constituer les numéros négatifs. De même en partant d'un rez-de-chaussée, les marches de la cave étant supposées négatives, celles des étages seraient positives. Et en chimie (photographie, etc.), en électricité (piles, etc.), n'emploie-t-on pas couramment les mêmes termes symboliques pour distinguer les valeurs positives des négatives ? — Ne laissez donc point croire que les ricaneurs de tout ont raison ; la vraie science, sans jamais se départir de sa fière modestie, n'a pas le droit de s'humilier devant l'ignorance même courtoise, et bien moins encore devant l'arrogance voyoucratique !

GÉOMÉTRIE. — Continuons dans l'ordre, en montant du facile au difficile, du simple au compliqué, dans cet art scientifique dû aux Egyptiens pour la mesure des terrains périodiquement démarqués sous les alluvions du Nil.

Géométrie primaire. — Le nom immortel de Pascal tombe d'abord de la plume, pour nous rappeler que

« entre esprits égaux et toutes choses pareilles, celui qui a de la géométrie l'emporte et acquiert une vigueur toute nouvelle ». Mais, ici comme partout, même dans la connaissance précise par excellence, il faut posséder cette science plus intime : savoir débuter. Rousseau, qui observait si exactement quand il s'en donnait la peine et la joie, a fort bien dit que c'est de notre faute si la géométrie n'est point à la portée des enfants (grands comme petits) ; car nous ne sentons pas assez que notre méthode n'est guère la leur, et que ce qui devient pour nous l'art de raisonner, ne doit être pour eux que l'art de voir... Tracez donc des croquis convenables, — bien que la géométrie soit pratiquement l'art de raisonner juste sur des figures fausses ; combinez-les, posez-les l'un sur l'autre, examinez leurs rapports : vous découvrirez tous les rudiments de cette claire science en marchant d'observation en observation, sans vous attarder aux longs préliminaires, ni à aucun autre procédé démonstratif que la simple superposition.

Personnellement, je m'accuse d'avoir commis une *Initiation géométrique* destinée à ma fille ainsi qu'à ses cousines (et un peu au public), à l'approche de leur huit ans actuels ; car j'ai osé cette petite révolution didactique de leur effeuiller les racines gréco-latines avant les haies de la syntaxe, puis de leur montrer les ronds et les barres graphiques avant la plus lointaine règle de trois (qui n'est d'ailleurs pas une règle et ne se rapporte pas à trois facteurs). Et je débutai à dessein avec la circonférence plus générique, tracée par notre chèvre (Bette) broutant à l'entour d'un piquet muni d'un large anneau de fer prévenant la spiralisation de la chaîne bien tendue, ce qui montre mieux pourquoi tous les rayons sont égaux, avec tous les points de la courbe à égale distance du centre d'attache. Je ne parle qu'ensuite des angles que l'on voit aux coins des tables, à l'intersection des murs,

au croisement des routes, des ciseaux, etc. ; et alors, la mesure de ces ouvertures est tout indiquée avec les degrés de la circonférence, montrant que la grandeur d'un angle dépend exclusivement de l'écart de ses côtés, non de leur longueur. — Après les exemples des perpendiculaires, obliques, parallèles, je présente un carré sous forme de damier, ce jeu aimé des petits ; sa construction et sa mesure ne sont qu'un passe-temps instructif, et je n'ai que quelques mots à ajouter pour donner l'enveloppe cubique avec un vilain paquet de tabac étalé vide. Puis je passe au rectangle, qui n'est qu'un carré déformé régulièrement, donc ayant encore pour superficie le produit de sa base par sa hauteur ; et l'enveloppe d'un vire-vire se voit développée, aplatie en surface rectangulaire. Le triangle rectangle en sort directement, puisque le rectangle se décompose par diagonale (de *dia*, au travers, *gônia*, angle) en deux triangles égaux comme superposables, ce qui peut se constater d'un rapide coup de ciseaux ; et la simplicité est analogue pour les autres objets dérivés : enveloppe conique en éventail ; tronc de cône figuré par l'abat-jour ami, ouvert en haut comme en bas, mais plus large à la base qu'au sommet ; timbales et verres évasés, seaux, moules à pâtisserie, et tant d'autres ustensiles. — Nous abordons ensuite les triangles : isocèle (disséqué en *isos*, égal, *skelos*, jambes ; à deux côtés égaux), équilatéral (de *æqus*, égal, *latus*, côté ; trois côtés égaux) ; scalène (ou boiteux d'apparence, avec ses trois côtés inégaux) ; puis l'enveloppe pyramidale, composée de faces qui sont autant de triangles. Après, viennent le parallélogramme et le losange, sortes de rectangles aux quatre coins articulés, déformables mais gardant invariablement leurs côtés parallèles deux à deux, figures toujours décomposables en deux triangles égaux; c'est-à-dire que l'aire de l'un de ces quadrilatères a pour mesure le produit de sa base par sa hauteur (perpendiculaire abais-

sée sur cette base, du sommet opposé). On peut alors parler du trapèze qui n'a plus que deux côtés parallèles, les deux autres étant quelconques ; puis du polygone (*polus*, plusieurs) qui comporte au moins cinq angles avec autant de côtés. Et il reste l'enveloppe parallélépipédique, pour réunir en solides divers les précédentes superficies, plus les variantes usuelles... Ayant évalué les aires régulières et la circonférence limite, nous pouvons dessiner le cercle, comme formé d'un très grand nombre de triangles qui ont pour sommet commun le centre et pour bases un même grand nombre d'éléments de cette circonférence, fragments si petits qu'on peut les assimiler à des boutaillons de ligne droite; enfin, connaissant la superficie de ces triangles unitaires, on conclut que le cercle a pour mesure le demi-produit de sa circonférence (base ronde totale) par son rayon (hauteur uniforme). Cela acquis, on roule sans autre effort sur l'enveloppe sphérique, etc... Après quoi, les surfaces essentielles se trouvant épuisées, je montre aux débutants ce que sont les solides, en revenant au cube, volume représenté par le paquet de tabac (que je ne fume guère) ou par une pièce de savon marseillais, ou par une boîte quelconque aux six faces identiques; et la règle vient tout naturellement de multiplier trois fois le côté par lui-même, soit deux multiplications, une pour les deux côtés de la base, l'autre pour le troisième côté en hauteur. Alors, de même que nous avons considéré le rectangle comme une déformation régulière du carré, semblablement le volume du parallélépidède (sorte de cube n'ayant plus la hauteur égale aux deux côtés de la base), s'obtient avec le double produit de sa base par sa hauteur. D'autre part, le prisme est la moitié du parallélépipède correspondant, comme le triangle est la moitié du parallélogramme double ; mais la pyramide se démontre égale seulement au tiers du même solide prismatique. Et

les quatre corps ronds roulent ensuite sans peine : le cylindre, espèce de parallélépipède régulier dont le nombre de faces augmenterait indéfiniment ; le cône, comme la sphère, limites de pyramides régulières ; l'ellipsoïde, véritable sphère allongée, tous volumes mesurables comme les précédents auxquels on peut les assimiler par juxtaposition de variable à limite. — Enfin, le dernier jeu ne consiste plus qu'à montrer les quatre courbes courantes : l'ellipse ou cercle régulièrement déformé avec ses deux centres dénommés foyers, et ses deux rayons vecteurs additionnels ; l'hyperbole, dont les autres rayons vecteurs se retranchent au lieu de s'ajouter ; l'hélice, avec sa matérialisation dans la vis, dans les propulseurs naval et aérien ; la parabole, dont chaque point est à égale distance d'une droite et d'un foyer fixes situés dans son plan, avec le paraboloïde équivalent à la moitié du volume d'un cylindre de même base sous même hauteur...

Ainsi donc, après être passé — d'objets concrets en objets maniables — du champ à la maison et du livre au tableau, je n'ai plus qu'à conclure au soir du douzième entretien (car mon initiation ne dure que deux petites semaines au royaume des géomètres). Certes, ce n'est sans doute qu'une rapide excursion en aéroplane et à toute vapeur (ou à tout pétrole !) ; mais je crois avoir suffisamment amorcé l'imagination pour que mes auditeurs se promettent de revenir pédestrement, et à plusieurs reprises, dans un pays si richement lumineux, si propice au développement de l'intelligence à tous les âges. — En résumé, quand on n'oublie pas qu'une ligne est formée de points, une surface de lignes et une capacité de surfaces ; quand on est descendu par cette échelle dans ce puits de la vérité mathématique, on connaît tout le doit et tout l'avoir de la science fondamentale que les Grecs — toujours épris de beauté intégrale — considéraient comme in-

comparable pour associer la perfection de la forme à l'exactitude du raisonnement.

Trigonométrie. — Complétant la précédente, voici la science en action des géomètres, praticiens de la mesure des terrains et des distances inaccessibles. Nous savons qu'un triangle comporte invariablement six éléments (trois angles et trois côtés), et qu'on peut construire *graphiquement* ces sortes de figures dont on ne connaît que quelques parties ; mais ces genres de constructions, plus ou moins commodes sur le papier, sont peu praticables en grand. C'est pourquoi l'on imagina la trigonométrie qui, avec les mêmes données, permet de calculer *numériquement* les quantités inconnues des triangles. — Mais je dois me borner ici à l'énoncé des problèmes trigo-topographiques qui sont à résoudre dans la pratique courante, comme calculer à l'aide des instruments d'arpentage, des formules de la géométrie et de l'algèbre : la hauteur d'un édifice accessible par son pied, ou tout à fait inabordable, l'altitude d'une montagne ; la largeur d'un fleuve sans pont, le prolongement d'une droite par delà un obstacle infranchissable ; la distance d'un point connu à un point inaccessible, ou entre deux points inaccessibles ; et quelques autres exercices méthodiquement échelonnés pour le profit général de l'intelligence comparative.

Géométrie descriptive. — Elle fut inventée par le célèbre Français, le ci-devant « citoyen » Gaspard Monge, professeur à l'Institut national, qui disait notamment dans son programme : « Pour tirer la nation française de la dépendance où elle a été jusqu'à présent de l'industrie étrangère, il faut, premièrement, diriger l'éducation nationale vers la connaissance des objets qui exigent de l'exactitude, ce qui a été totalement négligé jusqu'à ce jour, et accoutumer les mains de nos artistes au maniement des instruments de tous les genres qui servent à

porter la précision dans les travaux et à mesurer ses différents degrés : alors les consommateurs, devenus sensibles à l'exactitude, pourront l'exiger dans les divers ouvrages, y mettre le prix nécessaire ; et nos artistes, familiarisés avec elle dès l'âge le plus tendre, seront en état de l'atteindre. Il faut, en second lieu, rendre populaire la connaissance d'un grand nombre de phénomènes naturels, indispensables au progrès de l'industrie, et profiter pour l'avancement de l'instruction générale de la nation, de cette circonstance heureuse dans laquelle elle se trouve, d'avoir à sa disposition les principales ressources qui lui sont nécessaires. Il faut enfin répandre parmi nos artistes la connaissance des procédés des arts, et celle des machines qui ont pour objet, ou de diminuer la main-d'œuvre, ou de donner aux résultats des travaux plus d'uniformité et plus de précision ; et à cet égard, il faut l'avouer, nous avons beaucoup à puiser chez les nations étrangères. » Comme ajoutait encore le même savant, le premier objet de l'art descriptif est de représenter avec exactitude, sur des dessins qui n'ont que deux dimensions, des objets qui en ont trois et qui sont susceptibles de définitions rigoureuses. « Sous ce point de vue, c'est une langue nécessaire à l'homme de génie qui conçoit un projet, à ceux qui doivent en diriger l'exécution, et enfin aux artistes qui doivent eux-mêmes en exécuter les différentes parties. » — Le second but de cette géométrie est de déduire de la description exacte des corps tout ce qui ressort nécessairement de leurs formes et de leurs positions respectives ; dans ce sens, c'est un excellent moyen d'exercer l'intelligence en recherchant la vérité mathémagraphique, et elle offre d'innombrables exemples du passage du connu à l'inconnu. Au reste, il existe beaucoup de bons traités dans le genre, où l'on peut puiser des doses progressivement digestibles. Je ne donnerai qu'un seul conseil aux débutants : dessinez

vos figures le mieux possible, au compas les compliquées; vous verrez mieux alors ce qui pourrait vous paraître obscur avec un croquis inhabilement approximatif.

MÉCANIQUE ET ÉLECTRICITÉ. — Que pourrait-on faire, aujourd'hui, sans les appareils mécaniques et électriques dont la construction et le fonctionnement dérivent tout droit des mathématiques ? Rien ou presque rien ; car si l'on a l'habitude, souvent injustifiée, de dire que sans la pratique la théorie serait annulée, il est encore plus équitable de reconnaître enfin que la pratique sans aucune théorie vaudrait beaucoup moins encore.

Mécanique. — Quoiqu'elle soit généralement classée dans les mathématiques spéciales, il y a méca et méca ; et l'on peut fort bien acquérir quelques notions exo-ésotériques en partant des crispantes machines sur lesquelles on bute presque à chaque pas, à la campagne comme en ville, sur mer et sous mer comme sur et en terre, dans les petits ateliers comme dans les grandes usines, et même chez soi, depuis le compteur d'eau de la cave jusqu'au compteur de gaz de l'appartement chauffé ou non avec générateur central!.. Pour me cantonner dans la mécanique rationnelle exo-éso relevant de ce passage, je voudrais avoir le temps et surtout la place pour montrer comment on pourrait initier à cette connaissance les lecteurs intéressés par les premiers principes de la géométrie. Car cette dernière procure des arguments directs, à commencer par les forces représentées graphiquement, composées et décomposées sous figures linéaires les plus simples; de même pour les centres de gravité déterminés par l'intersection de droites, médianes ou bissectrices, dans d'autres dessins lisibles pour tout le monde. Les triangles, cercles, etc., sont ensuite mis à contribution pour l'équilibre des leviers, matérialisés par la pince du terrassier, le couteau du boulanger, la

cisaille du chaudronnier ; puis pour l'équilibre dérivé de la poulie, du palan, du treuil, du cric, de la vis, et autres appareils qui courent les ateliers, ainsi que les rues. Voilà pour la statique ou étude des machines au repos. — En deuxième chapitre et toujours avec le secours de la géométrie ordinaire (aidée au besoin de l'arithmétique plus ou moins algébrique), la cinématique dénommée aussi mécanique géométrique par son inventeur, l'illustre Français Ampère, s'occupe des mouvements, abstraction faite des causes qui les produisent ; on y retrouve les poulies, les plans inclinés, les engrenages et autres mécanismes. Le chapitre suivant, avec la complémentaire dynamique, étudie les mêmes mouvements, mais en tenant compte des forces qui les génèrent ; on fait alors connaissance avec les unités lues ou entendues tous les jours, comme la calorie, le kilogrammètre, le cheval-vapeur (qu'on devrait plus génériquement baptiser cheval-dynamique, à l'usage de tous les moteurs aux fluides divers), et autres expressions de moins en moins ignorées, telles que la masse, l'accélération, la force centrifuge et son opposée la centripète ; puis on s'occupe du travail des machines déjà observées statiquement. Mais tout cela ne saurait aller parfaitement seul, sous l'impulsion d'un mouvement perpétuel ; et on parle alors des résistances contraires qui comprennent, saupoudrées d'un peu de sel géométrique avec ou sans poivre algébrique : le frottement de glissement, lorsqu'un corps glisse sur un autre ; le frottement de roulement, quand un cylindre roule sur une surface plane ou courbe ; la raideur des cordes, dont la flexibilité n'est jamais complète ; la résistance des fluides, air, eau, etc., dans lesquels se meuvent les pièces des machines... A propos de mouvement perpétuel, on a souvent tort de prendre cette expression au pied de la lettre, d'en rire comme d'un voyage d'aéroplane dans la Lune ; il faut s'entendre,

car si cette marche est irréalisable dans les ordinaires machines en métal ou en os, il n'en est plus de même avec les gigantesques phénomènes des attractions célestes, des marées quotidiennes, des vents périodiques et autres manifestations de mouvements naturels éternellement reproduisibles. — On terminerait enfin par la résistance des matériaux, d'importance capitale pour les techniciens, et dont ne peut se désintéresser un profane moderne qui acquerra (pour s'en servir dans ses appréciations générales et même particulières) quelques notions spéciales de plus, relatives aux dimensions minima à donner aux pièces devant supporter différents efforts, soit séparés soit combinés. Ces forces peuvent agir de cinq manières distinctes : par traction, avec tendance à allonger un solide et le disloquer sous directions opposées ; par compression, avec efforts contraires dirigés l'un vers l'autre ; par flexion, quand le solide est encastré à ses deux extrémités ou à une seule, ou en son milieu, tandis qu'une force tente de le faire fléchir ; par torsion le corps étant encastré, alors qu'un ou plusieurs couples de forces peuvent le tordre en le faisant plus ou moins tourner autour de son axe géométrique ; enfin, par cisaillement sous un effort généralement transversal qui tend à provoquer une section normale à l'axe, tout près du point d'appui... Et toujours en s'aidant de modestes croquis géométriques, encadrés de quelques formules arithmo-algébriques des plus simples.

Electricité. — Cette science offre, avec la mécanique, un complément aux précédentes notions mathématiques, sans oublier que les deux grandes filles de la vieille physique sont de plus en plus solidaires dans les vastes comme dans les petites applications industrielles. Ainsi que le confirme un de mes collègues, ingénieur aussi bon praticien que théoricien, « une dynamo n'est plus un

simple outil supplémentaire ajouté à une installation déjà existante ; elle devient, par sa destination et ses dimensions, l'objet immédiat d'une installation mécanique et sollicite directement l'expérience des mécaniciens ». Dans ces conditions nouvelles, mécaniciens et électriciens ésotériques doivent confondre leurs études... Ainsi, les précédentes données mathématiques se compléteront, en exo-éso, de quelques notions préliminaires sur le magnétisme ; puis sur les lois fondamentales : de Ohm (synthétisée en trois quotients arithmétiques) ; d'Ampère (sur l'attraction et la répulsion géométriquement comparées par quatre droites et quatre flèches) ; de Kirchoff (deux égalités et quelques lignes) ; enfin de Joule et de Faraday, toutes aussi simples les unes que les autres. — En équilibre des unités mécaniques, on fera connaissance avec les unités étalons du système C. G. S. (centimètres, grammes, secondes), et l'on saura ce que représentent ces termes fréquemment rencontrés dans les revues spéciales et même dans beaucoup de quotidiens vulgaires : volt, unité de force électro-motrice ; ohm, unité de résistance ; ampère, unité d'intensité ; coulomb, unité de quantité; farad, unité de capacité ; watt, unité de force-travail ; avec leurs multiples et sous-multiples. Quant aux effets des courants, aux instruments de mesure, aux piles, accumulateurs, dynamos et autres appareils, ils relèvent plutôt de la théorie physique et de la description mécanique. Mais le vernis qui précède a suffisamment de points de contact avec les mathématiques élémentaires, pour pouvoir les compléter au titre exo-ésotérique que je viens d'ébaucher sous une forme très schématique.

2. Mathématiques supérieures. — Après avoir mis en garde les débutants contre l'exagération du dicton « c'est pour lui de l'algèbre, ou de l'hébreu », on peut présenter sous un aspect analogue les mathématiques

spéciales conduisant aux régions supérieures. En voici un avant-goût.

GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE. — C'est encore un grand Français, le philosophe Descartes, qui inventa cette large science auxiliaire où l'on applique l'analyse à la résolution des problèmes de géométrie élémentaire ; d'où deux parties distinctes : analytique à deux et analytique à trois dimensions. Ainsi, toute proposition de géométrie est transformable en question d'algèbre ; et l'on comprend dès lors que l'algèbre plane aussi bien sur la géométrie que sur l'arithmétique, ainsi mariées en un faisceau particulièrement fécond. N'importe quel traité du genre le prouvera aux lecteurs qui voudraient compléter leurs premières notions scientifiques.

CALCUL INFINITÉSIMAL. — Nous voici parvenus dans le vrai temple, dans l'abside de la cathédrale mathématique, devant la plaque où le philosophe Bordaz-Desmoulin a pu graver ces mots profondément véridiques : « Sans les mathématiques, on ne pénètre pas au fond de la philosophie ; sans la philosophie on ne pénètre point au fond des mathématiques ; sans les deux, on ne pénètre au fond de rien. » Car, reconnaissons-le dès ce premier chapitre, les mathématiques seules ne réussissent qu'à dessécher le cerveau, à mécaniser l'esprit aux dépens du cœur dès lors paralysé; tandis que par son mariage avec la haute philosophie, la mathématique transcendante auréole les puissants génies de Pythagore, de Platon, de Descartes, de Pascal, de Leibniz, de Newton, de Képler, — ce Cerveau qui apprenait à ses disciples que « la géométrie, antérieure au monde, coéternelle à Dieu, et Dieu même, a donné les formes de toute la création et a passé dans l'homme avec l'image de Dieu... » Car c'est Képler qui, l'un des premiers, appliqua la méthode si bien dénommée infinitésimale, affirmant que toutes les formes géométriques sont faites d'éléments

infiniment petits ; que le cercle comporte une infinité de triangles infiniment petits ayant un sommet commun en son centre et leurs bases infiniment petites sur sa circonférence ; que la sphère est semblablement composée d'une infinité de pyramides comparables aux précédents triangles ; et ainsi pour toutes les autres figures. Mais, en toute justice, il faut dire loyalement que la voie merveilleuse fut ouverte, éclairée par les religieux contemplatifs du seizième siècle, dont la forte philosophie ne pouvait séparer le Ciel de la Terre, l'infini du fini. Leibniz, après Képler, répète dans sa *Théodicée* : « S'il est vrai que nous ne soyons rien au prix de l'infinité de Dieu, c'est justement le privilège de son infinie sagesse, qu'il peut très parfaitement prendre soin de l'infiniment petit. Et encore qu'il n'y ait aucune proportion assignable entre les petites choses et son infinie grandeur, elles gardent entre elles l'ordre et servent au plan que Dieu leur a marqué. Et les géomètres imitent presque Dieu en cela par l'analyse infinitésimale, tirant de la comparaison des infiniment petits et des grandeurs inassignables des vérités plus grandes et plus utiles qu'on ne le croirait au calcul des grandeurs assignables. »

Ayant rendu à César et à Dieu ce qui leur appartient respectivement, revenons à notre autel élevé sur ces deux colonnes qui sont le calcul différentiel et le calcul intégral. Définissons d'abord un mot très employé, la *fonction* ; qu'entend-on par là ? Dire que y est fonction de x, ou $y = f(x)$, c'est montrer y lié à x par une relation qui fait que les valeurs de y dépendent des valeurs de x ; ainsi, dans l'égalité $y = \sin x$, y devient une fonction de x caractérisée par ce fait qu'à toute valeur de x correspond une valeur de y de la fonction égale au sinus de la précédente. Dans le langage ordinaire, je dirai semblablement que les effets ne peuvent être que fonction des causes qui les provoquent ; ainsi, nos

maux sont directement, *automatiquement fonction* de nos méchancetés, de nos actes égoïstes et autres erreurs flagrantes... On appelle *différentielle* d'une fonction, le produit de la *dérivée* de cette fonction par l'accroissement correspondant de la variable ; et cette dérivée marque la limite du rapport de l'accroissement de la même variable, quand cet accroissement tend vers zéro. Enfin, l'*intégrale* d'une fonction est une autre fonction dont la première constitue la différentielle ; et la recherche des intégrales forme précisément la base de ce calcul intégral dont les ressources sont infinies, surtout en mécanique et en électricité. Pour élargir la voie, Leibniz procédait par l'analyse du fini, du divisible et du discontinu correspondant en signe à l'infini entrevu : tel le physicien observant des phénomènes particuliers en nombre variable, mais limité, pour relier par une loi continue tous ces faits détachés. On passe ainsi du fini à l'infini, lesquels se ressemblent avec le même écart immense qui relie l'âme humaine à l'âme divine. Telle était la pensée de ce surhomme de Leibniz, quand il appliquait sa méthode unique à la géométrie et à la théodicée, en écrivant, d'une part, que « les règles du fini réussissent dans l'infini, et réciproquement » ; d'autre part, que « les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, moins la limite ». — Plus prosaïquement et très humblement, je me permettrai de présenter ces faibles comparaisons terre à terre d'un grain de sable au désert, d'une goutte d'eau à l'océan, d'un pépin de raisin que le chimiste analyse pour étendre son observation à la grappe, au cep, puis au champ, à la contrée, voire jusqu'à la planète et au système solaire qui précisément féconde cette même Terre, cette contrée, ce champ, ce raisin au nectar symboliquement coloré, au généreux sang de soleil... De même, une courbe quelconque étant tracée, on peut trouver sa genèse ou loi de passage entre deux

points continus qui coïncident, comme soudés ; à cet effet, on étudie les positions relatives de deux points faiblement écartés, puis on établit par déduction la formule dès que cet écart tend vers zéro, à la soudure des deux objets ponctués. De plus, le merveilleux procédé est applicable non seulement aux formes, mais encore aux mouvements, englobant le concret comme l'abstrait. D'après le mathématicien Poisson, « on est conduit aux infiniment petits quand on considère les successives variations d'une grandeur soumise à la loi de continuité ; c'est ainsi que le temps croît par des degrés moindres qu'aucun intervalle assignable, quelque petit qu'il soit ; les espaces parcourus par les divers points d'un corps croissent en infiniment petits, chaque point ne pouvant atteindre la position de son voisin sans traverser toutes les parcelles intermédiaires. » Les infiniment petits ont donc une existence réelle, et ils ne furent pas découverts par les plus sublimes philosophes en l'honneur de Dieu seul ; ils relient volontiers la Terre avec le Ciel, mais sans s'attarder dans les nuages. Nous en avons des exemples chaque jour, quand nous voyons venir de loin une automobile ou un train rapides qui semblent glisser sur le sol, sans mouvement apparent, et qui n'en viennent pas moins nous fouetter de leur déplacement d'air. — Un souvenir personnel fera peut-être mieux saisir encore la nature à la fois abstraite et concrète de cet infinitésimal que Hegel représente comme une grandeur décroissant jusqu'à s'évanouir, et prise juste au moment où elle s'évanouit (car avant ce serait trop tôt, et trop tard après). C'était sur les côtes de Lesbos, dans ce port de Mytilène qu'a immortalisé Longus ; mon cuirassé surveillait la ville à la suite des abominables tueries de Chrétiens dont tout le monde a gardé mémoire. Il demeurait interdit à tous navires du commerce de stopper en rade ; mais, d'autre part, il

fallait bien recevoir et expédier le courrier ? On imagina donc de faire tangenter les coffres aux paquebots postaux en réduisant leur allure au minimum extrême, en stoppant même sous vitesse acquise, *sorte d'arrêt qui n'en était pas un*, — mouvement par comparaison infiniment petit, au cours duquel la barque du vaguemestre pouvait prendre contact sous un sabord, puis s'éloigner après son échange.

En résumé de tout ce qui précède sur le calcul infinitésimal appliqué aux objets aussi bien déformables qu'indéformables, nous avons vu qu'elle se trouve pleinement justifiée, contrôlable sous une infinité de variantes, chaque jour et partout, cette belle conception de Leibniz écrite au mathématicien Varignon, et dont voici un fragment exhumé : « On peut dire que les infiniment petits sont tellement fondés que tout se fait dans la géométrie, et même dans la nature, comme si c'étaient de parfaites réalités ; témoin non seulement votre analyse géométriqne des transcendantes, mais encore ma loi de la continuité, en vertu de laquelle il est permis de considérer le repos comme un mouvement infiniment petit, et la coïncidence comme une distance infiniment petite, loi dont je remarquai depuis que toute la force n'avait pas été assez considérée... » Inclinons-nous ici, puis reprenons notre ascension.

Mais, avant, établissons dans ce sentier un dernier reposoir (comme eût dit Pascal) en l'honneur de l'exotérisme et de l'ésotérisme comparés. Qu'entend-on par exotérisme en géométrie ? A peu près ce que font eux-mêmes les exos qui appliquent cette science, approximativement, parfois sans s'en douter : c'est le bûcheron qui, avant d'abattre un arbre, en mesure le tour pour voir si le diamètre (en prenant le tiers environ de cette circonférence) lui donnera un billon débitable ; c'est le chaudronnier qui découpe une tôle dont la surface à

marteler lui sera limitée en multipliant à la craie la largeur par la hauteur, et il évalue la capacité du même récipient sous la multiplication de cette hauteur triplée et répétée avec le produit du rayon par lui-même... Qu'il me soit permis d'intercaler ici un autre souvenir personnel, en pensant à cette servante qui trouvait fantaisiste et risible que son patron controlât d'un coup de mètre et de tête, avec ou sans crayon, la quantité d'huile qu'on venait de lui apporter du moulin dans une grande jarre cylindrique ; elle estimait beaucoup plus normal de mesurer le liquide litre à litre ! — Quant à l'ésotérisme, l'aperçu esquissé dans les pages précédentes me permettra d'être également bref, bien qu'il y ait lieu (ici comme partout) de distinguer les deux classes d'exo-éso et d'éso-éso ; la première mise à contribution par les étudiants primaires et secondaires, la deuxième appliquée par les élèves et anciens élèves des grandes écoles techniques, instituts, etc., en un mot par les savants du genre. Qu'il me suffise de citer, par exemple, l'acte exo-ésotérique du candidat qui discute la valeur du rapport de la circonférence au diamètre et qui, de maillon en maillon, peut relier cet important effet à la cause initiale de la ligne droite, en passant par les polygones réguliers, les lignes proportionnelles, les cas de similitudes, d'égalités, surtout avec la résolution des problèmes connexes qui, à mon sens, constitue le véritable critérium de la connaissance en géométrie. Enfin, l'éso-ésotérisme se développe en analytique, en infinitésimal, en électricité et surtout dans les applications transcendantes de la mécanique, qu'elles soient tangiblement industrielles, terrestres, ou inaccessiblement célestes.

CHAPITRE II

SCIENCES PHYSIQUES

§ I. — Physico-chimie.

1. Physique. — Jadis, et jusqu'à ces derniers siècles, la physique était la science encyclopédique de tous les aspects de la nature (*phusis* = nature). De nos jours, ce champ est beaucoup plus restreint, ou plutôt il n'a point varié ; mais, tandis que la mère marquait presque le pas, comme stoppée de fatigue, deux parmi ses filles poussaient géantes, la mécanique et l'électricité qui sont connues de tout le monde ; car avec leurs multiples rejetons elles courent les rues, la nuit comme le jour.

Phénomènes courants. — Pour commencer par la physique proprement dite, observons exo-ésotériquement quelques faits parmi les plus tangibles, sous les trois états solide, liquide, gazeux, en partant de la dilatation. On sait que les physiciens désignent ainsi tout phénomène par lequel un corps augmente de volume ; et le « coefficient de dilatation » est la quantité dont s'accroît ce corps à chaque élévation de un degré centigrade. Si les corps — ou liquides ou gazeux — n'observent que la dilatation cubique, les solides, eux, doivent être considérés sous le triple rapport linéaire, superficiel et cubique. Le coefficient de dilatation linéaire varie géné-

ralement peu, quand les températures, maximum et minimum, sont comprises entre 0 et 100° ; mais il augmente constamment de 100 en 100°, jusqu'au point de fusion. Le coefficient de dilatation superficielle est le double du linéaire ; et le coefficient cubique vaut trois fois le premier. Dans les liquides, il y a lieu d'observer deux sortes de dilatation : l'apparente, qui est l'accroissement de volume que prend un liquide dans son enveloppe moins dilatable ; et l'absolue, qui est la dilatation réelle de son volume propre, abstraction faite de tout agrandissement de l'enveloppe. Les gaz, eux, semblent se dilater avec une constance permanente, sans doute par suite de ce fait que leur force de cohésion étant à peu près nulle, l'action du calorique produit en eux son plein effet... Ces simples rappels de physique classique sont bien faits pour montrer combien il importe de ne pas dédaigner les phénomènes susceptibles de provoquer, à l'intérieur des corps, un déchirement de forces expansives qui — au delà des limites d'élasticité correspondantes — amèneraient fatalement la rupture de l'enveloppe. On peut au contraire utiliser adroitement ces mêmes effets, par exemple quand on veut rapprocher deux parties à l'aide de forts tirants ; on chauffe ces derniers dont on serre les écrous au fur et à mesure, à bloc ; puis, le refroidissement fait rapprocher les deux surfaces extrêmes. Ce procédé est chaque jour employé par les forgerons, les charrons et beaucoup d'autres artisans. — Et il y aurait encore tant d'observations à faire sur les phénomènes issus de la chaleur, du froid, de la neige, du vent, mais qui déborderaient ce cadre étroit. Je dois me borner à aiguiller les esprits en éveil.

Télécommunication. — On sait que nos actuels moyens de communiquer à distance sont la télégraphie et la téléphonie.

Télégraphie. — Deux divisions, dont la dernière est évidemment dérivée de l'autre, en tant que découvertes : avec fil et sans fil. La télégraphie électrique comporte nécessairement les sources d'électricité, les organes de transmission, les transmetteurs, les lignes de communication, les récepteurs, les appareils du circuit : dynamos, galvanomètres, rhéostats, sonneries, etc. — Et la télégraphie sans fil ? Qui eût pu supposer que la Terre pouvait être utilisée comme réservoir universel, sinon comme conducteur proprement dit, car (par extraordinaire !) les savants ne sont pas complètement d'accord ; mais qu'il nous suffise de constater que le simple mouvement ondulatoire qui effleure la surface terrestre peut transmettre avant midi, en Afrique et en Amérique, ce qui se pense en Europe à dix ou onze heures du matin. Et voilà du vrai merveilleux, on ne saurait le contester.

Téléphonie. — Est-elle moins merveilleuse, cette nouvelle faculté — presque ce nouveau sens ! — de transmettre la voix d'un continent à l'autre, avec et même bientôt sans fil. La vieille trouvaille de Graham Bell est depuis très longtemps connue et aujourd'hui vulgarisée jusque dans les maisons particulières des grands centres, ce complément de la mention « eau et gaz chez soi » ; mais celle de Poulsen et de Darmezin l'est assurément beaucoup moins, qui substitue aux oscillateurs des stations de télégraphie sans fil un arc électrique jailli dans une ambiance saturée d'un carbure d'hydrogène. Comme sa cousine la télégraphie amputée, la nouvelle téléphonie a de nombreux serviteurs dont le génie brille en Europe ainsi qu'en Amérique, et qui brûlent d'égaler sinon d'éclipser l'immortelle découverte de notre grand compatriote Branly. On a pu converser jusqu'à des centaines de lieues de distance ; le jour, peut-être proche, où l'on pourra semblablement communiquer d'un continent à l'autre, puis qui sait, d'astre à

astre ? ce jour-là se trouvera célébrée la conquête définitive de l'éther mystérieux !

TÉLÉTRACTION. — J'entends par ce mot (qui ne doit pas être un néologisme comme il y en a tant) tout ce qui concerne la traction à distance, depuis la bête de somme qui traîne de court son lent chariot, jusqu'au navire qui ne revient au port d'attache qu'après avoir ceinturé notre globe.

Voies terriennes. — Tout le monde a voyagé sur chemin de fer, mais combien peu de gens ont regardé de près le matériel roulant avec ses locomotives, ses voitures confortablement éclairées et chauffées, ses wagons à marchandises et tous les engins inférieurs des châssis, ressorts, freins, tampons, boîtes, etc. ; l'exploitation avec son code de signaux fixes, mobiles, détonants ; la circulation à double voie, à voie unique, etc. — Mêmes remarques d'ignorance générale sur les nouveaux tramways mécaniques ; et aussi sur les automobiles que tout le monde a pu regarder de près, dans le déshabillé de la panne lamentable...

Navigations. — J'écris au pluriel parce que, en plus de la navigation maritime qui s'effectue sur et sous l'eau, il y a aussi la navigation aérienne, dont les détails sont encore plus mal connus. Et pourtant, comme me l'affirmait dernièrement M. Louis Godard — le célèbre constructeur-aéronaute que j'interviewais grâce à l'obligeance d'un ami mutuel — il n'y a là-dessous aucun secret, même dans le ballon le plus docilement dirigeable ; tout est connu dans cette réunion de tous les métiers où se trouvent appliquées toutes les sciences : la physique pour les corps plongés dans un fluide, la mécanique pour les moteurs et leurs accessoires, la chimie pour les gaz et les étoffes qui les emprisonnent, la météorologie et la médecine pour les observations des êtres aux différentes altitudes. — Donc, tout y est simple

et facile à connaître (en dehors du classique « tour de main ») ; mais encore faudrait-il avoir le temps et le talent de l'expliquer sous forme d'*Initiation aéronautique*. A qui l'honneur ?

2. Chimie. — Cette science permet d'étudier les lois des phénomènes de composition et de décomposition qui résultent de l'action moléculaire et spécifique, les uns sur les autres, des diverses substances naturelles ou artificielles. Comme le remarquait le gros père de la *Philosophie positive*, c'est ici que le premier et le plus général des modes essentiels d'investigation — l'observation proprement dite — commence à recevoir son développement intégral. Jusque-là, en effet, l'observation est toujours plus ou moins partielle : en astronomie, elle est nécessairement bornée à l'emploi exclusif d'un seul de nos sens ; en physique, le recours de l'ouïe et surtout celui du toucher viennent s'ajouter à l'usage de la vue ; mais le goût et l'odorat demeurent encore inactifs. La chimie, au contraire, fait concourir simultanément tous nos sens à l'analyse de ces phénomènes ; car la théorie physiologique des sensations montre clairement que les appareils du goût et de l'odorat, par opposition à ceux des autres organes sensitifs, agissent d'une façon éminemment chimique ; donc, la nature de ces deux sens les adapte spécialement à la perception des phases de la composition et de la décomposition.

Dès les premières classifications, il serait facile de distinguer entre la chimie organique et l'inorganique, comme entre les métalloïdes et les métaux. En complément viendraient la thermochimie qui doit tant à l'illustre Berthelot ; puis l'électrochimie ou étude des relations qui existent entre les phénomènes électriques et les phénomènes chimiques. Et l'on apprendrait ou réapprendrait — avec fruit mental — l'électrolyse de l'eau, des sels et autres opérations électrolytiques si largement

exploitées aujourd'hui ; à tel point que nos appartements en sont encombrés sous formes d'objets venus surtout par galvanoplastie, depuis les statuettes des cheminées jusqu'aux clefs des portes..

Comme méthode scolaire et postscolaire, je répéterais volontiers (en abrégé) ce que j'ai déjà dit dans un autre ouvrage sur la formation des chimistes praticiens, ou seulement amateurs. Après la différence théoriquement établie entre un mélange et une combinaison, faites opérer par chaque élève la synthèse de l'eau que produit l'étincelle électrique avec l'oxygène et l'hydrogène. Il ne serait même pas interdit de tricher à dessein, de taquiner l'opérateur novice, par exemple en interposant entre les éléments constitutifs un corps mince, obstacle non visible du premier coup et qui s'opposerait à l'union. Alors l'amateur, intrigué, s'efforcerait de rechercher la cause de son insuccès accidentel ; mais, après réussite, il n'oublierait plus que le précipité blanc ne se produit que grâce au contact intime des deux substances en présence, et que cette combinaison deviendra d'autant plus efficace que les points de tangence seront plus nombreux. On pourrait pousser plus loin encore le champ d'action de l'exo initié, en lui faisant noter sur son inséparable calepin, quelle est, pour divers corps, la meilleure préparation avant l'épreuve cohésive : réduction en poudres plus ou moins fines, odeurs dégagées, ordre de succession des phases, critérium du succès... Fidèle aux exhortations de Pascal, je tiendrais à assurer la parfaite compréhension des termes fondamentaux. Ainsi, au lieu de dicter béatement à toute une classe reniflant le soleil printanier, qu' « on appelle oxydes, acides ou oxacides, ou plus simplement acides, des corps composés qui, par leurs propriétés chimiques, ressemblent au vinaigre » (ce qui me semble incommode à emmagasiner mnémoniquement), on tirerait au sort parmi les

auditeurs pour qu'ils vinssent à tour de rôle ou simultanément, sur plusieurs tables voisines, concourir à la production la plus rapide de l'acide phosphorique, par la combustion du phosphore sous cloche aérée. Alors, le vade-mecum mentionnerait que la neigeuse buée visible sur les parois est un acide très énergique. De même, pour les oxydes basiques ou bases, la potasse par exemple, qu'on ferait produire en mettant au concours de vitesse et de propreté la réaction du potassium sur l'eau. De même encore pour les oxydes neutres, les sels, etc., etc. — Les notions classiques devraient être beaucoup plus étendues sur : le traitement des minerais, la production du gaz d'éclairage (visite à l'usine la plus proche) ; la constitution chimique des allumettes, des métaux usuels (avec expériences de résistances) ; les signes distinctifs des métalloïdes dangereux ; les procédés de conservation des matières animales, les ferments, les fumiers naturels et artificiels ; la fabrication du vin, de la bière, l'usage intelligemment modéré des alcools, des éthers, des phénols ; l'analyse sérieuse des eaux domestiques ; la composition des eaux industrielles ; les préservatifs des incrustations ; etc.

Ainsi, nos jeunes gens, même s'ils ne sont point destinés à faire des pharmaciens-épiciers, acquerraient un élément comparatif de plus, comprendraient mieux beaucoup de faits usuels ; verraient peut-être l'horizon très vaste qui s'ouvre aux initiatives intelligentes et averties, surtout en agriculture, en terre libre où, autant qu'en industrie, ce que chimie veut...

§ II. — Histoire terrestre.

1. Règnes comparés. — Jusqu'à présent, les méthodes classiques enseignèrent et sans doute continueront de dire que seuls, les animaux avec les végétaux

naissent, grandissent et meurent. Et les métaux ouvrés? Eux aussi naissent, s'usent et meurent... en apparence ; puis ils retournent, en un cycle indéfini, au grand Tout dont rien ne se perd (à moins que tout s'en évanouisse, comme on le prétend aujourd'hui)... On a beaucoup disserté sur les phases multiples de l'inévitable lutte pour l'existence, pour la vitalité actuelle et future. Or, sans être un obstiné « cueilleur d'herbes », chacun sait qu'aucun être vivant ne peut avoir son identique en tous points ; quelle que soit la ressemblance, l'apparence extérieure, un homme diffère toujours par quelque chose de son sosie, soit par la grandeur de la taille ou la ligne d'un muscle, soit par le nombre des cheveux ou la valeur du râtelier, soit par le caractère et le tempérament, la mémoire et l'intelligence, etc. De même pour les bêtes d'un troupeau, que le berger reconnaît individuellement à quelques signes particuliers, invisibles à l'étranger ; et de même encore pour les arbres, les plantes, dont aucun spécimen ne se trouve reproduit de façon absolument identique. — Et pour les minéraux ? Cette règle de non identité ne souffre pas plus d'exception dans le troisième règne que dans les deux précédents. C'est ainsi, par exemple, qu'un grand nombre de pièces de fonderie pourtant sorties d'un moule unique, de la même coquille indéformable, n'auront point toutes la même finesse ou la même rugosité sur leurs diverses faces ; leur texture interne, leur grain variera avec chaque coulée, selon que le métal fondu sera plus ou moins chaud, jailli d'une composition plus ou moins régulière, grâce à l'adresse du fondeur plus ou moins rapide. Ainsi encore, pour les métaux ouvrés ; même construit de toutes pièces par un seul et invariable bon ouvrier, un appareil quelconque, un cylindre par exemple, ne sera point identique à son frère jumeau qui, après un examen attentif, accusera des différences, des

divergences plus ou moins accentuées, d'abord originelles (fonderie, laminage, forge) ; ensuite, d'autres variations dans l'ajustage, le perçage, le boulonnage des pièces coupées, alésées au dixième ou centième de millimètre ; et bien d'autres détails (tels les tours de main spéciaux, comme mystérieux, secrets) qui n'ont de l'importance relative que pour les connaisseurs. — On peut aller plus loin encore et affirmer que, chimiquement parlant, toutes les substances qui entrent dans la composition des êtres prétendus seuls vivants, toutes sans exception se retrouvent dans la matière soi-disant morte ou tout au moins inanimée. En suivant Haeckel (pas toujours recommandable, sans doute), je retrouve confirmée mon affirmation des coulées variables, en ce sens qu'une plus ou moins grande densité, c'est-à-dire une température plus ou moins élevée suffit pour creuser un abîme de variantes entre deux corps de même origine. En particulier, la constitution des êtres vivants est précisément le résultat d'une combinaison spéciale, un quatrième état d'agrégation entre les trois degrés de densité des corps inorganiques (solidité, liquidité, gazéité). Et cet état mixte proviendrait précisément du mariage aux propriétés physico-chimiques d'une substance simple (carbone) avec trois autres éléments connus (oxygène, hydrogène, azote) dont le mélange intime, ou plus exactement la combinaison donne la protéine ou albumine, protobase de tous les phénomènes vitaux. Ainsi, toutes les matières animales et végétales contiennent du carbone, et à tel point que la chimie organique peut se synthétiser en l'étude analytique des composés de ce carbone. Certains corps sont faits seulement de carbone et d'hydrogène (pétroles, essences de térébenthine, etc.) ; d'autres recèlent du carbone, de l'oxygène et de l'hydrogène (sucres, alcools, etc.) ; enfin, la plupart sont quaternaires avec du carbone, de l'oxygène, de l'hydrogène

et de l'azote, — et quelquefois se compliquent en ajoutant à ces quatre éléments, le soufre, le phosphore, etc. — Mais, malgré ces certitudes de proportions, nous nous heurtons ici aux mêmes obscurités des deux mondes organiques et inorganiques. Si le savant ne peut démontrer pourquoi, infailliblement, telle combinaison plutôt que telle autre, engendre telle cellule de telles caractéristiques propres, — nous ne pouvons davantage expliquer l'origine de l'immuable loi qui fait toujours cristalliser certains métaux, par exemple l'or en octaèdres et le bismuth en rhomboèdres. D'aucuns ont pu faire ressortir la divergence qui écarte, en l'élevant, la structure plus ou moins compliquée des organismes vivants, très au-dessus, certes, de l'autre structure simple et homogène des matériaux apparemment figés ; mais on a tort d'oublier que la monère primordiale (carbone, oxygène, hydrogène, azote), premier degré des êtres créés — comme un paradoxal organisme sans organes, masselette de protoplasma sans nucléus — la monère originelle n'est pas plus compliquée que la structure d'un simple caillou de silex, par exemple. Effritez les cristaux, vous les modifierez extérieurement, tout comme se déforment les monères, les amœbes et autres êtres amorphes dont les savants du genre ont fixé les variantés (1).

1. Tandis que se composaient ces lignes (écrites depuis plus de dix ans sur mes carnets-réfléchissoirs), j'apprenais qu'on vient de constater que les métaux, comme les animaux et les végétaux, peuvent être malades au point d'en mourir ; tout métal « mordu » est condamné : il languit, s'affaiblit, puis succombe. Un savant d'Utrecht, M. Cohen, prouve que l'étain est sujet à une sorte de lèpre contagieuse pour le laiton et le fer-blanc. En France, M. Guillet, docteur ès sciences et professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, montre de même que le robuste acier est parfois atteint d'une cruelle maladie qui bouleverse tous les calculs des ingénieurs et autres médecins de machines. — Mes remarques ci-dessus (indépendantes de ces études et notées bien avant elles) sont donc moins stupides dans le fond qu'à la surface un peu en l'air.

En résumé, il est donc bien certain qu'au point de vue chimique, on n'a pu établir une démarcation exacte entre les deux mondes dont l'origine mère unique ne saurait laisser le moindre doute. Il n'y a par conséquent aucune raison sérieuse de se refuser à admettre l'occulte vitalité du monde inorganique, alors qu'on l'attribue si aisément aux individus organiques. Combien d'humains marchent, se traînent par les sentiers de la vie, et dont on ne remarque le cadavérisme qu'au moment où l'on rejette leurs os dans la poussière éternelle...

2. Sections principales. — Notre minuscule Terre n'est qu'un atome presque insignifiant, comparé au total de l'Univers incommensurable. En mentionnant d'abord la cosmographie, un esprit cultivé, en gourmet mental, ne peut se dispenser de prendre en hors-d'œuvre un peu de géologie, de botanique, de zoologie, de physiologie ; en un mot, de tâter les matériaux plus ou moins fragiles que notre infatigable sphéroïde emporte dans sa fantastique randonnée.

COSMOGRAPHIE. — Je place volontiers la science des univers au rang des connaissances utiles, très aptes à dilater l'esprit, meubler le cerveau d'une formidable notion de plus. Tout le monde devrait d'abord connaître les principales divisions des corps célestes : les planètes, astres errants, faciles à distinguer des étoiles fixes aux positions invariables les unes par rapport aux autres. On constaterait alors, avec la plus plate humilité de circonstance, que notre boulette compte à peine parmi les plus petites unités (quelle est donc la taille relative de son microbe pensant ?) ; et l'on saurait comment se peut mesurer son rayon de 6366 kilomètres, d'où sa surface et son volume géométriquement déduits. On relirait successivement des choses fort intéressantes sur la superficie terrestre, notre isolement dans l'Espace, le principe de la gravitation universelle, la rotation de notre

chaudière sur elle-même ; sur les pôles, les méridiens, l'équateur, les parallèles, les points cardinaux, les mesures itinéraires. Puis viendraient le mouvement de rotation de la Terre sur son axe et de translation à l'entour du Soleil, avec la durée des jours et des nuits, le mécanisme des saisons, la durée de l'année, la mesure du temps et l'emploi des cadrans solaires. Le mouvement de la Lune autour de la Terre expliquerait les mois lunaires, les éclipses diverses, avec les types de calendriers. Quelques notions sur le système solaire donneraient une mince idée, limitée à la courte intelligence humaine, sur les affolantes distances des corps célestes, avec les constellations principales. Enfin, la cinquième ou tout au plus sixième leçon-causerie parlerait des longitudes et latitudes géographiques : aperçu de la manière dont on les détermine; usage des globes célestes et terrestres ; moyens simples de s'orienter astronomiquement de jour et de nuit ; lecture des cartes géographiques et des plans.

On pourrait retenir encore cette comparaison, sous forme de tableau mnémotechnique présenté par un mathématicien moderne épris de vulgarisation ; en prenant pour étalon le louis classique auquel correspondrait la Terre, on obtiendra pour la grandeur ou volume relatif des astres suivants : Terre, 20 fr. ; Lune, 0,25; Mercure, 1,20; Mars, 2; Vénus, 15 ; Uranus, 280 ; Neptune, 320 ; Saturne, 1840 ; Jupiter, 6.200 ; Soleil, 6.000.780. Original et sans doute exact, ce petit résumé parle vraiment à l'esprit. Quelle proportion entre cette piécette de nickel et six millions d'argent ! Et même pour notre bille, combien de napoléons d'or ou de coqs gaulois claironnant au soleil levant, ne faudrait-il pas accumuler pour emplir un château roux d'une telle cimaise !...

A méditer aussi les œuvres des savants du genre, notamment celles de M. Flammarion qui considère l'as-

tronomie — sa cathédrale ! — comme la véritable « science intégrale ».

Quel profit peut-on retirer d'une semblable étude superficielle ? — D'abord, je le répète, une notion vraie de plus ; ce qui ne peut qu'aider au jugement général, grâce à cette sorte d'extériorisation qui porte l'esprit plus loin et plus haut que la laide ambiance. Et puis on gagnerait en longueur de vie (je m'adresse aux penseurs de bien), s'il faut en croire l'immortel astronome dont les ouvrages sont universellement fameux.

Géologie. — Bon gré mal gré, nous savons que notre Terre a eu un commencement ; donc elle fut créée, puis l'homme après elle. — Je souris aujourd'hui, quand je pense à ce fort tuteur qui, outrageusement gêné par mes questions ingénues recherchant Dieu sans le savoir encore, me répondait implacablement : « La terre et l'homme ont toujours existé et existeront toujours ; Jésus-Christ n'a jamais vécu ; il n'y a rien après la mort ; etc. » Et combien je bénis l'indestructible levain déposé en mon cœur par ma Mère prématurément rappelée, — surtout maintenant que l'expérience, l'étude et la méditation me démontrent en mieux l'éclairant, l'immense vérité de la religion éternelle... Oui, ayant commencé, notre planète finira probablement ; mais ces considérations philosophiques ne doivent point faire oublier que glaise elle était, glaise elle demeure, comme un trait d'union entre la buée initiale et la volatilisation cycloïdale sans fin. Quelques notions, même rudimentaires, ne seraient donc point superflues, sous forme de précis, sur la science de la terre : classes de terrains composant la croûte solidifiée ; indices facilitant les travaux de recherches ; autopsie des vastes caves creusées à des centaines de mètres par nos rudes casse-cailloux noirs, — vie contre-nature que les Romains infligeaient à leurs forçats et qui, de nos jours encore, n'a de pendant que l'atroce

métier des mécaniciens et chauffeurs navals, dont l'existence s'écoule à fond de cale sous le feu à phtisie des chaudières infernales. Enfin, après ces indications sur les travaux souterrains, quelques pages ne seraient point déplacées sur les transformations périodiques des terres cultivées, sans oublier les engrais relevant des arts chimiques et autres notions complémentaires.

Botanique. — Ce chapitre serait tout naturellement prolongé par l'étude de la vie végétative. Elle est réelle, voire même très intense cette vitalité, s'il faut en croire l'amoureux chantre de la *Vie des Abeilles* et de l'*Intelligence des Fleurs*, qui, malgré sa stature colossale, nous apprend en des pages d'une suave finesse, des merveilles insoupçonnées. Qui donc eût pu chercher là — à moins d'être un savant observateur naturaliste en même temps qu'un grand poète — un reflet de l'Intelligence divine ! Et la vérité n'en existe pas moins, ici comme ailleurs. Mais lisez, avec d'autres ouvrages documentaires, ces petits chefs-d'œuvre de M. Mæterlinck ; vous tournerez de surprise en enchantement, je vous le promets.

Zoologie. — Et l'intelligence de toute la Nature s'élève avec la mobilité des êtres. Sans doute, je ne prends pas au pied de la lettre les personnages de notre inimitable La Fontaine ; mais pourrions-nous méconnaître ses admirables leçons de morale et d'intelligence que nous donnent ces symboliques animaux, même ceux qu'on a le tort de considérer comme tout à fait stupides ? Par exemple, maître Aliboron ne nous offre-t-il pas un modèle de plaidoyer, dans le conciliabule des bêtes décimées par la peste : après que le Lion s'est presque enorgueilli d'avoir dévoré troupeaux et bergers, vite absous par le flatteur Goupil, que dit le pauvre Ane à confesse ? « J'ai souvenance (ce n'est même pas un souvenir précis) qu'en un pré de moines passant (donc un terrain supposé misérable), la faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense

quelque diable me poussant (salve de circonstances atténuantes), je tondis de ce pré (il n'arracha point) la largeur de ma langue » (ô ! comble d'adresse vénielle, pas même la longueur de son étroite bouche !)... D'autres nombreux exemples, pour ne rappeler que la défense de l'Agneau accusé par le Loup, sont autant de modèles de logique et d'esprit. — Par ailleurs, on peut découvrir des mines inépuisables sur l'intelligence rudimentaire mais réelle de l'Eléphant, du Cheval, du Chien, du Castor (les doux Castors industrieux dont les derniers survivants pleurent de pitié, à la vue des barbares semblables à ceux qui exterminèrent leurs ancêtres), du Chat, de la Poule, du Serin, de la Fourmi, de la Puce, etc., dont les traits observés abondent dans les ouvrages du genre, les grands dictionnaires et autres publications, sans compter tout ce qu'on peut voir par soi-même. Personnellement— comme tous les indigènes de Paris ou ci-exilés — je remarque depuis de longues années un excellent homme qui vient chaque matin et chaque après-midi, été opulent comme hiver maigre, distribuer des mies de pain aux oiseaux des Tuileries. A chacun d'eux il a donné un nom, que ses protégés connaissent bien : Kroumir, Danseur, Marie-Stuart, Robert Macaire, Frégaton, Tire-au-Flanc, et d'autres par dizaines. Or, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ces petits vauriens de va-nu-pieds ne volètent vers la main qui leur baille la nourriture (tel saint Louis avec ses Quinze-Vingts) que lorsqu'ils sont *individuellement* appelés ; et chaque oiseau accourt dès qu'il s'entend sonner, *même si le fourrier lui tourne le dos*, tandis que les autres convives attendent gentiment leur tour... Aussi, quand je vois l'escadrillette voltiger de ses joyeux saluts pour faire escorte à son charmeur — lorsqu'il s'en va comme lorsqu'il arrive — je ne sais qui admirer le plus, ou ce brave homme si charitable ou ces petites pelottes de plumes si intelligentes ; et, dans ma

quiète conclusion, j'associe toutes ces bonnes cervelles, en remerciant le Créateur qui m'a permis de contempler encore une de ses belles œuvres.

Physiologie. — Pourrait-on ensuite demeurer ignorant sur la nature de l'homme même ? Sans empiéter sur le rôle du médecin dont il sera parlé plus loin, serait-il interdit de se rendre compte des particularités de notre corps, de notre machine faite d'os, de chair, de sang, de substance grise, au lieu d'être construite en métal canalisé de fluides aqueux, gazeux ? — On acquerrait ainsi quelques notions sur l'ostéologie, qui est à l'anatomie générale ce que la charpente est au bâtiment ; car le squelette humain présente une certaine analogie avec un navire sur cale : os de l'ensemble, longs, courts, larges ; os de la tête, face, crâne ; os du tronc, vertèbres, côtes, sternum ; os du thorax, épaule, bras, avant-bras, main ; os de l'abdomen, bassin, cuisse, jambe, pied ; plus les articulations osseuses qui sont à nos membres ce que les articulations métalliques sont aux pièces de machines. Puis viendrait la revue des muscles, agents actifs de notre locomotion (dont les os ne sont que les organes passifs) ; chacun d'eux se composant d'un très grand nombre de fibrilles réunis en fibres, et ces dernières en faisceaux qui exécutent les ordres reçus du centre nerveux, chaque muscle enveloppé de son aponévrose, sorte de gaine qui l'isole de ses voisins, — tout comme on abrite les fils électriques sous des enrobages destinés à prévenir les contacts aux courts-circuits dangereux. Avec l'angécologie, on trouverait quelques détails sur le cœur et les vaisseaux dépendants, sur la circulationsanguine découverte seulement au XVIIe siècle par le médecin anglais Harvey. — Par rapport à notre petite étude schématique (1),

(1) Extrait, ici abrégé, des notes que je pris naguère en Sorbonne, au cours de M. Jules Soury, directeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

la névrologie serait encore plus intéressante avec les deux groupes du système nerveux : le central et le périphérique, le plus important se composant de l'encéphale et de la moelle épinière. L'encéphale est cette masse compacte abritée par la boîte cranienne et comprenant : le cerveau, le cervelet, l'isthme. Le cerveau emplit la majeure partie de la cavité du crâne ; son poids varie considérablement, du simple au double, avec le degré d'intelligence du sujet (c'est ainsi qu'un *ali* n'aura guère qu'un kilo de substance grise, alors que Cuvier en portait plus de 1.800 gr., et Byron 2.250 !) ; la moyenne pour un être normal ne doit pas être inférieure à 1.200 grammes ; quant à son volume, on peut remarquer qu'il est chez l'homme beaucoup plus développé que chez n'importe quel animal moins pensant, toutes proportions d'ensemble observées. D'autre part, le cervelet — qui ne participe pas aux manifestation de l'intelligence — se tasse sous la partie postérieure du cerveau ; il pèse en moyenne de 150 à 200 gr. Et l'isthme de l'encéphale est un bloc de moelle allongée qui envoie vers le cerveau, le cervelet, la moelle épinière, ses faisceaux de pédoncules. Cette moelle descend de l'encéphale jusqu'aux vertèbres lombaires où elle aboutit en un arc bref ; du canal rachidien qui l'abrite, partent d'un côté les nerfs moteurs, de l'autre côté les nerfs sensibles. Enfin le réseau complémentaire du système nerveux périphérique absorbe les nerfs craniens (12 paires) et les nerfs rachidiens (31 paires). Les uns sont moteurs, les autres sensibles ou mixtes ; ils commandent aux muscles des diverses parties du corps. — On terminerait par le système pulmonaire : la cage thoracique et les poumons. Cette cage osseuse, mais élastique, joue un grand rôle dans la gymnastique respiratoire ; elle comporte : en avant le sternum, en arrière les vertèbres dorsales, à droite et à gauche les côtes; très mobile, cette prison revendique le double rôle

de protectrice des organes vitaux qu'elle couvre, et de soufflet dans le jeu capital de la respiration normale ou intensive; de plus, elle est susceptible d'augmentations diamétrales, et ses diamètres représentent chez chaque individu la capacité approximative des poumons étroits et faibles dans les petites cages plates, vastes et robustes dans les larges poitrines bombées. Enfin les prisonniers vont par couple (tels les clapets d'une pompe à double effet), encadrant par ses côtés le cœur intermédiaire ; et ils ont une consistance spongieuse, d'une densité inférieure à celle de l'eau, à cause de leurs innombrables cellules aérifères. Chaque poumon est divisé en plusieurs lobes, et chacun de ceux-ci en un très grand nombre de lobules, myriades de petits renflements à coques fibreuses et élastiques ; finalement chaque coque est intérieurement sillonnée de microscopiques vaisseaux capillaires qui sont l'aboutissant irradié de l'artère principale, avec une fente strictement suffisante pour le passage des globules sanguins (encore une analogie avec les machines à vapeur aux lumières distributives).

Mais je ne répéterai pas ici les longues pages que j'ai consacrées à la respiration omnipotente, dans le tome de la *Volonté dominatrice*. Et je terminerai en rappelant le geste adoratif du grand anatomiste grec Galien qui, au milieu d'une dissection de corps humain s'écriait, le scalpel tombé à ses pieds : « O Toi qui nous as faits ! en composant un discours si saint, je crois chanter un véritable hymne à ta gloire ! Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvrages qu'en sacrifiant des hécatombes entières de taureaux, ou en faisant fumer tes temples de l'encens le plus précieux. La véritable piété consiste à me connaître moi-même, ensuite à enseigner aux autres quelle est la grandeur de ta bonté, de ton pouvoir, de ta sagesse. Ta bonté se montre dans l'égale distribution de

tes présents, ayant réparti à chaque homme les organes qui lui sont nécessaires ; ta sagesse se voit dans l'excellence de tes dons, et ta puissance dans l'exécution de tes desseins ! »

. . . .

CHAPITRE III

SCIENCES PHILOLOGIQUES

---

§ I. — Philologie générale.

1. Connaissances philologiques. — La science philologique n'est complète que si elle englobe l'étude, plus ou moins profonde, des principales langues qui se parlent ou se parlèrent sur notre planète. Le véritable philologue doit être à la fois philosophe et artiste, linguiste et historien, ethnographe et archéologue ; c'est dire la haute valeur de ses connaissances diversifiées à longue haleine, pour les langues anciennes comme pour leurs dérivées modernes. Tout particulièrement, par leur origine, leur naturel, les Latins semblent et sont bien qualifiés pour s'assimiler les immortelles beautés de ces antiques civilisations, nées à l'aube de l'épanouissement humain. Une fois de plus, tout recommence, par cycles fermés, complets en leurs genres. — « Les esprits encyclopédiques, dit M. Salomon Reinach dans son érudit quoique élémentaire *Manuel de Philologie classique*, paraissent dans les civilisations primitives et reparaissent dans les civilisations très complexes : Homère et Eratosthène, Jean de Meung et Diderot, sont, à leur façon, des génies encyclopédiques. Notre temps exige à la fois que les études spéciales soient approfon-

dies, et que des connaissances générales précises ne fassent défaut à personne. Il me semble que le génie français, si on lui vient en aide, est tout à fait propre à recevoir cette double culture. Savoir beaucoup d'une chose et un peu de tout, voilà ce qui devrait s'appeler aujourd'hui : savoir à la française. » Et cette appréciation autorisée s'adresse surtout aux nations néo-latines, incontestablement les plus aptes à porter, par réciprocité, au berceau maternel dont elles cultivent l'héritage artistique, d'autres vérités plus modernes.

Langues anciennes. — De son côté, le savant philologue Renan disait que la philologie doit être considérée comme une science ayant un objet distinct, l'esprit humain. — « L'histoire générale des langues a depuis longtemps amené à constater ce fait remarquable que, dans tous les pays où s'est produit quelque mouvement intellectuel, deux couches de langues se sont déjà superposées, non pas en se chassant brusquement l'une l'autre, mais la seconde sortant par d'insensibles transformations de la poussière de la première. Partout une langue ancienne a fait place à un idiome vulgaire, qui ne constitue pas à vrai dire une langue différente, mais plutôt un âge différent de celle qui l'a précédé ; celle-ci plus savante, plus synthétique, chargée de flexions qui expriment les rapports les plus délicats de la pensée, plus riche même dans son ordre d'idées, bien que cet ordre d'idées fût comparativement plus restreint ; image en un mot de la spontanéité primitive, où l'esprit confondait les éléments dans une obscure unité, et perdait dans le tout la vue analytique des parties ; le dialecte moderne, au contraire, correspondant à un progrès d'analyse, plus clair, plus explicite, séparant ce que les anciens assemblaient, brisant les mécanismes de l'ancienne langue pour donner à chaque idée et à chaque relation son expression isolée. — Il serait possible, en

prenant l'une après l'autre les langues de tous les pays où l'humanité a une histoire, d'y vérifier cette marche, qui est la marche même de l'esprit humain. Dans l'Inde, c'est le sanscrit, avec son admirable richesse des formes grammaticales, ses huit cas, ses six modes, ses désinences nombreuses, sa phrase implexe et si puissamment nouée, qui, en s'altérant, produit le pâli, le prâkrit et le karvi, dialectes moins riches, plus simples et plus clairs. Dans la région du Caucase, l'arménien et le géorgien moderne succèdent à l'arménien et au géorgien antiques. En Europe, l'ancien slavon, le tudesque, le gothique, le normannique se retrouvent au-dessous des idiomes slaves et germaniques. Enfin, c'est de l'analyse du grec et du latin, soumis au travail de décomposition des siècles barbares, que sortent le grec moderne et les langues néo-latines... » (*Avenir de la Science.*) — Nous allons en reparler.

Langues modernes. — Un savant disait, avec une fine compréhension de la vie, qu'il faut apprendre les langues modernes pour la commodité et les langues anciennes pour l'embellissement de l'existence. Après avoir ébauché l'éloge des langues antiques, il convient d'ajouter quelques mots sur les langues modernes, naturellement moins belles, puisque plus pratiques.

Langues anglo-saxonnes. — Sans hésitation, il sied de reconnaître le grand rôle joué par les langues européennes dans l'arène moderne, aux frontières presque fictives dans leurs conventions persistantes. Ignorer ces langues (surtout dans le commerce et l'industrie), devient une cause flagrante d'infériorité combative ; sans leur secours permanent, il est impossible non seulement de goûter dans leurs textes respectifs les chefs-d'œuvre admirés en Angleterre, en Allemagne et ailleurs, mais même de suivre avec fruit les traductions littéraires, scientifiques et industrielles, d'apprécier toutes

les beautés des arts qu'elles expliquent au loin où sur place. — Intercalons ici une remarque qui a bien également son prix : quelles qu'elles soient, les langues vivantes ne doivent pas être apprises comme la musique et la peinture, si souvent enseignées au petit bonheur des conditions sociales ; tandis que les écrivains lents et profonds ne sauraient bien préparer leurs manuscrits néo-latins qu'après s'être longuement documentés aux textes latins, grecs et sanscrits, l'étudiant polyglotte ne peut, de son côté, posséder les langues étrangères (notamment les anglo-saxonnes) que par l'usage verbal sur place, et de préférence dans les petits centres, loin des capitales, gouffres irrémédiablement travestis par le moderne cosmopolitisme. Reconnaissons néanmoins qu'on peut apprendre suffisamment d'anglais ou d'allemand sans se payer le luxe et la chance d'un long séjour en Angleterre ou en Allemagne : l'auteur de ces lignes a pu personnellement compléter ses vagues notions gréco-latines d'un peu d'anglais et d'italien ; mais, sans presque quitter la France, « ce n'est pas la même chose », comme on dit...

Autres langues. — Parmi les plus utiles langues modernes, il faut citer encore : en Europe, l'espagnol, le russe, le néerlandais, et quelques autres d'importance secondaire ; en Asie, le chinois et le japonais, qui sortent davantage de nos conceptions linguistiques, et qui ne peuvent vraiment servir qu'aux favorisés voyageant dans ces pays ou y correspondant, bien qu'on parle anglais partout. Cela est si vrai que lorsqu'un Japonais ou un Chinois ont l'intention d'acquérir un livre traduit par exemple en français, ils changent d'idée dès qu'ils apprennent que l'original est édité en Angleterre ou en Amérique.

Il reste enfin nos pittoresques patois de France. Voici à ce propos l'opinion autorisée d'un ancien président du

Félibrige, bien que devenu quelques mois ministre de l'Instruction publique : « Tout notre Midi provençal, dauphinois, languedocien et gascon, qui a la bonne fortune de trouver dans ses vieux parlers une sorte de latin populaire, parle et écrit couramment la langue française. De là cette opinion, qui est celle d'éminents philologues comme Michel Bréal, que la connaissance de ce bas latin populaire, naturellement su par les enfants du peuple, loin de nuire à l'enseignement du français, peut, au contraire, le seconder et l'éclairer. Et l'on conclut, non sans raison, qu'on doit à ce double élément intellectuel cette netteté de pensée, cette vigueur de style qu'on remarque dans plusieurs écrivains originaires de Provence, tels que Vauvenargues, Thiers ou Mignet, et qui apparaît mieux encore dans la nouvelle école de lettrés, contemporaine du félibrige, dont l'originalité a été d'introduire dans la langue nationale, à la façon de Montaigne et de Rabelais, des mots ou des tournures provençales ou languedociennes. Tels, entre autres, Alphonse Daudet, Paul Arène, Ferdinand Fabre, Léon Cladel et Emile Pouvillon, pour ne parler que des disparus... » — Voilà qui est bien et fort exactement observé, j'ajouterai courageusement exprimé, aujourd'hui que la langue provençale — si puissante et si colorée — est déchue au point d'être morte même dans nos champs d'oliviers, même dans nos collines de pins où les *travaiadous* baragouinent je ne sais quel méchant *franciot*. S'il lut les paroles de son ami Faure, le grand poète de Maillane (malgré son noble dédain pour les Provençaux parisianisés) a dû en attraper comme un coup de *souléu* en plein cœur !

2. Langue française. — Sa décadence deviendrait-elle irrémédiable chez nos écoliers actuels, qui seront le public prétendu éclairé de demain ? Déjà, en plein milieu du XIX[e] siècle, le grand Lamartine se plai-

gnait des erreurs de goût, du défaut de culture de la jeunesse de son époque, dédaigneuse de tout ce qui n'était pas d'une utilité immédiate. Et il l'apostrophait ainsi : « Comment bien espérer de ton âme, quand la législation de ton enseignement national décrète elle-même la suppression facultative des lettres humaines qui font l'homme moral, au profit exclusif de l'enseignement mathématique qui fait l'homme machine ? Crois-tu fonder ainsi une civilisation pensante sur le chiffre qui ne pense point ? Ne sens-tu pas qu'un pareil système n'est propre qu'à dégrader d'autant la pensée dans le monde ? Ne sais-tu pas ce que c'est que l'âme d'un peuple ? L'âme d'un peuple n'est pas ce chiffre muet et mort à l'aide duquel il compte des quantités et mesure des étendues ; un calcul n'est pas une idée : la toise et le compas en font autant ! L'âme d'un peuple, c'est sa littérature sous toutes ses formes : religion, philosophie, langue, morale, législation, histoire, sentiment, poésie ! Si tu laisses diminuer dans ton enseignement la part immense et principale qui doit appartenir à la pensée dans l'homme, c'est ton âme elle-même que tu diminues pour toi et pour les générations qui naîtront de toi ; et quand tu auras ainsi diminué l'âme de cette grande nation intellectuelle, c'est sa place dans le monde et dans les siècles que vous aurez faite plus petite avec votre compas ! Ce n'est pas en chiffres morts, c'est en lettres vivantes et immortelles que le nom français fut écrit sur la face du globe... » — Avec autant de justesse et plus récemment (novembre 1910), quoique moins poétiquement, M. Parigot écrivait dans l'excellente *Revue hebdomadaire* : « La crise du français est indéniable. Tous les esprits clairvoyants en sont frappés, et non pas seulement les professeurs de lettres. Il n'est pas homme qui, par devoir, lisant des copies d'examen, des manuscrits de journal, de revue, des

rapports ou des chapitres de livres, ne s'en avise avec un soupir ou un sourire, selon sa complexion. Quand un certain nombre de feuillets n'ont d'unité que le fil qui les assemble et se distinguent par la nonchalance prétentieuse ou l'incorrection du style, on peut communément conjecturer l'âge de l'auteur : c'est un jeune produit de la pédagogie moderne. Cette jeunesse ne compose plus, n'écrit plus, pour l'ordinaire. Le jargon et le solécisme n'offensent plus son goût ; elle ne le rejette plus, elle ne le connaît plus. Même l'Académie française, qui veille sur les destinées de la langue, fléchit parfois au temps et reçoit en son sein quelque « bon moujik ». Que voulez-vous, la démocratie est par destination utilitaire et égalitaire. Les considérations d'art et de culture la touchent médiocrement, si elle n'en voit les avantages matériels ; et les supériorités qu'elle estime de luxe, l'offensent. D'écrire et de parler proprement notre langue, l'intérêt ne lui paraît pas essentiel... » — Et un peu plus loin : « Certes, les préoccupations économiques, les inventions scientifiques et aussi la nécessaire dispersion de l'existence contemporaine leur font du tort. Mais il faut noter aussi — chez les jeunes gens d'aujourd'hui — le manque d'une certaine force de tête que toute lecture sérieuse exige. Cette faiblesse de l'attention, cette diminution de l'énergie dans l'application, tous les pédagogues la constatent ; et les médecins, directeurs de conscience de la famille moderne, l'attribuent au surmenage ou au malmenage. Le mal importe plus que le mot. Car c'est une entreprise longue et difficile que d'apprendre à lire avec réflexion, intelligence et goût. Et c'en est une autre, qui veut aussi de la suite et de la continuité, que de s'initier à l'art d'écrire le français, qui n'est pas l'art de faire des phrases, mais de s'exprimer avec ordre et clarté, et selon son tempérament et son individualité. Et comme la seconde

entreprise dépend, en grande partie, de la première, et qu'il n'est pas jusqu'aux lectures en commun, sous la lampe familiale, dans les soirées de culture intime, qui n'aient presque disparu de nos habitudes, on ne saurait s'étonner que la langue écrite et parlée soit en décadence... »

On peut méditer sur ce dernier mot qui résume, dans sa concluante brièveté, toute la véritable et triste profondeur de la désagrégation actuelle. Et, si l'on trouvait que j'exagère, qu'on me permette de rappeler que je ne suis pas l'unique technicien en train de pousser le cri d'alarme ; voici un extrait significatif de la longue lettre que le président du Comité des Forges de France adressait dernièrement au ministre de l'Instruction publique : « ... Nous ne saurions trop appeler votre bienveillante attention sur l'extrême importance que présente l'enseignement secondaire, au point de vue de la formation de nos futurs collaborateurs. L'enseignement qui est donné dans nos grandes écoles scientifiques ou techniques n'opère que sur les bases qu'il trouve ; s'il est purement technique, il ne saurait donner la culture générale et, dans son objet même, il est contrarié par l'insuffisante préparation de ses sujets ; s'il est de culture scientifique générale, il ne peut initier à cette culture des esprits qui n'ont pas été formés ou qui ont été hâtivement spécialisés. Or, tous les chefs de nos grandes industries constatent à l'heure actuelle, que, quelle que soit l'Ecole d'où ils sortent (Ecole polytechnique, Ecole supérieure des mines, Ecole des ponts et chaussées, Ecole centrale, etc.), nos jeunes ingénieurs sont, pour la plupart, incapables d'utiliser avec profit les connaissances techniques qu'ils ont reçues, par l'incapacité où ils sont de présenter leurs idées dans des rapports clairs, bien composés et rédigés de manière à faire saisir nettement les résultats de leurs recherches ou les conclusions

auxquelles les ont conduits leurs observations. Cette incapacité n'a pas seulement pour effet de diminuer la valeur et le rendement utile de nos collaborateurs, elle a en plus le grand inconvénient de diminuer singulièrement le nombre des hommes que la netteté et l'ampleur de leur intelligence, la rectitude et la profondeur de leur jugement désignent pour diriger les grandes affaires, en créer de nouvelles, et maintenir la France au rang que, malgré la faiblesse de ses ressources naturelles, son clair génie a su lui assurer à la tête du progrès des sciences et des arts industriels... » Et M. Guillain, signataire de cette lettre, conclut en réclamant avec insistance la refonte des programmes de l'enseignement secondaire. L'intérêt de ce document n'échappera à personne ; et il est bon que l'opinion des chefs praticiens, de ceux qui conduisent les grandes affaires, soit entendue et prise en considération dans l'étude vitale de l'éducation nationale. Ainsi, le Comité des Forges lui-même se prononce énergiquement pour une forte culture générale ; après ce groupe, en voici un autre que préside M. Jean Richepin et composé de la totalité des membres alors présents de l'Académie française, suivis des sommités littéraires et artistiques de notre nation. Concentrons ce texte officiel et intégral (publié en juin 1911) : « A l'heure où, de toutes parts et dans tous les domaines, paraît s'affaiblir le sentiment des traditions françaises, un réveil de l'idéal national est plus que jamais nécessaire. Quoi qu'on fasse, nos origines, notre langue, notre esprit, nous rendent solidaires d'un passé qui va depuis les premiers temps de notre histoire jusqu'à nos jours. On l'oublie systématiquement quand on s'expose à discréditer la culture classique et les humanités, sève profonde de la civilisation méditerranéenne, et qui n'a pas encore donné toutes ses fleurs. Le génie de notre race se doit de conserver et

d'accroître cette force créatrice, de la répandre généreusement sur le monde : mais il ne le peut qu'à la condition de la puiser toujours dans ses racines mêmes. — Il n'y a nul désaccord entre la culture scientifique et les humanités qui, loin d'être une vaine école d'élégance, constituent la meilleure gymnastique et la plus sûre discipline de l'esprit. Il n'y a non plus aucun antagonisme entre les humanités et la société moderne qui, pour ne pas tourner à la démagogie, exige une élite intellectuelle. La source la plus riche de cette élite est dans le peuple, pourvu qu'on trouve le moyen de lui rendre les humanités accessibles. C'est donc en dehors de tout esprit de parti qu'on peut se rallier à la cause des humanités. Au surplus, ce n'est là qu'un épisode de ce grand mouvement de reviviscence nationale, qu'on sent frémir de toutes parts dans notre jeunesse et que récèlent ces vœux, ces désirs, ces espérances : Sauvegarde, par la protection de nos églises, de l'idéalisme ou de l'art religieux ; maintien, par le souhait d'une autorité forte, de notre dignité nationale ; goût de l'héroïsme et de la gloire, développée par le triomphe de récentes inventions françaises. Il importe de rassembler toutes ces énergies éparses ; et le premier geste à faire pour cela est d'organiser la défense de la culture française par une action permanente et concentrée, quoique sans aucune couleur ni visée politique. » — Nous voici dès lors mieux à notre aise pour revenir à nos chers moutons.

Le premier palliatif que je propose, c'est l'étude élargie des racines fondamentales, latines et grecques, même dès l'école primaire. Qu'il me soit d'abord permis de rappeler que M. Hanotaux, dans son utile *Choix d'une carrière*, dit en substance : « Nous vivons encore dans la vie latine ; la culture latine nous pénètre. La langue latine est, pour nous, le dépôt des antiques impressions recueil-

lies par nos pères, au premier contact avec la nature et avec la société. Dans le latin, il y a le sanscrit et le souvenir du vagabondage ancestral parmi la prairie primitive ; dans le latin, il y a le grec et la tradition de la civilisation la plus raffinée que le monde ait connue ; dans le latin il y a même quelque écho du celte et de l'allemand ; car les tribus qui se sont séparées et qui ont divergé, à l'aube des temps, furent sœurs et parlèrent la même langue. Le latin, c'est notre antiquité ; le latin, c'est notre histoire. » Et plus loin, au titre didactique et pratique : « A l'âge où le jeune Français reçoit, de la société où il est appelé à vivre, la première leçon, cette leçon ne doit pas être ignorante de la langue des ancêtres. Donc, bien loin de voir le progrès des études dans l'abolition du latin, je voudrais qu'à l'avenir tout jeune Français cultivé pût réciter et comprendre l'*Epitome Historiæ Græcæ* et le *Selectæ*. Les générations qui nous ont précédés étaient ainsi instruites. Avant l'invention du baccalauréat, c'est-à-dire de l'enseignement faussement encyclopédique, la méthode pédagogique apprenait à raisonner, à parler, surtout par l'étude de la langue mère. Tant que les enfants sont encore dans les classes où la mémoire joue le principal rôle, c'est-à-dire dans les classes de grammaire, il n'y aurait que des avantages à nous rapprocher de cet ancien procédé... » Enfin, à propos des langues étrangères : « Au point de vue pratique, la connaissance du latin permet l'étude, extrêmement rapide, de toutes les langues du bassin méditerranéen, et notamment de la langue italienne, de la langue espagnole et de la langue portugaise, qui sont parlées, aujourd'hui, par plus de cent millions d'hommes. L'avenir des races latines, en Afrique et en Amérique, depuis le Mexique jusqu'à la Pointe de Feu, est considérable, égal peut-être à celui des races anglo-saxonnes. Nous pouvons rester en contact, par la langue, par la pensée, par l'idéal, avec

ces populations, qui sont la chair de notre chair, la pensée de notre pensée, et nous chercherions ailleurs !... S'il s'agit de la formation intellectuelle, tout le monde reconnaît qu'on n'a découvert, jusqu'ici, aucun exercice comparable à la version latine. L'étude des langues vivantes n'offre rien d'analogue. En effet, ici, la méthode est tout autre ; l'enseignement des langues vivantes doit être de préférence direct et verbal, tandis que l'enseignement des langues mortes est nécessairement analytique et écrit. L'enfant devrait apprendre une langue vivante en se jouant; mais il ne peut savoir une langue ancienne qu'en s'appliquant. D'ailleurs, la connaissance des langues mortes facilite singulièrement l'étude des langues vivantes ; les principes anciens ont servi, le plus souvent, à déterminer les règles reçues dans les idiomes modernes; car les savants qui ont arrêté les formes définitives de ces langues tardives étaient pleins des leçons de l'antiquité. » — Ainsi, l'on ne devrait point perdre de vue, aujourd'hui pas plus qu'autrefois, que « le latin pour tout le monde, du moins dans ses rudiments, c'est l'accès pour tout le monde aux emplois supérieurs ». Car, ne l'oublions point — à part les coups de fortune relativement rares, même dans le commerce et dans l'industrie — les emplois transcendants et stables sont presque toujours occupés par des chefs complets, qui surent ou du moins apprirent les langues prétendues mortes.

Estime-t-on (à tort) que les premiers éléments de la latinité seraient superflus, actuellement déplacés dans beaucoup de classes secondaires ; le champ que je demande est trop vaste ? Qu'on me concède au moins un petit enclos, un jardinet — l'étroit Jardin des racines gréco-latines — à seule fin d'initier nos inhabiles horticulteurs à la dissection étymologique des mots anciens et nouveaux qu'on rencontre tous les jours sur les gra-

dins du grand amphithéâtre social, cosmique. Ces racines, que l'on a l'audace de qualifier de mortes (pourquoi pas pourries !) devraient êtres sues par les élèves intelligents de la plus petite de nos écoles primaires, au même titre que les règles grammaticales de la syntaxe ; car on pourrait fort à propos parodier ici le classique apologue romain des membres et de l'estomac, ou bien disserter sur la pensée de Platon : « La connaissance des mots conduit à la connaissance des choses. » Et, si j'étais un savant, je me croirais déshonoré de signer un dictionnaire, même assez menu, qui ne serait pas étymologiquement descriptif. — Oui, quiconque possède la science des mots fondamentaux peut mieux et plus vite trouver le terme exact dont il a besoin. C'est pourquoi l'on devrait imposer dans toutes les écoles (je le répète volontiers) l'adjonction du Jardin des racines latines à l'enseignement trop incomplet de la langue française : formation des mots par l'imitation ; distinction entre la racine et le radical; considérations sur les chefs des deux mille familles d'où coulent plus de cent mille rejetons ; principes de la transformation des mots latins usuels, avec préfixes et suffixes ; enfin, recueil alphabétique complémentaire des radicaux latins : *abluere*, *ablutum* = laver; *abolere*, *abolitum* = détruire; *abstinere*, *abstentum* = se priver de; *adolescere*, *adultum* = croître; *acer*, *acris* = aigu, piquant; *acetum* = vinaigre; etc., etc. — Mêmes recommandations générales pour le Jardin des racines grecques, dont l'utilité ne peut être mise en doute, surtout en notre siècle ultra-scientifique. Et nos apprentis commerçants, industriels, agriculteurs, tous les techniciens, tous les Français intelligents devraient savoir démonter, sans la moindre hésitation : aérolite, de *aêr*, air, et *lithos*, pierre (ne serait-ce que pour ne plus prononcer, à la gavroche, *aéropage* et *aréoplane !*) ; évangile, de *eu*, bien, et *aggelos*, messager ; démagogue,

de *démos*, peuple, et *agôgos*, conducteur ; antagoniste, de *anti*, contre, et *agôn*, combat; agronomie, de *agros*, champ, et *nomos*, loi ; hémorragie, de *aima*, sang, et *ragê*, irruption ; etc., etc. — Puis, on expliquerait les principales règles de la traduction : *u*, grec, devient *y* en français : d*u*namis, d*y*namique; lorsqu'il y a un *i* a la racine grecque, tous les dérivés français prennent *i* et non *y* : l*i*thos, l*i*thographie. Pour la prononciation : *ch* a le son de *k* ; *s* entre deux voyelles se prononce *ce*, et non *ze* comme en latin... — En définitive, à quoi serviraient ces squelettiques notions de latinité? Tout d'abord, à soigner notre pauvre, quoique si riche français, si lamentablement écorché à notre époque ; et surtout, à le mieux connaître, ce bel ancêtre toujours vert, à le respecter, à l'aimer enfin !

Mais cette utile introduction au difficile art d'écrire correctement, ne saurait à elle seule donner le style nécessaire aux manifestations de l'intelligence humaine, le ton approprié à chaque sujet, aux différents milieux modernes. Une foule d'auteurs techniques et même littéraires, professionnels, écrivent mal, avec relâchement, termes impropres et répétitions intolérables ; pourquoi? Parce qu'ils barbouillent sans méthode, sans plan, sans inspiration; parce qu'ils ne se donnent point la peine de lire et relire les bons écrivains de tous les genres, ni de suivre les conseils des meilleurs traités sur l'art d'écrire. Du fait qu'ils sont « chargés », par exemple, certains s'imaginent qu'il suffit de transcrire leurs cours, à la demande ou à l'acceptation d'un éditeur commercial, pour que leur travail devienne parfait, leur style impeccable... Somme toute, qu'est-ce que le style? Buffon fixa sa véritable valeur en l'identifiant à l'homme même. Ainsi donc, tel homme, tel style, c'est-à-dire : telle instruction, telle éducation, tel tempérament, telle ambiance; le style est l'expression du total de l'individu, comme

la résultante de ses qualités et de ses défauts : reflet de l'être, c'est en quelque sorte l'être lui-même. Que les grands littérateurs me pardonnent cette médiocre comparaison : je me figure qu'un bon style doit faire penser à un athlète sortant du bain, avec sa charpente musclée qu'on devine plutôt qu'on ne voit sous l'habillage de la chair saine, le visage coloré, les yeux vifs et droits, l'opulente chevelure vierge de tout cosmétique ; ou bien, je crois voir un bel édifice sous le soleil, en pierre de taille vermiculaire ou en ciment armé, pignons en relief avec balcons à fers artistiques. Au contraire, un vilain texte me fait irrésistiblement songer à ces arbres rabougris, la taille cagneuse comme des troncs d'oliviers ; à un travail de sombre prison, ou à quelque triste tuberculeux dont les crins rares pleurent à l'entour des oreilles décousues, dont la voûte dorsale menacerait de s'effondrer ainsi qu'une masure aux briques et carreaux de plâtre en ruine. Le bon style des maîtres n'est point tourmenté, ni filandreux comme une soupe au fromage, mais il coule net, clair ainsi qu'une eau de roche. Que nos pages — à nous les médiocres — fassent parfois penser à ces bassins de source où l'eau est si diaphane qu'on ne l'aperçoit plus : alors les purs graviers du fond brillent d'eux-mêmes, à l'instar des perles précieuses. Et l'on voit les périodes impeccables des meilleurs écrivains nos modèles, scintiller pareillement à ces miroirs ; et leurs idées resplendissent haut et loin pour éclairer l'âme du lecteur digne, meubler son cerveau, embellir sa mentalité !

Pour d'autres définitions, évidemment moins inhabiles, voici une petite gerbe cueillie dans les platebandes de quelques auteurs illustres. — « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait à voir un auteur et l'on trouve un homme (Pascal). — Ce qui n'est pas clair en matière de style, n'est pas français (Rivarol). — Il faut que la clarté soit telle, que la plus

faible attention suffise pour comprendre, et que la pensée frappe les esprits comme le soleil frappe la vue. Ce n'est pas assez que l'auditeur puisse nous comprendre, il faut qu'il ne puisse en aucune manière ne nous pas comprendre (QUINTILIEN). — (A propos d'un repas en Belgique:) On commença par les confitures et l'on finit par les côtelettes. Les Français seuls savent dîner avec méthode, comme eux seuls savent composer un livre. — Rien ne vaut que par le style. En vain se récrie-t-on contre cette vérité; l'ouvrage le mieux compris, rempli des plus sages réflexions, est mort-né, si le style manque (CHATEAUBRIAND). — Les mots ont une *âme*. La plupart des lecteurs et même des écrivains ne leur demandent qu'un *sens*. Il faut trouver cette âme, qui apparaît au contact d'autres mots, qui éclate et éclaire certains livres d'une lumière inconnue, bien difficile à faire jaillir (MAUPASSANT). — Le don d'écrire s'accompagne toujours du don d'entendre une petite voix intérieure qui dicte la phrase. Faire passer l'accent de cette voix dans les mots, c'est proprement avoir du style, et, ainsi compris, le style devient un élément de psychologie d'une extraordinaire valeur (BOURGET). — Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et leurs images. Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, et que l'auteur aurait soumis à sa critique ; et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible (LA BRUYÈRE.) »
— Cette dernière recommandation peut se compléter par une autre comparaison technique : il ne suffit point qu'un ingénieur échafaude dans sa tête un perfectionnement mécanique, un moteur inédit ; encore faut-il le dessiner très nettement sous ses diverses vues, barder ces aspects

de cotes suffisantes et concordantes, en un mot écrire le projet pour qu'il puisse sans équivoque être lu par les contremaîtres, puis exécuté pièce à pièce par les ouvriers les moins dégrossis.

Je crois inutile, à présent, d'entrer dans le maquis des subdivisions qui s'abritent par derrière les chicanes de l'invention, de la disposition et de l'élocution, pour en arriver à dire comme aux enfants, que tout sujet doit avoir un début, un milieu et une fin. Mieux vaut prévenir ceux des lecteurs inexpérimentés qui, trop prolixes, abuseraient encore des alinéas qu'ils multiplient presque à chaque bout de phrase. Alors que les pages de La Bruyère, de Balzac ou de Paul Adam comportent de nombreuses phrases presque indépendantes dans une seule et très longue période, formant comme un bloc de pierres taillées, un stèle imposant de claire cohésion ; les articles d'un médiocre écrivain seront au contraire clairsemés de vents coulis, à l'unisson des gens qui les lisent et qui écriraient de la même manière éminemment défectueuse, manquant de souffle et courant époumonnés à la « fenêtre » suivante. — On ne devrait recourir à l'alinéa que pour passer d'une idée à une tout autre, de même qu'un pont conduit de la rive d'un fleuve à celle d'en face. Certains vandales riposteront peut-être que les brèches sont utiles, comme dans les vieux édifices dont ils ne peuvent souffrir l'art ancien et si éloquent pour les initiés. Accordons-leur donc quelques baies par vaste pièce (un ou deux alinéas par grande page ou par deux petites) ; mais, de grâce, que cette concession ne dégénère point en une orgie de croisées, en courants d'air excessifs !

Terminons enfin par les accessoires, dont le plus important est la ponctuation, si négligée par la presque totalité des écrivains d'occasion, et même par beaucoup de professionnels qui se déshonorent sous un relâche-

ment inouï, remplaçant les points ou les points-virgules indispensables par d'insuffisantes virgules, et parfois même par rien du tout, dédaignant ces utiles « reposoirs » si bien baptisés par Pascal. — Cela rappelle l'aventure d'un maire campagnard, que dérangea soudain l'inspecteur de passage. Mandé par celui-ci, il répond à haute voix de son potager : « Cet âne-là aurait bien pu rester chez lui ! » Ayant entendu la réflexion, l' « aliboron » n'en laissa d'abord rien paraître ; et les deux « légumes » s'acheminèrent vers l'école. Mais, dans l'interrogation d'un élève, le fonctionnaire fait écrire au tableau noir, en dictant la ponctuation :

L'inspecteur, dit le maire, est un âne.

Silence palpitant ; confusion du premier magistrat communal. — Changez maintenant la ponctuation, poursuit imperturbablement son interlocuteur ; écrivez :

L'inspecteur dit : le maire est un âne.

Et tout le monde alors eut le sourire large, même M. le Maire, président du Conseil... municipal. Le malin fonctionnaire eût pu conclure par la plaisanterie connue, à propos des deux points et du point-virgule : « J'ai dit que vous êtes un sot : c'est vrai ; je vous fais des excuses : j'ai tort. » On se fait toujours comprendre !

Je conclus ce paragraphe en remarquant qu'on ne lit pas assez, même dans les bibliothèques de Paris ; et surtout qu'on lit mal, trop vite, superficiellement. Comme la nourriture matérielle, l'alimentation mentale doit être substantielle, variée ; et la meilleure technique de la lecture consiste, pour moi, à *fletchériser*, en mastiquant lentement, afin de mieux digérer... Pour que le grand écolier du xxe siècle puisse intégrer le total des qualités du Français, je propose un remède radical, dont je garantis le résultat rassurant, infaillible : qu'on attribue à la

langue française un coefficient égal à ceux moins arrogants des sciences mathématiques et physico-chimiques, du dessin, du travail manuel et autres superstructures plus ou moins lourdes (un comble : dans notre Sorbonne moderniste dévoyée — ex-École théologique de Robert Sorbon — les latin et grec sont actuellement chassés par des cours de technologie et dessin industriel confiés à un jeune quoique excellent ingénieur des Arts et Métiers !)... Je promets alors que, même reléguée au lundi de fatigue, la leçon dite « hygiénique » ne servirait plus de prétexte aux petites ignominies courantes, sous les bancs enchevêtrés pour mieux couvrir les clandestins jeux de cartes, les maux de cheveux et autres détritus puant l'ammoniaque à l'amphithéâtre !

Oui, tapez sur la bourse des notes, monsieur le Ministre... Faute de quoi nos grandes et nos moyennes écoles de France, après avoir été de si merveilleux monastères d'arts cérébraux, seront prochainement ravalées au niveau de vulgaires boîtes à métiers, — mécaniques dans le sens, hélas ! le plus terre à terre du mot final.

§ II. — Histoire humaine.

Philologie générale et histoire humaine sont en quelque sorte synonymes ; aussi serais-je plus bref dans ce paragraphe complémentaire, où je n'aurai qu'à effleurer la géographie et l'histoire solidaires.

1. Géographie. — Bien entendu, il ne s'agit point ici de l'élémentaire description superficielle — avec le concours de la seule mémoire — des fleuves et des mers, des plateaux et des monts, qui colorient en relief ou en creux les diverses parties de notre classique globule. J'aimerais mieux voir développer la méthode politico-

économique vraiment digne de meubler le cerveau de nos étudiants primaires et surtout secondaires, avec autant de points de repères sur les caractéristiques des villes et des régions de la France, de l'étranger, des colonies françaises et européennes. Averti par ses aptitudes — peut-être même par une vocation précise — notre jeune fruit d'une école nationale ou libre saurait depuis plusieurs années sur quelle ville il lui convient de jeter son dévolu, suivant qu'il vise à compléter son instruction industrielle ou sa formation commerciale, ou son éducation diplomatique, etc... Il siérait également de se documenter sur la géographie politico-historique et artistique, en recourant aux investigations des savants du genre, aux ouvrages profonds, comme par exemple ceux de Reclus et celui plus récent de M. Deniker, tous relatifs aux races et peuples de la terre. On constaterait alors que les patries nominales s'étendent actuellement en longitude, tandis que les races avec leurs patries naturelles se démarquent plus normalement en latitude : c'est ainsi qu'aucun rapport somatologique ne lie les Kachoubes blonds, brefs, paisibles agriculteurs des plaines, et les Monténégrins bruns, grands, belliqueux pasteurs des montagnes, pourtant tous classés dans la famille slave ; et les contrastes sont tout aussi frappants dans le groupe germanique, avec le Norvégien élancé, blond, marin semant dans tous les ports du monde, avec le Tyrolien petit, noiraud, agriculteur sédentaire. Et beaucoup d'autres antithèses semblables...

2. Histoire. — Je serai un peu moins bref sur l'histoire générale, en commençant par celle de notre France. Et je demanderai d'abord aux sectaires de toutes chapelles s'ils ont l'intention de se déchiqueter encore longtemps, à la face des Européens narquois, par exemple sur la question Jeanne d'Arc qui demeure la plus palpitante. Comment ! paquets innommables, vous

avez une gloire divine, symbole vivant de votre race, de votre nation, et vous poussez le crétinisme jusqu'à l'écharper devant ceux-là mêmes qu'elle chassa de votre sol, de vos plaines fertilisées par le sang et les os de vos ancêtres !... Dans mon adolescence, quand moi aussi j'arborais le gilet rouge des *alis* enflammés, je dénonçai la stupidité apparente des nomenclatures guerrières ; mais, sans tomber dans la vulgaire récitation des dates, je dus reconnaître mon erreur en ce qui concerne l'histoire-bataille. Et un récent article du très sagace historien qu'est M. Hanotaux ne peut que me raffermir dans mon idée mûrie : « ... Supprimer « l'histoire-bataille » de l'histoire de France, ce serait tellement la dénaturer qu'on ne la reconnaîtrait plus. Cette forme d'existence nationale, séculairement guerrière, n'a pas été adoptée par suite d'un parti pris de violence ou de cruauté. Ce peuple n'est pas plus méchant que les autres ; il en est de bien plus rudes. Il n'a pas le goût du sang ; il est éminemment sociable et, dans la vie courante, plutôt enclin à la douceur et aux égards mutuels. Il aime la justice ; il a été le principal continuateur de la grande tradition romaine pour la consécration du droit. Certes, il est fier ; précisément parce qu'il aime la justice, il est blessé par l'oppression, soit qu'il en souffre lui-même, soit qu'elle pèse sur les autres. Il a le sentiment très vif de l'honneur, c'est-à-dire qu'il préfère la mort à la honte, n'étant pas attaché à l'existence avec une passion telle qu'il cède tout à la crainte. Mais ces dispositions ne porteraient pas le Français à un état d'hostilité permanent contre les autres peuples de l'univers. S'il a combattu, c'est qu'il y était poussé par une nécessité plus forte que sa propre volonté. Il ne pouvait naître, il ne pouvait être, il ne pouvait se développer qu'en se battant : il s'est battu. Il s'est battu et il se battra encore, s'il le faut : voilà ce qu'il convient d'accepter

comme le plus clair enseignement et la plus incontestable leçon du passé. » — Je recommanderai également les histoires de France supérieurement documentées par les grands travaux des Thierry, des Guizot, des Thiers, des Michelet, des Martin, pour ne parler que des disparus. De même pour les histoires d'Angleterre, de David Hume, Smollett, Macaulay, Glasson ; d'Allemagne, par Zeller, Janssen, Ranke, Rothan ; d'Italie, par Guichardin, Ranke, Desobry ; etc. — En histoire générale, on pourrait méditer l'*Histoire de la formation territoriale des États de l'Europé* dans le fort ouvrage de Himly, où cet auteur explique scientifiquement la formation et l'organisation contemporaine des États européens, d'après les considérations ethniques et historiques qui s'y rapportent. A signaler aussi le magistral traité de M. Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, démontrant que la grande bourrasque révolutionnaire, au lieu d'être une catastrophe soudaine, locale, fut « la suite naturelle et nécessaire de l'histoire de l'Europe ». Les effets explicables par les causes, toujours ! Étudions donc l'histoire, et souvenons-nous que, d'après Renan, Victor Hugo en ignorant la science historique (et quelques autres), portait une énorme lacune dans ses jugements faillibles.

Je terminerai enfin en signalant une toute récente étude, brochée en quelques douzaines de pages, par laquelle M. Flach, professeur au Collège de France, résume les résultats de la vaste enquête qu'il poursuit depuis trente ans sur toutes les institutions et législations de notre planète, antiques et modernes, d'Occident et d'Orient. Le monde est un feu qui s'éteint et qui se rallume en mesure, disait jadis un sage d'Ironie ; et notre philosophe français rappelle qu'il a maintes fois signalé l'action, dans les sociétés humaines, d'une sorte de gravitation, l'alternance d'une force centrifuge et d'une force centripète, produisant des périodes plus ou moins

régulières de dissolution et de reconstitution. Pour M. Flach, notre évolution nationale, depuis l'invasion des Barbares, se décomposerait en quatre cycles, comme quatre civilisations successives, ayant chacune ses deux phases de concentration et de dissolution, de systole et de diastole, d'ascension et de décadence ; et chacune de ces deux phases comporte à son tour deux moments d'environ un siècle chacun ; en d'autres termes, chaque cycle durerait approximativement quatre siècles. La première période, ou civilisation franque, atteint son apogée au IXe siècle, avec Charles Magnus sacré empereur d'Occident par le pape Léon III ; puis, la chute arrive, — comme descend toute sinusoïde ayant franchi son altitude maximum. Le deuxième cycle, bouclé au XIIIe siècle, s'honore du plus beau nom de saint Louis, qui marque de son sceau croisé cette civilisation médiévale ; puis, nouvelle dissolution avec le XIVe qui suit. Et c'est un Louis XIV qui, au XVIIe siècle, remonte au sommet avec le sceptre de la troisième civilisation. Chacune de ces périodes quaternaires a donc son apogée, mais précédé d'un siècle de renaissance. Si la loi cycloïdale se continue, notre XXe renaissant préparerait le summum du XXIe ? A ceux qui lui feraient observer que les apparences ne sont actuellement guère favorables à sa belle théorie, le savant professeur répond par la formule lapidaire des sages hindous : « Ce qui paraît n'est pas ce qui est, » qui pourrait se traduire par notre moderne interprétation : « L'exo n'est pas l'éso. » Et il ajoute que « toute idée digne de ce nom a une tendance irrésistible à s'incorporer dans les faits et dans les lois ; et ce n'est d'ordinaire qu'après une longue incubation, après un travail inconscient qu'elle s'enracine ». Puis : « En étudiant les utopies qui, depuis Platon jusqu'à nos jours, ont cheminé dans les couches profondes de la société et se sont échappées périodiquement en écrits brûlants

comme une lave volcanique, j'ai pu discerner à toutes les époques l'existence d'un double courant, — un courant conscient se traduisant en principes et en actes, et un courant inconscient agissant en sens contraire et préparant l'avenir. C'est ce que, dans mon cours, j'ai pu résumer en cette formule : « Toute force sociale agit inconsciemment en sens inverse de sa direction consciente. »

Somme toute, nous arriverions au siècle de la quatrième renaissance, préparatoire du quatrième apogée. Quel colosse mental prendra donc rang à la suite de Charlemagne, de saint Louis, après Louis le Grand ? Sera-ce un Alexandre amendé d'un Lamartine, ou encore un Leibniz de très haute envolée, ou mieux peut-être un triumvirat omnipotent de ces gigantesques symboles... Après-demain, sous la blanche aurore en auréole, quel Empereur de la Pensée ressuscitant Marc-Aurèle descendra — l'étoile au front — pour relever le pavillon français qui, brisé sous plusieurs siècles de folies, rejaillira tout flambant neuf de ses vieilles pierres à nouveau cimentées d'acier, — immortellement !

CHAPITRE IV

SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

---

§ I. — LOGIQUE ESSENTIELLE.

1. Logique. — La logique est le grand art de penser, et par extension de persuader, de rendre évidente la vérité sous ses multiples formes ou déformations.

ART DE PENSER. — Il fut ainsi défini par Leibniz, répondant à quelqu'un qui n'admettait point l'utilité du raisonnement : « J'appelle logique l'art d'employer sa raison, non seulement à juger ce qui est donné, mais encore à trouver ce qui est caché. Donc, si un tel art est possible, il est clair qu'on ne saurait trop estimer, trop poursuivre un tel art, et qu'il le faut considérer comme la clef de la science ». Mais le vaste savant a soin d'ajouter : « J'avoue bien que toutes les logiques qui existent jusqu'à ce jour sont à peine l'ombre (*Kaum ein Schatten*) de celle que je désire et que j'entrevis ; et cependant, pour dire la vérité, être juste envers chacun, j'affirme encore que, même dans nos logiques actuelles, je trouve beaucoup d'utilité. La reconnaissance m'oblige à cet aveu. L'étude de la logique, telle qu'elle est enseignée aujourd'hui dans les écoles, a été pour moi d'un grand fruit... Qu'il soit possible de porter incomparablement plus loin cet art d'employer sa raison, je le tiens pour

certain; je crois le voir, j'en ai comme l'avant-goût; mais sans les mathématiques, il m'eût été très difficile d'y arriver. J'ai trouvé quelques principes sur ce sujet, étant encore novice en mathématiques, et, vers ma vingtième année j'en ai fait imprimer quelque chose; je vois maintenant combien le chemin est obstrué, combien il eût été difficile de s'y frayer un passage sans le secours de la partie intime des mathématiques (*ohne der inner Mathematik*)... » — Leibniz fait évidemment allusion aux mathématiques supérieures, dont le calcul infinitésimal constitue la substance intime, ésotérique pour rappeler son qualificatif exact. Mais il sied de remarquer ici que l'honneur en revient surtout à notre grand philosophe Descartes, qui, en appliquant l'algèbre à la géométrie, permit d'enfanter le calcul différentiel et intégral. Celui-ci demeurait impossible à trouver ; mais grâce au mariage des deux éléments très féconds, sa procréation devenait inévitable pour le plus grand profit de la mentalité humaine en général, et du progrès philosophique, de la logique en particulier.

Art de persuader. — C'est le complément, l'objet pratique de l'art de penser. Pascal l'a défini ainsi : « Cet art que j'appelle l'art de persuader, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, consiste en trois parties essentielles : à définir les termes dont on doit se servir, par des définitions claires ; à proposer des principes, ou axiomes évidents, pour prouver la chose dont il s'agit ; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration, les définitions à la place des définis. » D'où les règles qui suivent : *a*) Pour les définitions : 1° n'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer ; 2° n'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définitions ; 3° n'employer dans les définitions des

termes que des mots parfaitement connus ou déjà expliqués. *b*) Pour les axiomes : 1° n'omettre aucun des principes nécessaires, sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être ; 2° n'accepter en axiomes que les choses parfaitement évidentes en elles-mêmes. *c*) Pour les démonstrations : n'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes, qu'on n'ait rien de plus clair pour le démontrer et prouver ; prouver toutes les propositions un peu obscures et n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées; 3° substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas être trompé par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints ». — Et voilà en quoi consiste ce grand art de persuader, qui peut se résumer en ces deux règles: définir tous les mots employés ; prouver tout, en remplaçant mentalement les définis par les définitions.

Donc, pour prétendre à persuader, il faut savoir raisonner, c'est-à-dire voir, regarder et observer. A moins d'être aveugle, tout le monde voit, avec ou sans binocle, les yeux grands ouverts devant soi; et même à côté dans un certain champ, pourvu que l'appareil visuel ait sa partie périphérique intéressée par l'impression lumineuse ; et ce phénomène, à la portée de n'importe quel animal, se réalise en dehors de toute participation de l'intelligence. Pour regarder vraiment, il faut qu'intervienne la volonté, ce qui n'est déjà plus permis à les toutes bêtes. Enfin, l'observation est un acte tout intellectuel, exclusivement humain ; à tel point que si l'on a pu dire que le rire est le propre de l'homme [léger], j'ajouterais volontiers que le raisonnement précis caractérise l'homme complet, le philosophe. — Tout le monde ne saurait pratiquer la philosophie ? Permettez. Vous ignorez peut-être la réponse du philosophe antique au profane qui lui avouait

ne rien comprendre à sa divine science : « Malheureux, s'exclama le sage, pourquoi donc es-tu né ! » Cette riposte ne paraît plaisante que par sa vivacité de boutade ; en fait elle recèle un grand fonds de justesse, si l'on veut entendre que la philosophie n'est pas un métier, ni même un art spécial, mais bien une méthode très générique pour arriver à la haute compréhension de la vie, pour tout mieux comprendre dans la création : d'où la nécessité de savoir le plus possible, d'acquérir de nombreuses connaissances, théoriques et pratiques, rationnelles et appliquées. — A ce propos, je ne répéterai pas ce que j'ai déjà indiqué à larges traits dans les précédents paragraphes ; mais qu'on me permette d'insister sur la nécessité de procéder méthodiquement en toutes choses, non plus du simple au composé comme on dit communément, mais du facile au difficile, du dehors au dedans, de l'exo à l'éso. Conçoit-on quelque chose de plus niais que de cogner sur la fontaine des enfants, pour leur enfoncer dans le crâne les indéchiffrables règles grammaticales, au lieu de leur disséquer lentement d'abord l'étymologie des mots usuels, — de même qu'on leur donne le lait bien avant cette viande que leur grêle estomac ne saurait digérer ; et il est pareillement illogique de leur faire apprendre par cœur les éléments euclidiens, avant de les amuser avec les corps géométriques, objets qui sous leur sens tombent en formes de ballons, de paquets cubiques, de damiers, de livres et cahiers dont les faces sont autant de rectangles et les intersections des lignes nettes. Trouverait-on également rationnel d'enseigner l'invisible avant le visible, l'algèbre avant l'arithmétique, la dynamique avant la statique, la médecine avant la physiologie et cette dernière avant l'anatomie, l'anatomie comparée avant la descriptive, la zoologie et la botanique avant la géographie physique, la critique avant le rudiment ? Autant faire pousser les bœufs par la charrue, atteler le

paysan à la charrette avec son cheval sur le siège, mettre l'ouvrier à la caisse et le patron à l'étau (on l'y serre de plus en plus) ; puis affirmer que le singe descend de l'homme (puisque nous attendons encore la preuve de notre simiesque origine), et que Dieu fut engendré dans un inénarrable coït d'étoiles !

N'errons pas davantage. Pour m'en tenir à l'art de persuader par le seul raisonnement logique, je ne conseillerai pas de mépriser la discussion en se référant à son chronomètre sûr, tandis que les montres et autres horloges des disputeurs battent la campagne ; le procédé peut être justifiable dans certains cas particuliers, mais non comme règle convaincante, lorsqu'il s'agit de réfuter des arguments spécieux manifestement contraires à la vérité. Pourquoi ne sommes-nous pas d'accord ? Une foule de causes sont souvent en jeu : caractère personnel, culture mentale, éducation passée, milieu actuel, et quelques autres d'ordre secondaire dont il s'agit de dégager la résultante globale. — Empruntons encore aux mathématiques leur procédé infaillible. De même que nous ignorons si un corps géométrique, vu de profil, passera de face dans un espace donné (ce qui ne se peut voir que par la mesure de cette face, ou encore par la projection en plan spécifiant les deux vues) ; de même, nous ne pouvons préciser la plus grande de deux fractions approximativement équivalentes, qu'en les réduisant au même dénominateur : quel est le plus fort des deux morceaux, $\frac{3}{5}$ ou $\frac{7}{12}$? Le doute est possible ; mais si, par application permise, nous multiplions les deux termes de chaque fraction par un même nombre, qui sera 12 pour la première et 5 pour la seconde, nous obtiendrons : $\frac{3}{5} = \frac{36}{60}$, et $\frac{7}{12} = \frac{35}{60}$. Or, puisque dans la première on trouve 36 parties sur les 60 de la comparaison, et que la deuxième

n'en contient que 35, le doute ne peut subsister... Opérons ainsi dans tous nos jugements, pour lesquels je ne fais aucune exception, même devant le classique contraste qu'on objecte partout entre la théorie et la pratique ; je soutiens qu'elles sont concordantes, toujours, et que si celle-ci ne confirme pas identiquement celle-là, notre expérimentation mal conduite avec des instruments imparfaits, la brièveté de nos connaissances, sont les véritables causes d'une contradiction apparente, inexistante en réalité. Pour finir là où je voulais arriver, je conclurai en conseillant de réduire moralement au même dénominateur deux opinions prétendues inconciliables, en n'imposant qu'une condition essentielle aux interlocuteurs intelligents : leur bonne foi absolue, complétée d'un esprit toujours courtois. Donc, j'estime que tout malentendu provient (au moins huit fois sur dix) de ce qu'on ne s'est pas accordé quelques concessions réciproques, en modifiant tout point de vue qui donnerait un rayon visuel défectueux ; car chaque tableau ne peut être équitablement jugé que d'un centre particulier, bien connu des artistes et des amateurs compétents. — Deux discoureurs divisés devraient autant que possible recourir à un arbitre qui comparerait la vie antérieure de chacun d'eux : 1° ce qu'ils ont appris, ou savoir $\frac{1}{s}$; 2° ce qu'ils ont fait ou travail $\frac{1}{t}$; 3° où ils ont vécu, ou vie $\frac{1}{v}$; 4° ce qui donnera le total de ces trois fractions, ou résultante r. Il est malheureusement vrai qu'une pareille combinaison devient impossible avec tout individu qui s'obstine, s'encapsule au point de se rendre incommensurable comme $\sqrt{2}$, ou pis, indifférent, indéterminable à l'instar de $\frac{0}{0}$... Se refuser à toute avance, à toute modestie, à toute réserve, c'est se prétendre personnellement infaillible en tout, égal à Dieu et supérieur au pape qui, lui, peut faillir hors des

questions religieuses. Au reste, ce que je dis pour les discuteurs ordinaires que nous sommes en général, va être confirmé par un des plus puissants Cerveaux qui aient jamais rebondi du ciel étoilé sur notre coque terrestre.

MÉTHODE SYLLOGISTIQUE. — Voici donc ce que Leibniz écrivait, dans une lettre sur la logique : « J'ai fait autrefois, à propos d'une discussion mathématique, avec un fort savant homme, l'expérience qui suit. Nous cherchions l'un et l'autre la vérité, et nous avions échangé plusieurs lettres avec beaucoup de courtoisie, mais non cependant sans nous plaindre l'un et l'autre, chacun de nous reprochant à son adversaire de dénaturer, involontairement sans doute, le sens et les paroles de l'autre. Je proposai alors d'employer la méthode syllogistique : mon adversaire y consentit ; nous poussâmes l'essai jusqu'au douzième prosyllogisme. A partir de ce moment même, toute plainte cessa ; chacun des deux comprit l'autre, non sans grand profit pour tous les deux. Je suis persuadé que si l'on agissait souvent ainsi, si l'on s'envoyait mutuellement des syllogismes et des prosyllogismes avec les réponses en forme, on pourrait par là très souvent, dans les plus importantes questions scientifiques, en venir au fond des choses, et se défaire de beaucoup d'imaginations et de rêves ; on couperait court, par la nature même du procédé, aux répétitions, aux exagérations, aux divagations, aux expositions incomplètes, aux réticences, aux omissions involontaires ou volontaires, aux désordres, aux malentendus, aux émotions fâcheuses qui en résultent. » — Effectivement, le syllogisme est un très précieux instrument de synthèse, et l'on a pu remarquer combien son emploi usuel dans les grandes écoles du moyen âge a servi cet esprit logique et naturel qui, depuis, a toujours consolidé la base de notre langue construite avec précision, clarté, charme ; au contraire, c'est à l'absence de toute méthode

syllogistique qu'il faut attribuer la plupart des erreurs qui nous encapsulent à l'émeri, aussi bien dans la vie privée que dans la vie publique, en enseignement laïque comme en art religieux, en littérature comme en industrie : tout ce qui est apparence, extérieur, exotérisme. Voilà pourquoi la raison est à chaque instant travestie, bafouée, pour le perpétuement de nos malentendus ruineux, de nos haines fratricides.

Tout travail raisonné suppose deux opérations complémentaires, l'analyse et la synthèse qui, étymologiquement, signifient décomposition et composition. On retrouve l'une comme l'autre dans tous les domaines de l'intelligence, en pratique aussi bien qu'en théorie : pour résoudre un problème graphique par l'analyse, le mathématicien le suppose d'abord résolu, puis il considère les rapports des données et des inconnues, et il en déduit des conséquences jusqu'à ce qu'il parvienne à un résultat déjà prouvé, — tandis que pour démontrer un théorème par la synthèse, on commence avec une vérité connue d'où l'on déduit une deuxième proposition également établie, de celle-ci une troisième vérité, etc., jusqu'à ce qu'on arrive à la démonstration qu'il s'agissait d'obtenir ; et le chimiste, de son côté, décompose avec la pile électrique, l'eau en oxygène et hydrogène, tandis qu'il la compose avec des volumes fixes des mêmes métalloïdes combinés dans l'eudiomètre ; semblablement, l'anatomiste dissèque un corps en appareils vitaux formés d'organes, ceux-ci de tissus et ces derniers de cellules, — alors que le physiologiste, par synthèse inverse, détermine la fonction de chaque organite élémentaire, puis de tous les organes de chaque système, pour en arriver au total de la machine vivante. Et toutes ces opérations sont du domaine de la logique.

D'après les logiciens classiques, on peut présenter de plusieurs façons les règles du syllogisme. Aristote, avec

les anciens, exposait huit composantes ; Port-Royal n'en développait que six, et Bossuet raisonnait de même. Le mathématicien Euler ne présente plus que quatre règles ; et Goudin, abréviateur de saint Thomas, suit la même méthode. Enfin, il appartenait à un « ignorantin » (*Institutiones logicæ*, d'un évêque de Montauban) d'élaguer encore ces diverses règles pour les réduire à cette trilogie : 1° dans tout syllogisme, la majeure doit être universelle ; 2° la mineure doit être affirmative ; 3° la conclusion doit avoir la qualité de la majeure et la quantité de la mineure... Je m'en tiendrai là de ce très bref historique philosophique, en engageant vivement mes lecteurs d'en étudier les développements (trop longs pour être intercalés dans cette imparfaite encyclopédie au petit pied), par exemple dans le très remarquable traité de logique du Père Gratry, dont je reparlerai bientôt. Qu'il me suffise de résumer ce qui précède par un modèle extrêmement simple : « Tout homme est mortel (majeure) ; or, Paul est homme (mineure) ; donc, Paul est mortel (conclusion). » — Et telle est, dans sa briève netteté, la puissance du syllogisme dont le fondement mathéma-philosophique forme — pour celui qui sait en user comme résultante d'une culture large et profonde — un bloc de roche où viennent se briser, se pulvériser toutes les arguties cartilagineuses, plus ou moins matérialistes, stigmates indélébiles des petites cervelles ratatinées.

Procédé dialectique. — Achevons le sujet par ce complément du procédé syllogistique. La racine des deux mots, syllogisme et dialectique, indique clairement que le premier enchaîne ses déductions sous un lien continu, du même au même, ne pouvant déduire que par voie d'identité ; tandis que le second va du même au différent, s'élève au-dessus des contingences, en un mot devient transcendantal : il est l'éso du raisonnement,

alors que l'autre n'en serait que l'exo d'ailleurs très précis dans son cadre. « La dialectique, disait déjà Platon, fait le vrai philosophe ; lui seul, par la dialectique seule, arrive au sommet de la science. » Voilà qui est très net dans son laconisme. — La dialectique, qu'on appelle aussi induction, ou art de raisonner méthodiquement et justement, utilise fréquemment l'analyse ; et elle a créé deux hautes sciences qui font le plus d'honneur à l'intelligence humaine : le calcul infinitésimal et l'astronomie moderne, avec toutes les applications déjà énumérées dans le premier chapitre et qu'il serait superflu de répéter ici. Mais il sied de rendre à chaque occasion un très respectueux hommage aux immortels travaux de Leibniz, et aussi de Képler qui le précéda d'un siècle dans ses découvertes dialectiques, notamment pour ces classiques lois fondamentales qui régissent les phénomènes astronomiques : *a*) les planètes décrivent autour du soleil des aires proportionnelles aux temps ; *b*) les planètes parcourent des ellipses dont le soleil occupe l'un des foyers ; *c*) pour les diverses planètes, les carrés des temps sont proportionnels aux cubes des grands axes. — « De son côté, nous voyons Leibniz, dit Gratry, convaincu d'avance que Dieu gouverne tout conformément à lui-même, que les règles du fini réussissent dans l'infini et réciproquement. Dès lors, il croit pouvoir analyser le fini géométrique pour juger l'infini géométrique, et il puise, par contre, dans l'infini géométrique des règles pour le fini ; il passe du discontinu et du divisible au continu et à l'indivisible, et affirme de l'un ce qu'il trouve dans l'autre, moins la limite. Il découvre dans le fini deux éléments, l'un variable et l'autre invariable ; il efface le second, et il affirme que le premier subsiste dans l'infini, dans l'indivisible et le continu. Il agit en géométrie comme il agit en psychologie et en métaphysique : les perfections de Dieu

sont celles de nos âmes, moins les limites ; et il affirme que ces perfections infinies, illimitées, dont cet effacement donne quelque idée, sont vraies et subsistent en Dieu. Tel est le procédé dialectique ou inductif : même méthode en physique, en géométrie et en métaphysique. » — Donc...

2. Morale. — Je dois être bref dans ce passage ; non point que les autres sujets soient bien plus intéressants à allonger, mais plutôt parce que celui-ci sera mieux à son aise dans un prochain volume, au moins aussi pratique en action que théorique dans son exposé. Qu'il me suffise donc de mentionner la grande utilité qu'il y a pour chaque humain d'accepter un plan précis de conduite générale, pour moins oublier les multiples devoirs qui nous incombent envers nous-mêmes (devoirs individuels), envers les autres créatures (devoirs sociaux), et surtout envers le Créateur qui les anima (devoirs religieux).

Devoirs individuels. — Rappelons — en raccourci pour le moment — les soins assidus que nous devons à notre corps, outil provisoire, et surtout au fluide immortel qu'est notre âme ; double santé indispensable à notre bonheur ou tout au moins à notre quiétude : une alimentation appropriée à chaque tempérament, travail intensif, mais coupé de courts repos nombreux, récréations délassantes pour l'esprit comme pour le corps, hygiène essentielle à tout âge, en tout lieu et en toute saison. Une heureuse disposition morale à l'intime gaieté, des passions calmes, des idées larges et d'un haut intérêt, la création et l'exposition de ces mêmes pensées, ces jouissances plus relevées qui appartiennent à l'homme complet ; tout cela constitue un puissant moyen de prolonger sa vie, d'assister, homme de bien, à la grande lutte terrestre, d'en voir plus de scènes, d'y combattre plus longtemps et d'y remplir le beau rôle

qui ennoblit l'âme. Rien de plus favorable à la longévité que d'avoir toujours la conscience quiète, le cœur doux et l'esprit satisfait ; cette disposition morale entretient la force vitale dans une activité convenable et la met en équilibre dans toutes les parties de l'organisme ; elle facilite la digestion, la circulation, et elle entretient mieux que toute autre les échanges cutanés. — Pour ce qui est de l'hygiène de l'âme, les saines lectures sont incontestablement des plus recommandables comme adjuvants, engins très utiles à cette gymnastique spirituelle ; les auteurs profanes déjà cités, notamment les philosophes, ainsi que d'autres analogues, et surtout les livres divinement humains par excellence, qui s'appellent l'*Evangile*, l'*Imitation*, etc., me dispensent d'en dire plus long pour le moment.

Devoirs sociaux. — Nous ne devrions jamais oublier que nos semblables figurent, comme nous-mêmes, des maillons de la formidable chaîne que la Providence promène et secoue sur la Terre, en un acte ignoré dans son but, mais discernable dans ses moyens. En y pensant avec calme, nous serions plus doux, plus charitables, meilleurs enfants, puis meilleurs parents dans nos familles respectives ; nous deviendrions à la fois plus patriotes et plus conciliants, — en un mot plus humains. Et nous méditerions fréquemment cette belle parole d'un excellent philosophe moderne : « Point de véritable bonheur à espérer pour qui ne marche pas avec la justice ; il pourra prospérer, mais deux choses lui manqueront toujours : sa propre estime, la sécurité de l'avenir. C'est une triste condition, pour un homme en apparence comblé, de sentir intérieurement qu'il n'est qu'un infâme, et d'en être réduit à souhaiter le néant... »

Devoirs religieux. — Ce dernier mot de néant nous fait remonter, *sursum corda* ! Mais je serai encore plus bref dans cette finale provisoire ; non point que j'estime

qu'on ne doive jamais parler de nos devoirs envers Dieu tout en y pensant toujours, mais parce que cet humble travail est de la garde à la table un hymne à Sa Gloire, dont les échos se répercuteront dans les autres tomes relatifs au même inépuisable TOUT...

§ II. — LOGIQUE INTÉGRALE.

1. Canevas théologique. — Moi qui ne suis qu'un médiocre penseur libre, je m'avoue manifestement incompétent, donc inqualifié pour établir seul un canevas de ce que l'on considère comme l'irradiation suprême de l'intelligence. Mais je connais un prélat de mes amis que je fréquente de loin en loin (quoiqu'il habite aujourd'hui un autre monde), et qui va m'être d'un puissant secours : il s'appelle le Père Gratry. — Qu'est-ce que ce « ratichon » vient encore faire là, demandez-vous, ô mes ex-frères sectaires ? Je vais vous le résumer ; mais avant, sachez que ce Gratry fut des vôtres, des nôtres : bien après sa sortie de la première école du monde, polytechnicien lancé dans la vie matérialiste — futur professeur en Sorbonne et bientôt membre de l'Académie française — il raconte quelque part, dans ses *Souvenirs* je crois, qu'il ne pouvait rencontrer un prêtre sans avoir envie de l'injurier, de le calotter et décalotter (moi, tout aussi charitable jadis, je jutais à côté du « sac » ; puis, quand des oiseaux noirs passaient en bande, j'aurais volontiers tiré dans le tas — mais d'assez loin, par crainte des biscaïens — l'odoriférant boulet de Cambronne). Or, remarquez comme Notre-Seigneur est implacable : en guise de pénitence, il embobina si bien mon Gratry qu'Il l'attira dans Sa Maison, lui dévoila un reflet de Son Omniscience ; puis Il en fit un prêtre de l'Oratoire et le plus heureux de Ses

mortels... Mais voici le pavé sculpté que je soutire — sous toutes réserves, bien entendu ! — des *Sources* qui sont comme le château d'eau, le diadème du bel édifice de *Logique* dont j'ai déjà signalé la haute valeur (les traits marquent les alinéas, et les cinq points suspensifs, des lignes non transcrites) :

« ..... Nos deux plus grands théologiens sont saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. Le troisième est très difficile à nommer. Il y en a vingt, vraiment grands et profonds, et dont le plus glorieux n'est pas, comme théologien, le plus grand. Mais enfin, pour les hommes de lettres, mettons Bossuet. Voici donc saint Augustin, saint Thomas et Bossuet. Or, je vous prie, ne voyez-vous pas que saint Augustin renferme tout Platon, mais Platon précisé et encore agrandi. Me direz-vous que saint Thomas d'Aquin ne contient pas en lui tout Aristote, mais Aristote élevé de terre, lumineux et non plus ténébreux ? Me direz-vous que Leibniz n'est pas d'accord avec Bossuet ? Prétendez-vous que Descartes tout entier n'a pas nourri Bossuet, et n'ait passé dans son génie ? Voici donc, dans nos trois grands théologiens, un faisceau composé des principaux génies du premier ordre. Citez un homme vraiment considérable qui pense dans un autre sens, et qui ait une autre lumière, un autre soleil de vérité que cette société de génies ! — L'autorité d'un homme de premier ordre est grande assurément. Mais qu'est-ce que l'autorité de plusieurs hommes de premier ordre, je dis plus, l'autorité de tous les hommes de premier ordre, parlant à l'unisson. Or, saint Augustin, saint Thomas et Bossuet parlent à l'unisson ; tout ce qui, dans Platon, dans Aristote, dans Leibniz et Descartes, n'entre pas dans cet unisson que forment les trois autres qui sont théologiens, tient de l'erreur, de l'accident et ne saurait compter [?]. Ce sont des fautes, comme les plus grands

hommes en commettent. — Mais est-ce là toute l'autorité humaine de la théologie ? Je n'en ai dit que la moindre partie. La théologie, toujours considérée seulement dans son côté humain, est la seule science, ceci est capital, que le genre humain ait travaillée en commun. Tout ce que le père des hommes, sortis des mains de Díeu, et ses premiers enfants, ont livré à la mémoire du genre humain et à la tradition universelle ; tout ce que les prophètes et les vrais fils de Dieu, dans tous les temps, ont pu voir et recevoir de Dieu ; tout ce que les apôtres du Christ, les martyrs et les pères ont compris ; tout ce que les méditations des solitaires, qui n'aimèrent que la vérité, ont mystérieusement excité dans l'esprit humain ; tout ce que les conciles généraux, les premières assemblées universelles qu'ait vues le monde, ont défini ; tout ce que les erreurs mises à jour, reconnues et jugées à leurs fruits, dans l'importante histoire des sectes, nous ont ôté d'incertitudes ; tout ce que les saints et les saintes, ces sources vives de pure lumière, ont inspiré, sans écrire ni parler : tout cela mis en un, voilà la théologie catholique. Vous le comprenez maintenant, c'est la seule science que l'esprit humain ait enfantée d'ensemble. Les grandes œuvres philosophiques sont des œuvres de grandeur isolée ; l'œuvre théologique est un mouvement de totalité du vaste cœur et de l'immense esprit humain. De plus, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que là où les esprits s'unissent, là se trouve Dieu, il s'ensuit que la théologie catholique est l'œuvre universelle et la voix unanime des hommes qui ont été unis entre eux et avec Dieu. C'est pourquoi je répète, parce que je l'ai prouvé, que la théologie catholique est et ne peut pas être autre chose que le plus grand monument qu'ait élevé l'esprit humain, et le plus grand faisceau de lumière qu'il y ait en ce monde..... — Si vous êtes chrétiens, voilà le détail de votre foi ; si vous n'êtes pas chrétiens, voilà

cette grande croyance chrétienne, la seule qui ait chance d'être vraie, et qu'il vous faut connaître, pour savoir si vous y viendrez. Si vous êtes ennemi, décidé à combattre le christianisme, prenez la peine de le connaître, du moins dans son énoncé. Vos coups porteront moins à faux. — Vous prendrez donc une théologie élémentaire, quelconque, vulgaire, enseignée dans les séminaires. Je vous recommande celle de Perrone, qui est récente, très répandue, qui vient de Rome. Vous ouvrirez la table des matières, qui a été imprimée en huit pages, et qui n'est autre chose que la suite des théorèmes théologiques, articles de foi ou autres. Vous apprendrez par cœur ces théorèmes, et vous connaîtrez l'énoncé complet, authentique, officiel du dogme catholique. — De plus, vous aurez sous la main un Bossuet, un Thomassin, un saint Thomas d'Aquin et un saint Augustin ; et, en outre, le *Dictionnaire théologique* de Bergier, en un volume. — Vous vous attacherez à saint Thomas avant tout autre. Vous n'oublierez pas qu'au dernier concile général, à Trente, il y avait sur le bureau de l'assemblée, à droite du crucifix, la Bible, à gauche, la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. — Quant à la Bible, il est bien entendu que vous la lirez chaque jour ; que vous lirez et pratiquerez l'Evangile, source vive et principale de toute lumière. — Mais, pour revenir à saint Thomas d'Aquin, c'est véritablement l'Ange de l'école, et le Prince des théologiens. Egal, au moins, à Aristote comme métaphysicien et logicien ; nullement contraire à Platon, ce qui serait un défaut capital ; plein de saint Augustin, et impliquant, dès lors, ce que Platon a dit de vrai : du reste, n'ayant pas tant les idées mêmes que les forces de ces génies, saint Thomas d'Aquin, dans sa Somme, saisit, résume, pénètre, ordonne, compare, explique, prouve et défend, par la raison, par la tradition, par toute la science possible, acquise ou devinée,

les articles de la foi catholique dans leurs derniers détails, avec une précision, une lumière, un bonheur, une force, qui poussent sur presque toute question le vrai jusqu'au sublime. Oui, on sent presque partout, si je puis m'exprimer ainsi, le germe du sublime frémir sous ces brèves et puissantes formules, où le génie, inspiré de Dieu, fixe la vérité..... Or, je crois pouvoir vous assurer que lorsque vous aurez commencé à comprendre la théologie catholique, vous serez profondément étonné de l'ignorance et de l'aveuglement de notre siècle [qu'aurait dit Gratry de ce xxe !] à l'égard de ce foyer de lumière, auquel aucune autre lumière dans le monde ne saurait être comparée. Il vous semblera que depuis cent cinquante ans [ou deux cents ?] l'Europe est dans une nuit polaire, et que le soleil des esprits est caché derrière notre horizon trop détourné de Dieu, et derrière les sommets glacés de nos sciences froides. — Vous comprendrez que l'alliance dont on parle entre la philosophie et la théologie (alliance que les philosophes purs ne comprennent pas et ne peuvent pas exécuter, par cela même qu'ils ne sont que purs philosophes), est singulièrement avancée du côté des théologiens, je dis des grands théologiens qui, étant à la fois théologiens et philosophes, philosophes toujours plus complets, plus exacts, plus profonds, plus élevés que les philosophes purs, ont mission et capacité pour entreprendre et conclure l'alliance..... Vous verrez peut-être aussi que, par le fait, la théologie catholique a directement inspiré tout le grand mouvement scientifique moderne, créé par le xviie siècle. Vous partagerez ma surprise et ma joie, quand vous verrez se vérifier historiquement ce qui, *a priori*, doit être, savoir : que les saints produisent ou sont eux-mêmes les grands théologiens mystiques ; que les grands théologiens mystiques produisent les dogmatiques profonds et

les vrais philosophes ; que tous ensemble produisent les savants créateurs, même en physique et en mathématiques ; comme, par exemple, lorsqu'on voit les grands saints et théologiens mystiques du commencement du XVIIe siècle creuser plus profondément que jamais le mystère du rapport de Dieu à l'homme, le livrer à la pensée philosophique sous la forme de rapport métaphysique du fini à l'infini : faire poindre dans une foule d'écrits ascétiques de surprenantes formules sur l'infini, le fini, le néant ; susciter chez Képler, Pascal et bien d'autres, les principes implicites, souvent même assez explicites du calcul infinitésimal ; inspirer enfin à Leibniz son livre de *Scientia infiniti*, dont le calcul infinitésimal, levier universel des sciences, est un chapitre ; chapitre qui, ramené et comparé à la philosophie dont il vient, achèvera d'organiser cette reine des sciences. »

Tout de même...

2. Science et religion. — Tout de même, si le Père Gratry avait vu et dit juste ? En laissant chacun libre d'interpréter à son idée les détails de cette conception, je ne retiendrai que la pensée dominante et finale de ce resplendissant appel : l'alliance de la vraie religion avec le véritable esprit scientifique. D'autres éminents Cerveaux y ont réfléchi, avant et après l'auteur de la *Connaissance de l'âme* ; et plusieurs d'entre eux sont nos contemporains, vivent encore, donc ne sont pas relégables dans un autre temps, comme au fond d'un nuage évanoui dans les sillons de l'Espace. Sur le mot de Brunetière parlant de la « faillite de la science », on a presque autant ricané que sur les « pauvres d'esprit ». Or, de même que Jésus-Christ n'a point voulu donner son royaume aux seuls crétins (et Dieu sait s'ils sont la majorité électorale !) ; de même, le regretté directeur de la *Revue des Deux Mondes* n'a jamais, par son expression,

voulu dire « banqueroute », — et sa réflexion n'en demeure pas moins juste, puisque au terme technique, c'est réellement faire faillite que de ne donner que le quart ou la moitié de ce qu'on doit en tout honneur... Aux génies qui ont déjà été cités dans les pages précédentes, il sied d'ajouter Rousseau chantant avec la nature toute la création de Dieu ; Voltaire lui-même avec son *Dictionnaire philosophique*, adorant le grand Mécanicien et choisissant comme maître le divin Crucifié ; Gœthe demandant à sa mort terrestre, toujours plus de lumière ; et tant d'autres splendides météores ! Méditez, par exemple, cette phrase du grand astronome Herschel : « Plus le champ de la science s'élargit, plus les démonstrations de l'existence éternelle d'une Intelligence créatrice et toute-puissante deviennent nombreuses et irrécusables : géologues, mathématiciens, astronomes, naturalistes, tous ont apporté leur pierre à ce grand temple de la science, temple élevé à Dieu lui-même. » Et cette période du maître Flammarion, l'illustre auteur de *Dieu dans la Nature*, et traducteur des *Derniers jours d'un Philosophe* (du grand chimiste sir Humphry Davy), en belle conclusion : « Une loi universelle emporte toutes choses dans la vie éternelle, et nous savons que notre planète n'est qu'un des rouages infinitésimaux du mécanisme inconnaissable. Que deviennent devant cette vérité, devant la contemplation de l'immensité des cieux sans bornes, devant l'infini toujours ouvert à l'essort de nos âmes, que deviennent nos anciennes et mesquines idées sur « la création faite exprès pour l'homme », sur l'illusion qui ose présenter notre race humaine comme le but des volontés divines et la Terre comme le centre moral de l'univers? La philosophie des sciences modernes nous élève au-dessus de ces formes enfantines. Nous contemplons aujourd'hui Dieu dans la nature, c'est-à-dire la pensée éternelle dans les lois mathématiques, dans

les forces organisatrices, dans l'ordre intelligent, dans la beauté de l'univers. — Telle était, nous n'en doutons pas, la conviction intime du savant, du philosophe, du poète auquel nous devons les entretiens que nous avons cru utile de traduire pour la plus grande édification de nos compatriotes. Telle est la conclusion qui ressort pour nous de l'étude de la nature, et dont la vérité établira dans l'avenir *la religion par la science.* » — Et cette opinion de l'érudit psychologue Paul Adam : « C'est un jeu bien puéril que d'opposer la Science à la Religion. Tout jeune, je m'y suis amusé. En lisant davantage, j'ai reconnu l'erreur. Les religions ne furent longtemps que des moyens d'apprendre, sous les formes symboliques de paraboles, les sciences morales, astronomiques, agricoles et mathématiques, à des masses d'hommes incapables d'abstraction, peu développées intellectuellement, et qui retenaient mieux la leçon ainsi faite. Toute la théodicée égyptienne, celle de l'Iran, celles de l'Inde et de la Chaldée, celle même de la Grèce, le démontrent surabondamment. Point de dieu qui ne nomme une force déterminée de la nature, un astre, une évolution géologique, un principe d'hygiène sociale. Aujourd'hui, elle devient moniste ; elle attribue les phénomènes à une seule cause, le mouvement dont les astres, la chaleur et la vie ne sont que des emblèmes. Quelle meilleure preuve pour le panthéisme de Spinoza. Jésus est Dieu, parce que l'idée sociale que sa vie manifesta durant dix-neuf siècles dépasse l'humanité individuelle d'un apôtre de carrefour. Elle règle les civilisations européennes et américaines ; elle inspire les mœurs, les lois ; elle créa le caractère chrétien tout évident chez le plus tumultueux de nos athées, compatissant envers les vaincus ; elle possède le signe de l'universalité qui est celui de la divinité. Jésus est Dieu, selon l'étymologie grecque du mot « Theos », dont la racine est la même que celle de « Thesis », qui marque

l'action d'établir, d'ordonner, de mettre en harmonie. *La science confirme la religion* ». — Et celle encore très confirmative du professeur Huxley, compatriote de Herbert Spencer son disciple : « La vraie science et la vraie religion sont deux sœurs jumelles qu'on ne peut séparer sans causer la mort de l'une ou de l'autre. La science prospère à proportion qu'elle est religieuse, et la religion fleurit à proportion de la profondeur et de la solidité scientifique de sa base. Les grandes œuvres accomplies par les philosophes ont été moins le fait de leur intelligence que de la direction imprimée à cette intelligence par un esprit éminemment religieux. La vérité s'est révélée à leur patience, à leur amour, à leur sincérité, à leur dévouement, bien plus qu'à leur perspicacité logique. » Ceci est extrait de l'*Education* de Spencer, lequel ajoute immédiatement : « Loin que la science soit irréligieuse, comme tant de personnes le croient, *c'est l'abandon de la science qui est irréligieux* ». — De Victor Hugo, qui n'a pas écrit que la *Prière pour tous* : « Plus l'homme grandit [en connaissance scientifique], plus il doit croire. L'enseignement religieux lui est plus nécessaire que jamais. En supprimant Dieu de ce qui est la souffrance, on fait le désespoir. » — Enfin, du président Roosevelt qui en une proclamation solennelle, institua un *Thanksgiving Day* annuel ou *Jour de prière et de foi*, en déclarant : « Moi, Théodore Roosevelt, je fixe par la présente, comme un jour d'actions de grâces générales, le 30 novembre prochain, et recommande que dans tout le pays les gens s'abstiennent de vaquer à leurs occupations habituelles, et que dans les foyers ou dans les églises, ils rendent grâces à Dieu tout-puissant pour les bénédictions nombreuses qu'il nous a accordées. » Or, l'audacieux et patriarcal Teddy n'a pas précisément la réputation d'un ignare ni d'un bigot ?

Sous ce titre principal de *Science et Religion* a récemment

paru une remarquable étude signée de M. Boutroux, membre de l'Institut, et dont j'effeuillerai quelques pages pour habiller le bouquet d'or que nous venons de cueillir : « ...La science, en soi, n'a rien de religieux, elle demeure étrangère à la religion. Mais pour le philosophe, qui suit l'évolution interne et nécessaire de l'Idée, la science n'est qu'un moment dans le progrès de l'être : elle s'oriente, à son insu, vers un degré plus élevé de connaissance, de conscience ; et en suivant la direction même qu'elle indique, la pensée aboutit logiquement à la religion et à la philosophie. Toute foi peut devenir intelligente. Ce qui, dans la science, n'est que croyance aveugle à une matière donnée, dans l'art, la religion et la philosophie, devient expression, sentiment, connaissance du principe des choses. » — « Est-il possible de fermer l'infini, et de compter sur la désuétude pour nous en ôter l'idée ? La science et la religion, qui se gênent mutuellement si on prétend les loger l'une l'autre dans le monde fini des phénomènes humains, ne recouvreront-elles pas leur liberté et leur autonomie respectives, si l'on admet au delà du monde donné que revendique la science, l'existence d'un autre monde ouvert à nos désirs, à nos croyances, à nos rêves ? Une telle doctrine irait-elle à l'encontre des affirmations de la science moderne, ou ne serait-elle pas plutôt appelée par la science elle-même ? Cette manière d'aborder le problème fut celle d'un illustre philosophe anglais, l'un des principaux témoins des idées de notre époque : Herbert Spencer... A mesure que se développa sa réflexion, Spencer, loin de devenir plus indifférent, fut plus attentif aux choses religieuses, plus pénétré de leur grandeur et de leur rôle prépondérant dans la vie humaine... » De son côté, Haeckel aimait à répéter que celui qui possède la science et l'art, par là-même possède la religion [?]. Et il achève sa profession de foi moniste par une invocation à

Dieu, principe du Bien, du Beau et du Vrai ; les trois divinités sublimes (Dieu réellement un et triple) devant laquelle il se flatte de plier les genoux. — Enfin, d'après William James, l'expérience religieuse est aussi utile et authentique que l'expérience scientifique. Elle est même plus immédiate, concrète, étendue et profonde ; mieux encore, elle serait présupposée par l'expérience scientifique. Elle a d'ailleurs, désormais, grâce à la théorie psychologique du subconscient, un point d'appui dans la science elle-même. Elle se développe de la même manière que la science et en harmonie avec elle. Il n'y a donc nulle raison de prétendre qu'elle ne soit qu'une survivance du passé, et qu'elle n'ait plus de force dans l'essence de la nature humaine. — Et M. Boutroux conclut finalement : « En dépit de leurs rapports, science et religion demeurent et doivent demeurer distinctes. S'il n'y avait d'autre manière d'établir entre les choses un ordre rationnel que de réduire le divers à l'un, soit par assimilation, soit par élimination, les destinées de la religion pourraient paraître douteuses. Mais les conflits qu'engendrent les opinions comportent, dans la vie, d'autres solutions que dans la science ou dans la dialectique. Quand luttent ensemble deux puissances douées, l'une comme l'autre, de vitalité et de fécondité, elles se développent et grandissent par leur conflit même. Et la valeur de l'indestructibilité de toutes deux étant de plus en plus mise en évidence, la raison s'ingénie à les rapprocher à travers leurs luttes, et à former de leur réunion un être plus riche et plus harmonieux que chacune d'elles prise à part. Ainsi en est-il de la religion et de la science. La lutte les trempe l'une comme l'autre ; et, si la raison prévaut, de leurs principes distincts, devenus à la fois plus larges, plus forts et plus souples, surgira une forme de vie toujours plus ample, riche, profonde, libre, belle et intelligible. Mais ces deux puissances autonomes ne peuvent que

s'acheminer vers la paix, l'accord et l'harmonie, sans jamais prétendre toucher le but ; car telle est la condition humaine. » Amen.

N'est-ce pas que ces citations, puisées parmi des milliers d'autres, analogues et aussi convaincantes, pourraient servir de logique introduction à la *Connaissance de Dieu*....Vous me demanderez encore, dissolvant athée, où est Dieu ? — A mon tour de vous questionner : dites-moi d'abord où il n'est pas ? — L'intelligence humaine, regimbez-vous, est incapable de comprendre le Dieu de l'imagination. — Rectifiez, plutôt, que certaines intelligences sont inaptes à cette communion, ne peuvent franchir ce pont-aux-ânes des médiocrités mentales. — A-t-on jamais vu Dieu ? — Peut-être ! De votre côté, avez-vous aperçu les ondes hertziennes ou branlyennes; Le Verrier avait-il vu Neptune et Halley sa comète, quand ils les pressentaient sous de vagues perturbations à des milliards de lieues, des années d'avance, à des jours, heures, minutes précises, et les annonçaient avec une sûreté rigoureusement mathématique à leurs contemporains mis en furieuse gaieté par ces « fous »! — On les a vues depuis, et bien d'autres comètes avec d'autres astres. — Sans doute ; mais sur quel fait vous basez-vous pour soutenir que personne n'a jamais vu ou ressenti Dieu ? — On ne revient pas nous dire si l'Au-Delà existe. — Pardon ! des milliers de faits authentiques, dont beaucoup furent et sont encore observés, me prouvent que vous ignorez la nature et jusqu'au premier mot de certaines révélations qui nous viennent de l'autre côté du mur. — De quel mur voulez-vous parler ?? — Nous y voici au pied... Les différents hommes d'une même race, voire parfois d'une même maisonnée, me font l'effet de lapins et de rossignols habitant dans une même cour qui représenterait la vie terrestre en raccourci. Le lapin et le matérialiste osent soutenir *mordicus* qu'il n'y a rien au

delà du mur borneur ; mais le rossignol et le spiritualiste objectent que le plafond azuré est sans doute quelque chose ; et, si l'oiseau du ciel peut s'évader de sa volière, sa pieuse supposition devient une affirmation, une certitude contrôlable. Et le chantre radieux entonnera un hymne d'adoration et de gratitude à l'adresse de l'invincible Créateur, tandis que le triste jeannot se morfondra sur ses trognons de choux, fouillera la terre, s'enfoncera dans la crotte, et partout rencontrera l'inexorable mur de son néant fictif.— Après nous être élevés de gradin à gradin, de plateau à sommet, de plus en plus haut, pour voir toujours plus loin et plus clair, je vous affirme qu'il y a un soleil, quelque part. Si vous me répondez que vous ne le voyez pas, avec des yeux normaux, la logique me fait penser que cela est fort possible, surtout si vous le cherchez dans le brouillard ou pendant la nuit ; mais si vous me soutenez effrontément que le soleil n'existe point, comment voulez-vous que je ne bondisse... d'enthousiasme, et que je ne vous plaigne de grand cœur, en priant et suppliant le Soleil des soleils de vous éclairer bien vite !

DEUXIÈME PARTIE

ARTS LIBÉRAUX

(CONNAITRE LES PROFESSIONS CÉRÉBRALES)

CHAPITRE PREMIER

ARTS BIOLOGIQUES

---

§ I. — Mécanique humaine.

1. Médecine pathologique. — Hélas ! que j'en ai vu mourir... Et la boutade de Molière est toujours d'actualité : « Non, dit Sganarelle, ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étais jamais mêlé d'être si savant que cela ; et toutes mes études n'ont été qu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue ; mais, quand j'ai vu qu'à toute force ils voulaient que je fusse médecin, je me suis résolu à l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant, vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire un habile homme. On me vient chercher de tous les côtés ; et si les choses sont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le

métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte... » — De nos jours, s'il en est encore ainsi du droit de « guérir » ses semblables dans un sens ou dans l'autre (et l'on guérit toujours quiconque on délivre de ses souffrances), la carrière a l'inconvénient d'être fort engorgée. Peut-être plus que dans les autres professions, c'est ici que l'aptitude ou mieux la vocation complète doit décider du choix de longue haleine, car en fait le vrai médecin est un élève pratique durant toute sa vie ; il doit se montrer plus que tout autre encyclopédiste instruit, vertueux, adroit, robuste, et bon par-dessus tout, — pour emmagasiner le total de la nature humaine, ne faire qu'un avec le corps si complexe de l'homme, le disséquer jusqu'à l'âme !

Cette nécessité devient d'autant plus essentielle, que la lutte pour percer s'accentue là comme ailleurs, et de plus en plus rudement ; ce qui est très compréhensible avec l'armée de médecins qui pullulent partout : vingt mille rien qu'en France, dont la moitié pour Paris seul. Pauvre capitale et pauvres morticoles ! Cette situation, déjà très désavantageuse pour les bons docteurs, ne peut qu'empirer à leur encontre, si on réfléchit que les maladies épidémiques vont en diminuant grâce aux mesures prophylactiques nationales et internationales, tandis qu'on rétrécit volontairement le canal de la natalité (danger délictueux dont je reparlerai avant de nous séparer) ; que les cliniques populaires augmentent autant que les sociétés de secours mutuels à peu près gratuits. Aussi semble-t-il utile de donner à méditer aux jeunes étudiants, la conception du théoricien Chassagnol qui, dans la *Manette Salomon* des Goncourt, voulait relever le niveau de l'art en décourageant chaque année trois mille peintres ! (y compris les ouvriers et aides du bâtiment ?). Peut-être serait-il plus juste et logique d'exiger des études

vraiment sérieuses, avant de les couronner du diplôme actuellement trop facile, — si facile qu'avec un peu de travail et beaucoup de protection, le dernier des cancres peut l'acheter, pourvu qu'il débourse les quelques centaines de francs exigés pour la thèse finale. A tel point que le docteur Tourtourat nous citait cette exclamation d'un examinateur à un candidat plus qu'ordinaire et qu'il « devait » consacrer comme tant d'autres : « Dites-moi où vous compter monter votre futur cabinet ? Je tiens à le savoir, afin de ne pas courir le risque, ni les miens ni moi, d'être un jour soignés par vous ! ». Un autre maître, le professeur Hayem, classe ces candidats en deux catégories bien distinctes : les piocheurs et les indifférents. Les premiers ne méritent que des éloges, quand ils sont pleinement convaincus de leur rôle, de leur vocation que je résumerai toujours en « science et conscience ». Mais que dire des joyeux malandrins qui sautent par-dessus les murs de l'hôpital, au lieu d'y demeurer en véritables internes, ou déménagent les lits par les fenêtres, « histoire de rigoler un brin » (je tiens cette réponse d'un des héros de ces escapades par trop casernesques) ; qui n'attirent dans leurs salles que des jeunes filles à opérations abdominales, autant de « sujets à métrite » très intéressants à charcuter, même quand les malheureuses sont absolument saines ; heureuses encore celles qu'on trouve jolies et assez faciles pour servir de compagnes temporaires et être ainsi sauvées du dépeçage fatal... Autre aveu extrait sans commentaire d'un numéro, paru en 1911, du *Journal des Praticiens* : « Savoir jouer de la complication est le grand art. Le mot impressionne [comme les énormes manchettes de certaines feuilles du soir]. Il apporte avec lui de l'inattendu et du trouble. Quelque chose du mystère de la mort s'étend sur les circonstances qui l'ont annoncée. Une complication ? Laquelle ? Peu importe ! La formule la plus niaise con-

tente. Une complication mortelle, si vous voulez. Ajoutez vers le cœur ou l'appareil respiratoire, et vous ne risquerez guère de vous tromper, puisque à la période d'agonie le cœur fléchit et les bronches s'encombrent. — Toute maladie qui tourne mal, le médecien doit en expliquer l'issue fatale... Se ménager une porte de secours sans en avoir l'air, est d'une pratique avisée. Tous les maîtres de la clientèle la regardent du coin de l'œil, pendant qu'ils fournissent à l'entourage les explications requises. Et voilà pourquoi, quand ils perdent un client, sa mort ne leur est pas reprochée. Ils avaient préparé leur sortie » Très intelligent !! Et l'on ose encore condamner les dévoués spiritualistes qui, sans toucher d'honoraires, sans prescrire aucun médicament, se permettent de guérir des malades même condamnés par de médiocres thérapeutes officiels. Aussi comprendra-t-on l'initiative prise par le *Journal du Magnétisme* et autres revues utiles pour la fondation d'un *Syndicat des Malades*... A propos de sortie, un trop jovial médecin répondit à une jeune femme enceinte qui l'interrogeait sur l'époque de sa délivrance: « Comment le saurais-je, moi qui n'y étais pas! Votre mari pourrait peut-être vous renseigner, car lui s'y trouvait, probablement ? » Puis, quand il resondait, quelques heures avant la grande ouverture : « Ce sera... ou un petit garçon, un peu menu... ou une belle dame...» Tous les espoirs étaient ainsi flattés, sinon tous les goûts satisfaits d'avance. — D'autre part, que penser de cet ex-ami de jeunesse me confiant un jour qu'il lui fallait des malades, des maladifs à tout prix, m'expliquant que lorsqu'il en tenait un bon, à la bourse de tout repos, il ne le lâchait plus ; non point qu'il tînt à l'occire bien vite, car il avait le chic pour traîner des mois et des années, grâce à la culture d'un microbe spécial suffisamment puissant pour allonger les rechutes et prévenir la guérison totale, mais pas assez pour déterminer la mort nette,

— ce qui eût été par trop inintelligent. Ai-je besoin d'ajouter que je préférai cesser toute relation avec ce franc mortifère, quoique j'eusse charitablement supposé qu'il plaisantait, — sinistrement.

Intelligence d'un tout autre genre chez un médecin du monde où l'on s'ennuie en s'amusant, qui visitait une belle madame démangée par l'envie d'aller faire une cure de quelques semaines à Nice, vers l'époque du Carnaval — oh ! simple coïncidence — et qui se plaignait comme d'un rétrécissement dans son opulente poitrine : « Effectivement, chère madame, sourit le galant homme, en vous auscultant à fond... je m'aperçois que vous avez un poumon *plus grand* que l'autre ! » Un vétérinaire à carriole eût constaté qu'un des deux poumons était anormalement plus petit que son frère, ou pis, qu'ils paraissaient tous deux en parfait état ! — Réponse également adroite de ce docteur de clinique qui, contraint d'éventrer la main d'un ouvrier muni d'une ampoule forcée, le rassurait en lui affirmant que le bistouri ne lui ferait pas plus de mal que « lorsqu'il se donnait un coup de marteau en voulant enfoncer un clou ». — Et de ce médecin de canton qui, appelé pour la première fois dans un castelet de Provence, pour éviter les deux écueils extrêmes du défaut ou de l'excès de politesse, commença par expliquer au mari inquiet : « Votre jeune femme... », évitant de dire trop familièrement « votre femme », et presque ridiculement « votre dame »... Ainsi le véritable homme, artiste dans son art quel qu'il soit, a toujours une façon particulière de se mettre à la portée des profanes, en un mot d'agir intelligemment en toute circonstance. — Par contre, pourrait-on en dire autant de certains ennemis de l'art médical, qui font si macabre réputation à nos Esculapes ? Faut-il parler de ces Russiens qui brûlaient leurs médecins accusés d'avoir volontairement importé le choléra chez eux, en l'année de disgrâce 1910; et de ces

Jaunâtres empoisonneurs des enfants du docteur Mesny, mort si stoïquement de la peste à Karbine, en 1911 ; puis de ces urbains chassant le docteur local qui avait eu l'audace d'informer le public du danger typhoïdal diffusé par les eaux de la ville dont il compromettait le commerce général, donc en se ruinant lui-même, ce surnommé « ennemi du peuple » ! — Dans un bourg du Midi, j'ai entendu vilipender un médecin « qui ne devait pas être si savant que cela, sans quoi il aurait commencé par guérir les taches de vin qu'il portait sur ses joues fatiguées ! » Un autre fruit de populo ajoutait que « toute la prétendue science de ces fainéants à ritournelles de microbes, systèmes nerveux et autres inventions pour épater le pauvre peuple, ne les empêchaient point de crever comme les copains !! » — Faites appel à toute votre dialectique la plus charitable, à toutes les ressources de votre large intelligence ; et dites-moi si vous pourriez affronter une discussion courtoise avec de pareils « frères en esprit »...

Certes, je ne nie point que le savoir-faire soit d'une capitale importance, dans cette spécialité plus que dans toute autre ; j'en viens de donner des exemples, et je pourrais en citer d'autres tout aussi probants. Dans une indigne antichambre ministérielle où j'allai — la seule fois de ma vie et preuves en main — solliciter une place d'infirmière (pas pour moi, vous vous en doutez), j'entendis une célébrité médicale déconseiller un père de famille qui voulait pousser son gringalet dans une voie absolument défavorable aux tempéraments débiles ; et le gros docteur expliquait que l'intelligence avec la mémoire ne suffisent pas pour réussir en médecine, qu'il faut encore et surtout posséder naturellement, là plus qu'ailleurs, le « physique de l'emploi » : santé robuste, pour mieux supporter les nuitées et autres inconvénients similaires (on sait que les médecins surmenés ont une

moyenne vitale des plus réduites, à telle enseigne qu'on croirait voir parfois les morts soignant les vivants, tels des cadavres déterrés pour initier les candidats aux secrets de la vie suivante) ; force musculaire bien visible, pour que le malade se sente intimement en sécurité, comme s'il allait être enlevé dans les bras de son sauveur, etc. ; tous excellents conseils frappés au meilleur coin de l'expérience rationnelle, de la psychologie la plus exacte, à l'instar de cette opinion rabelaisienne : « Du médecin la face joyeuse, sereine, gracieuse, ouverte, resjouit le malade »... Je n'en dirais pas autant d'un verdict rendu l'autre mois par un tribunal contre un médecin des hôpitaux de Paris, qui vient d'être condamné à payer cinq mille francs — plus la sauce salée — à une vieille femme dont la panse avait par mégarde conservé un bout de dyachilon, ce qui lui causait quelques petites douleurs; mais infiniment moins graves, expliquaient les experts, que le fibrome très enraciné dont la malheureuse serait morte sans le moindre doute, opération qui d'ailleurs exige une très grande célérité pour réussir. Au surplus, le fils du même chirurgien venait d'être promu dans la Légion d'honneur à vingt ans pour avoir, interne, volontairement perdu un œil plutôt que d'interrompre son assistance dans une opération semblablement délicate. Le père trinquait donc pour la « chance » du fils, bien que les ascendants ne soient pas responsables des « fautes » de leurs rejetons ! — Et peut-on trouver entièrement injustifiée cette protestation plus générale que le docteur Robineau signait alors dans la *Clinique* : « La situation actuelle me paraît des plus dangereuses pour le corps médical. Un jour viendra où les procès deviendront si nombreux que nous préférerons nous croiser les bras, plutôt que de risquer une opération ou un traitement quelque peu hasardeux, de peur de courir éventuellement une action en dommages-intérêts. En ville, nous

pouvons toujours nous abstenir, et adresser les mauvais cas à un ami [ô merveilleuse amitié confraternelle !]. A l'hôpital, cela nous est impossible [hélas !]. Il faut donc obtenir que l'administration des hôpitaux se reconnaisse civilement responsable des préjudices causés par son corps médical aux malades... » — Enfin, de M. Barbier, dans la *Gazette des Hôpitaux* (1911) : « Mêlé à la vie intime des familles, à leur genre d'existence, à leurs habitudes, et surtout à leurs passions, le médecin n'est plus, dans un grand nombre de circonstances, un simple marchand de remèdes ou de tisanes ; il faut qu'il s'élève à la compréhension la plus haute des mouvements de l'âme, il faut qu'il les devine souvent, il faut qu'il sache les influencer, les manier. — Comment peut-il le faire, si une éducation philosophique dans ce qu'elle a de plus élevé ne l'a pas préparé à ce rôle redoutable ? En pareille circonstance, que mince est son arsenal thérapeutique, et qu'il est au-dessous de sa tâche le médecin qui, simplement paré, comme des reliques, d'un pédantisme scientifique cher à certains esprits modernes, passe inconscient et aveugle à travers des drames et des passions dont il ne soupçonne ni l'existence, ni la violence... » — Fort bien observé.

2. Médecine préventive. — Mieux vaut prévenir...

ALIMENTATION NORMALE. — Un des plus sérieux résultats relatifs dont peut s'honorer notre jeune siècle, c'est sans contredit la persistance avec laquelle des chercheurs émérites se sont consacrés aux études sur la meilleure alimentation humaine et l'hygiène générale. Car, on l'avait trop oublié au cours des âges éteints, l'homme est surtout fait de ce qu'il absorbe : faible et maladif, tout prédisposé aux chutes graves sous l'assaut latent des maladies sournoises, s'il se nourrit mal, en dépit du bon sens ; ou bien vigoureux et conscient de sa force, se riant des nom-

breuses épidémies courantes, des microbes tuberculeux et autres, s'il se protège intelligemment. C'est donc le cas de le dire et de le répéter : il s'agit en deux mots bien tranchés pour chaque individu, ou de la vie florissante et longue, ou de la mort lente et plus ou moins proche. Or, entre la vie — même terrestre, souvent détestable — et la mort (même douce, reposante), quel père de famille digne de ce nom, quel être ayant charge d'enfants, quel célibataire, quel humain raisonnable et utile à la société pourrait hésiter une minute? Et il ne faudrait point insinuer — comme d'aucuns fiers-à-bras le prétendent — que l'être normal, l'homme le plus parfaitement constitué en apparence, peut accomplir impunément toutes les performances les plus folles, que ce soit en alimentation comme en sport. Certes, le débardeur devra absorber plus d'azote que le bureaucrate, et ce dernier ne pourra vivre exactement de la même façon que la midinette qu'un rien rassasie en cinq minutes ; mais, pour l'être normal, la nourriture invariable serait une chose détestable, dans un temps plus ou moins court. Beaucoup de gens solides (réellement ou apparemment) s'imaginent qu'il suffit de « s'en bourrer jusque-là », pain et viande, pour grossir sainement ; et beaucoup de personnes semblent ignorer que la diététique est une branche importante de la vaste science qui a nom d'hygiène : aussi le nombre, le troupeau des malades augmente-t-il en proportion directe et accélérée de la population routinière. — Puisqu'il faut des chiffres pour établir au moins approximativement toute comparaison quantitative, après avoir rappelé qu'un animal même supposé raisonnable est une véritable machine thermique avec foyer et combustible, j'ajouterai que la réaction chimique de la digestion est un phénomène qui produit avec l'aspiration, l'agent calorifique indispensable à l'assimilation des aliments présentés et à l'élimination de leurs résidus ;

c'est ce que les physiologistes évaluent en disant qu'il faut de 2.600 à 3.000 calories pour l'homme normal. Cette moyenne de 2.800 calories, ressortant des savantes études de MM. Landouzy et Labbé, peut se retrouver dans le programme quotidien suivant :

Pain	600 gr.,	procurant	1.530	calories
Viande	250	—	230	—
Poisson	50	—	56	—
Œuf	50	—	80	—
Légumes frais. . .	200	—	75	—
Pommes de terre. .	50	—	40	—
Autres féculents . .	50	—	144	—
Fruits.	40	—	12	—
Beurre	20	—	150	—
Fromage.	10	—	46	—
Sucre.	20	—	75	—
Vin.	660	—	362	—
Soit un total de. .	2.000 gr.,	procurant	2.800	calories,

qui pourraient suffire à un ouvrier moyen. Un bureaucrate n'aurait besoin que de 2.200 calories en diminuant le pain, la viande, le vin ; mais en ajoutant un bol de lait le matin, et à la rigueur une tasse de café à midi. A remarquer que l'alcool n'est point mentionné, pas plus pour l'ambulant que pour le sédentaire ; et le docteur Fernet donne les conclusions suivantes à l'important travail qu'il a dernièrement présenté (après tant d'autres travaux de tant de sommités spécialistes) à l'Académie de médecine : « L'alcoolisme, qui est, en France, l'une des plaies honteuses de notre époque, est aussi l'une des principales causes de mort. Il intervient, comme cause efficace, dans le *tiers de la mortalité générale ;* il est la cause principale ou même unique de la mort dans le dixième des décès (exactement 10,20 pour 100); il est

la cause accessoire ou mieux adjuvante dans plus de deux autres dixièmes (23,61 pour 0/0) ; il intervient dans *plus de la moitié* de la mortalité des aliénés. L'alcoolisme est donc un véritable péril social ; tous ceux qui ont quelque souci de la santé publique ont le devoir de le dénoncer et de le combattre ». — Très bien dit; et ces vérités devraient être quotidiennement répétées à la première page de tous les journaux dignes de ce nom, à l'encontre de ce bout de chiffon qui poussait les ouvriers à narguer — sous la livide *heure verte* — les bourgeois qui en créveraient la jalousie !! Au fait, l'infortuné signataire ou anonyme, ce misérable antihomme était peut-être actionnaire d'une fabrique de poison, — à moins qu'il ne fît partie (faux frère, va !) d'une société de tempérance?

De même que l'alcool est plus néfaste encore aux faibles qu'aux forts, de même la viande n'est pas recommandable à tous les tempéraments sous tous les climats ; car elle n'est pas totalement assimilable, tant s'en faut, surtout dans les pays torrides ou seulement tempérés comme chez nous. Ainsi, tandis que le froid stimule fortement la circulation artérielle, avec tendance d'exagérer l'hématose cutanée, le chaud, tout au contraire, retarde et parfois empêche la combustion des aliments. Réaction nécessaire : il faut que le foie sécrète activement une plus grande quantité de bile, indispensable à l'élimination rapide de trop abondantes matières incomburées, surtout l'albumine, l'acide urique et autres poisons issus de la viande, de l'alcool, de la levure, — sournois véhicules de la mort implacable, ou lente ou foudroyante. De plus, la viande contient beaucoup trop d'azote, par rapport aux corps gras et au carbone complémentaires; ce surcroît défavorable gêne considérablement la digestion très pénible et occasionne beaucoup de cas mortels d'appendicites et de gastro-entérites, et c'est ainsi que naît cette

maladie plus ou moins grave qu'est l'*azoturie* (si ce néologisme sans prétention n'est pas de Molière, il ne l'eût sans doute pas désavoué). Mais alors, allons-nous conclure que le régime exclusivement végétarien est le seul recommandable à tous les humains ? Jamais de la vie ! ce serait faire preuve de parti pris, le défaut peut-être le plus détestable, — car le parti pris suppose soit la déloyauté, soit tout au moins le défaut d'intelligence. Tout ce que je tiens à préciser en me résumant, c'est que l'alimentation doit être rationnellement prévue et variée (par exemple, de la viande garnie le matin, et des légumes avec des œufs le soir), sans jamais perdre de vue dans chaque sujet : 1° le tempérament actuel ; 2° l'âge décadaire ; 3° le milieu, qui comprend l'ambiance sociale et surtout climatologique.

PRÉCAUTIONS ESSENTIELLES. — Je mentionnerai schématiquement :

En hiver. — D'abord, des vêtements chauds et amples, avec d'épaisses et bonnes chaussures (de préférence sans caoutchouc), et de la vaseline sur l'épiderme nu. A tout prix, *éviter l'humidité aux pieds*. En complément indispensable des précautions externes, il ne faut pas oublier les internes représentées par les aliments que nous connaissons. — Ne jamais passer sans précaution d'une pièce chauffée dans une autre froide ; pour sortir dans la rue, se couvrir fortement et même porter un mouchoir sur le nez, pour tamiser l'air glacial qui, en tout cas, ne doit jamais être introduit que par les narines aux contours et autres défenses plus efficaces que celles de la bouche. Ne point s'arrêter ni s'asseoir sous les morsures du froid, mais lutter par la marche ou le piétinement rapide. En cas d'engourdissement, éviter à tout prix de porter la victime auprès d'un feu excessif, dont la brusque réaction l'achèverait ; mais traiter le malade par ranimation progressive, en le frottant d'a-

bord avec de la neige ou de l'eau froide, puis avec de l'eau tiède, de plus en plus chaude, et enfin le frictionner à l'eau de Cologne, au gant de crin, etc., en l'habillant ensuite.

En été. — Tous les gens pratiques doivent porter hygiéniquement des effets légers et aussi amples que possible, quelle que soit la mode du moment. Chez soi, les fenêtres seront fermées et obscurcies de sept heures du matin à sept heures du soir, pour éviter l'entrée de l'air échauffé. Comme alimentation, des mets simples et aussi légers que possible, même à midi. Pour les liquides, *jamais d'eau glacée* ou seulement froide, mais plutôt de l'eau un peu tiède sans être vieille de plus d'une heure (tout comme en hiver); du tilleul ou du thé très chauds, mais par petites gorgées à la fois. En général, éviter les indigestions et autres dérangements aux suites plus ou moins vite fatales. Enfin, dans la rue, on ne sortira qu'en cas de nécessité entre dix et quatre heures, ou l'on se munira d'un béat parasol, en évitant les attroupements et autres causes de malsaine surchauffe...

Pour nos fils et nos filles. — Je compte terminer en synthèse ce petit paragraphe, d'autant plus que j'ai sous les yeux un spécimen du soixantième mille d'une brochure qui doit aujourd'hui dépasser cent mille exemplaires ; elle est éditée sous les auspices de la *Société française de prophylaxie sanitaire et morale.* Ce n'est pas sans raison que j'ai parlé de synthèse, et l'on sera sans doute de mon avis quand tout le monde connaîtra les terribles dangers que les maladies vénériennes font courir à l'individu, à la race, à l'humanité : n'est-ce pas Ricord, ou un autre grand spécialiste, qui disait que la syphilis constitue comme le feu d'artifice de tous les maux physiques ?

La brochure en question, intitulée *Pour nos fils, quand ils auront 18 ans* (et mieux encore dès qu'ils ont 15 ans)

porte la signature du docteur Alfred Fournier; et j'estime que le savant professeur n'a point fait d'acte plus utile, plus moral, donc plus intelligent au cours de sa longue carrière. Il commence par prévenir que son dessein n'est pas de dresser devant nous un épouvantail, mais seulement d'exposer la vérité médicale des choses. « Il y a intérêt majeur, dit-il, à ce que vous soyez édifiés sur ce point, et édifiés scientifiquement, c'est-à-dire d'une façon exacte, positive, vraie ; car éclairés sur ce qu'on appelle le péril vénérien, vous comprendrez s'il importe de vous en préserver. » — Voici d'abord la blennorrhagie, dont il ne faut point rire, malgré les sots qui la baptisèrent « brevet de virilité » ; car elle comporte deux grands ordres d'accidents : complications actuelles et conséquence d'avenir. Toute affection de ce genre négligée, dédaignée, traitée par le mépris, ne tarde pas à devenir une cause de tourment, une obsession, un véritable cauchemar et même, pour certains sujets plus délicats, une cause permanente de morosité, de désespoir, de neurasthénie aiguë conduisant parfois au suicide. Puis peut venir l'obstruction spermatique, c'est-à-dire l'infécondité temporaire ou même définitive ; et aussi des troubles fonctionnels, comme raideurs aux jointures, pouvant déterminer une ankylose permanente et autres ennuis... Mais ceci n'est presque rien encore, à côté de la gale, de cette peste qu'est la syphilis, puisqu'il faut l'apostropher par son vilain nom sifflant comme un reptile. Je cite : « Pour préciser, elle est quadruplement nocive et pernicieuse, à savoir : 1° de par les dommages *individuels* qu'elle inflige au malade ; 2° de par les dommages *collectifs* dont elle frappe la famille ; 3° de par ses conséquences *héréditaires*, se traduisant à ne parler que de l'une d'elles, par une effroyable mortalité infantile ; 4° enfin de par la dégénérescence, l'abâtardissement dont elle menace *l'espèce*. Cette maladie crée une imprégnation infectieuse, un

véritable empoisonnement de tout notre être, de toute notre substance; si bien qu'il n'est pas un de nos organes, pas un coin, un recoin de notre corps où on ne l'ait vue pénétrer pour s'y traduire par quelque manifestation de son ressort. De la tête aux pieds, tout le corps est son domaine ; elle est donc, par excellence, une maladie *générale*; elle est, par excellence aussi, une maladie *chronique*, disons même ultra-chronique. Une fois qu'elle a pris possession de notre organisme, elle subsiste en nous à l'état d'infection patente ou latente, et cela pour une durée absolument indéfinie, illimitée, n'ayant vraisemblablement pour terme que le terme même de la vie.» — C'est à la troisième période, dite *stade du tertiarisme*, que se donnent rendez-vous tous les grands accidents qui ont valu à la vérole son sinistre renom.« Or, sans contradiction possible, tous ces accidents sont très graves à des degrés divers; tous sont désorganisateurs et destructeurs : car ils consistent en des infiltrats, des dépôts, des engorgements qui se font dans les organes, et ces infiltrats, à moins d'être résorbés et guéris par le traitement, n'ont que deux modes de terminaison, qu'on appelle en langage technique le ramollissement gommeux et la sclérose. Le ramollissement gommeux, c'est la *mort locale* des tissus, avec ulcération, gangrène, délabrements, mutilations ; et la sclérose, c'est (ce qui ne vaut guère mieux) la *mort fonctionnelle* de l'organe, lequel survit mais ne survit que déchu, dégénéré, privé désormais de ses aptitudes fonctionnelles propres. D'autre part, ce qui contribue à rendre la syphilis tertiaire si redoutable, c'est sa faculté singulière, extraordinaire, d'ubiquité. Sans la moindre exagération, elle est ou peut être partout ; il n'est pas un organe qu'elle ne puisse atteindre, et je vous affirme qu'elle use et abuse de cette liberté. Au surplus, je ne veux pas que vous me croyiez sur parole, et je tiens pour édifier vos convictions à ce point de vue majeur —

comme aussi pour vous donner de la sorte une juste idée de ce que peut faire cette maladie — à vous mettre sous les yeux un document médical irréfutable comme l'est tout résultat d'observation... » Suit une liste d'accidents tertiaires relevés sur 4.700 malades par M. Fournier lui-même, qui constate plus de 2.000 cas (soit près de la moitié) spécialement relatifs au système nerveux ainsi empoisonné, le grand système organique par excellence, directeur de la machine humaine. « Cela veut dire que de la syphilis dériveront, pour une proportion considérable, ces redoutables symptômes qui constituent, comme chacun le sait, l'expression commune des affections cérébrales ou médullaires, à savoir : paralysies de tous sièges, paralysies partielles, ou bien hémiplégie, ou paraplégie, paralysie vésicorectale, paralysie oculaire, etc. ; troubles des sens, troubles intellectuels, tels que délire, hébétude, aliénation, démence, gâtisme, etc. ; toutes infirmités, toutes déchéances auxquelles la mort sert de terminaison fréquente. » — Comme on comprend alors l'exclamation du célèbre médecin Guéneau de Mussy : « La syphilis est un fumier sur lequel germent toutes les pourritures ! » Et, après cela, le bienfaisant docteur Fournier n'a-t-il pas raison de conclure que ceux-là ont tort qui dissimulent la syphilis (*souvent récoltée avec toutes ses conséquences, en une seule contagion, en un seul écart*, alors que les noceurs l'évitent plus hypocritement), comme une maladie honteuse dont aurait à rougir leur famille avec eux, et qu'il faut à tout prix tenir secrète : « comme si la syphilis était une honte et non pas un malheur, malheur pour lequel on ne peut avoir que compassion et pardon. »

Paroles aussi intelligentes que charitables, et qui font grand honneur à l'illustre homme de bien qui a eu la perspicacité d'étudier leurs causes et le courage de les diffuser, sans charlatanisme, par tout le vaste monde

souffrant... Cette très utile brochure à 50 centimes est complétée par une autre en pendant (avec la signature du docteur Berlureaux, de la même Société de prophylaxie), dédiée aux jeunes filles, et que je recommande à toutes nos sœurs et nièces pubères, en m'adressant d'abord aux parents intelligents.

Pour ne pas abuser des citations pourtant nécessaires, je justifierai ma prière en rappelant cet aveu de Diderot, qui avait encore plus de mérite au XVIII[e] siècle moins cultivé : « J'ai fait apprendre l'anatomie à ma fille, et c'est ainsi que j'ai coupé racine à la curiosité. Quand elle a tout su [?], elle n'a plus rien cherché à savoir ; son imagination s'est assoupie, et ses mœurs n'en sont restées que plus pures. C'est ainsi qu'elle s'est instruite sur les périls et les suites de l'approche de l'homme ; c'est ainsi qu'elle a apprécié la valeur de tous les propos séducteurs qu'on a pu lui tenir : c'est ainsi qu'elle a été préparée au devoir conjugal et à la naissance d'un fils ou d'une fille. » — N'est-ce pas qu'il siérait de faire méditer ces paroles intelligentes, après les avoir expliquées à nos filles comme à nos garçons de quinze ans, en guise de préface à leur devoir social ; tout en protestant contre cette niaise pudibonderie de certains éducateurs qui, sous tous les régimes, même ultra-laïques, consacra l'ignorance crasse des préservatifs physiques et moraux. Plus que jamais, aujourd'hui, l'homme averti vaut mieux que tout un essaim d'ignorants.

Conclusion morale de tout ceci, pour les célibataires sains : mariez-vous assez tôt, après avoir lentement choisi une jeune fille sérieuse, pleinement apte à la procréation ; aimez-la au point de ne jamais la tromper, pour espérer le droit à la réciproque ; puis ayez — avec elle seule, j'insiste — beaucoup d'enfants, harmonieux comme leurs auteurs...

§ II. — Glottes plaidantes.

Qu'on me laisse d'abord déclarer que je n'emploie point en mauvaise part ces mots de glottes (étymologiquement, *glotta* = langue) et de plaidantes, que la composition est priée de ne pas me faire écrire *pédantes*. J'aurais d'autant moins de motifs d'éreinter les professions d'avocat et dérivées, que j'y connais quelques virtuoses honorables ; et puis, malgré mon incurable goût pour le silence (en ma qualité de méditatif), je ne peux m'empêcher d'admirer en profane les jongleurs de discours dont l'intelligence est si subtile, si souple, qu'ils sont toujours prompts à improviser dans la même minute et la même cause, aussi bien l'offensive que la défensive, ce qui n'est pas un mince avantage ; tel le petit Thiers ou quelque autre illustre Gaudissart de moindre envergure présentant, tout jeune, deux thèses sur un sujet de grand concours : l'une *pour*, constituant un inattaquable ouvrage de défense ; l'autre *contre*, démolissant de fond en comble son premier édifice, — deux plaidoiries classées premières *ex-æquo* !... Enfin, je ne m'appesantirai pas non plus sur le trop classique éloge d'Esope, relatif aux langues ; et je brosserai à longs traits les simples généralités qui suivent.

1. **Avocats.** — Cette profession, théoriquement très indépendante, est ou était une des plus recherchées de la moyenne comme de la haute bourgeoisie ; et, de même qu'il y a des médecins et des ingénieurs qui se soucient peu d'exercer normalement, de même il faut distinguer le simple avocat en titre de l'avocat pratiquant. — D'un aveugle ne fais pas un peintre, ni d'un muet un avocat : cette facilité de parole est sans doute la première des conditions à réaliser. Mais elle ne saurait être l'unique ; car le plus sonore gosier ne percera proba-

blement jamais, s'il n'est soutenu par d'autres qualités essentielles : le sens ou sentiment des affaires, avec la fortune au moins moyenne pour les poursuivre et les soutenir... On conseille avec raison au jeune avocat de s'initier aussi longtemps que possible sous la direction d'un maître reconnu, dont il pourra (comme secrétaire particulier) s'inspirer, s'approprier la méthode de travail, tout en se créant un premier noyau de relations à cultiver et développer par la suite. En plus des qualités en quelque sorte innées admises comme indispensables, on peut ajouter l'instruction générale également nécessaire ; non point seulement les principes du métier, mais encore les notions à côté, compléments très utiles à quiconque ne veut pas se borner à un horizon étroit, quel que soit le milieu considéré. C'est ainsi que la licence ès lettres ne peut que compléter à propos la licence en droit ; car il ne suffit pas de parler des heures d'une baleinée, encore faut-il au besoin savoir écrire, exprimer, épurer sa pensée sur le papier, documents qui seront parfois plus difficiles à faire excuser que les déclamations jetées aux quatre coins d'une salle plus ou moins attentive. — En résumé, cette licence de lettres, et mieux encore la licence de philosophie, ne pourra qu'être d'un grand secours à l'avocat : grâce aux idées générales, aux champs plus vastes des comparaisons, des déductions rationnelles que ces licences lui procureront presque sans effort, au cours de sa carrière probablement lucrative...

Avoués. — Peut-être plus encore que la précédente, cette profession caractérise bien la vieille bourgeoisie provinciale ; car elle est de tout repos (au moins en apparence), puisque la charge est vénale et transmissible. — Tandis que l'avocat défend le client, l'avoué a pour mission de le représenter. Son travail est donc surtout de bureau, tantôt à son étude et tantôt au Palais, secondé

par son principal clerc pour la rédaction des divers actes, conclusions à produire, etc.

2. **Notaires**. — Comme celle d'avoué, la profession de notaire demeure bourgeoise au premier chef. Si elle est gérée par un homme intelligent, instruit et foncièrement honnête, on peut considérer cette charge comme digne de la plus haute considération ; car, au contraire des précédents, le notaire ne doit pas être semblable à un pantin, sorte de girouette tournant au vent du plus gros sac... Il y a là une vie éminemment sédentaire qui suppose un esprit paisible, enclin à l'étude approfondie et très perspicace. Quand des clients viennent le trouver (presque le troubler) dans son étude calme, soit pour une vente de propriété, soit pour un contrat de mariage, etc., le notaire les écoute à tour de rôle très attentivement ; puis il expose personnellement sa façon de voir, sans dissimuler aux deux parties les mauvais comme les bons côtés respectifs de l'affaire, en leur présentant la ou les solutions les plus avantageuses ; en cas de désaccord, il s'efforce adroitement d'aplanir le malentendu, de concilier les adversaires, sans jamais perdre de vue qu'il doit ménager leurs deniers, même un peu au détriment de sa caisse personnelle... Ces qualités sont-elles possédées par tous les notaires ? On ne saurait l'affirmer péremptoirement ; mais il faut qu'elles le soient au moins en principe, non point tant pour attirer de nouveaux clients que pour conserver la vieille clientèle qui se perpétue ainsi de famille en famille. — Simple souvenir : lors d'un partage, j'ai vu un notaire faire signer les membres par rang d'âge en commençant au plus jeune, puis s'excuser de son « impolitesse » en arrivant au dernier grand-oncle. Celui-ci comprit-il que le maître plaisantait, après avoir procédé avec tact, donc intelligence, puisqu'il faisait approuver au vénérable doyen toutes les signatures précédentes...

Divers. — En ce bas de chapitre épuisé, je dois être très bref sur les professeurs en général, sortes d'avocats qui doivent prouver leur instruction théorique et surtout pratique, vivante. Et je remarquerai qu'au point de vue intelligence de la partie, un excellent professeur même agrégé ne ferait pas toujours un bon répétiteur, sachant tourner et retourner ses élèves sur le gril de la « colle »; la logique confirme même ce contraste réel, facile à comprendre...

Quant aux autres hommes surnommés « de justice », opiniâtres gardiens de ce qu'on pourrait parfois appeler l' « injustice légale », je n'en dirai absolument rien ; car je serais d'autant plus contrarié de les froisser, qu'ils sont presque tous intelligents, éclairés, intègres, impartiaux, — en un mot final : tous classiques Loyal et autres Bilachas ir-ré-pro-cha-ble-ment jus-tes ! !

CHAPITRE II

ARTS MILITAIRES

---

§ I. — Armées de terre.

1. Esprit de la guerre. — L'adage fameux de Salerne, *Mens sana in corpore sano* (rappelé fort à propos par le colonel Henry, dont le remarquable traité sur l'*Esprit de la guerre* me servira d'armature), résume les conditions essentielles que doit réunir l'homme complet apte à diriger une action militaire, capitale ou seulement secondaire ; et il est bon de noter que tous les grands capitaines qui ont laissé une trace dans la mémoire des peuples, surent emmagasiner à un haut degré les qualités du penseur comme celles du guerrier proprement dit. Napoléon ne partait jamais en campagne sans avoir sous la main une petite bibliothèque composée d'ouvrages philosophiques et ethnographiques ; au passage de la Bérésina, il portait l'*Ossian* sous sa légendaire capote. Plus près de nous, l'exemple est aussi topique de ce de Moltke qui avait perdu tout contact avec les troupes depuis près d'un quart de siècle, lorsqu'il fut nommé à la tête de l'état-major prussien ; mais il possédait une très forte culture générale et l'avait prouvée comme littérateur et historien, au retour de ses voyages documentaires : d'où les résultats dont nous ressentons

encore, hélas ! les terribles effets, tandis que sa patrie lui doit, autant qu'au sinistre génie bismarckien, tout ce qu'elle est de nos jours.

Remarquons ici qu'avec un corps débile, on peut être un excellent artiste mental ou manuel, et avec une âme vulgaire un adroit contremaître ou un sous-ingénieur d'entretien ; mais toutes ces qualités éparses, de robustesse physique et morale, doivent se trouver conglomérées chez l'officier pleinement compétent dans sa profession, qui est à la fois une science et un art appliqués, comme une vaste encyclopédie en action : une science, puisque les faits militaires sont soumis aux lois précises et invariables de la mécanique humaine, individuelle et collective ; un art, puisque les grands résultats ne sont obtenus que par la mise en œuvre opportune, donc habile et intelligente, des procédés techniques, variables et perfectibles, dus au génie de l'homme. Ces connaissances rationnelles et pratiques — absolument nécessaires, mais pas toujours suffisantes — peuvent se résumer ainsi, en dehors de la haute culture scolaire et post-scolaire, développées à l'état latent, très actif : le *coup d'œil militaire*, faculté à la fois physique et intellectuelle qui permet au chef de saisir rapidement la valeur des situations comparées, pour la défensive comme pour l'offensive ; le *jugement*, qui lui met très vite en relief les rapports variés mais simultanés des objets relevant de sa mission, et lui indique froidement la décision à prendre ; la *circonspection* et la *prudence*, qui sont encore des guides fort précieux ; l'*esprit d'invention*, don mystérieux, coup de foudre de l'intelligence supérieure qui domine toute science en dictant, imposant soudain sans explication, parfois irrationnellement, de ces combinaisons qui firent d'Alexandre, de Napoléon, etc., les demi-dieux que l'on sait ; enfin, l'*amour de la gloire*, qui ne peut se séparer de l'amour de la patrie, puisqu'il en est

la raison et l'agent intime, puissant stimulant qui surexcite toutes les autres facultés, communique l'héroïsme et enlève la victoire ! — Ainsi, l'intelligence militaire constitue bien une vaste synthèse, comme l'encyclopédie des encyclopédies techniques ; et l'on conçoit qu'un officier, à un degré quelconque, soit insuffisamment qualifié pour assurer toute la responsabilité qui lui incombe, s'il est trop homme du monde et pas assez soldat de camp, frivole, noceur et ennemi de la culture philosophique, — tels ces michés galonnés qui traînent dans les salons ainsi que dans de luxueuses écuries, pour le vain plaisir de poser des questions de lupanar aux danseuses en nichons, dont ils se glorifient ensuite de déchirer les fines robes en dentelles (ces petits détails me vinrent d'une jeune et naturellement jolie femme de lieutenant, alors qu'ils « étaient », elle et puis lui, instructeurs à la saint-cyrienne Maison de Maintenon)... Et comme l'on comprend mieux alors ce chef-d'œuvre de Michel-Ange, le « Chef de guerre », qu'il a si admirablement symbolisé avec la statue de Laurent de Médicis, *Il Pensieroso*.

Ceci rappelé, je noterai quelques pensées de circonstance dont le bloc, pétri de mains qualifiées, éclairera mieux ce passage. — « L'art de la guerre sur terre est surtout un art de génie et d'inspiration. Dans la guerre sur mer, rien n'est génie ni inspiration [? ?] ; tout est positif et expérience. Le général de mer n'a besoin que d'une science [?], celle de la navigation ; celui de terre a besoin de toutes, ou d'un talent qui équivaut à toutes, celui de profiter de toutes les connaissances (NAPOLÉON). — On voit les incorrections de ce style, et les formidables erreurs qu'il recèle par rapport aux batailles navales de notre époque. Du même, ce meilleur aphorisme parodié de Turenne : « La victoire est à celui qui commet le moins de fautes. » L'art de la guerre est l'ensemble des connaissances nécessaires pour conduire une masse d'hommes

armés, l'organiser, la mouvoir, la faire combattre, et donner aux éléments qui la composent leur plus grande valeur, tout en veillant à leur conservation (Maréchal MARMONT). — J'ai toujours vu les officiers ignorants et incapables se montrer les plus acharnés contre ceux qui pensent, travaillent et s'instruisent. Ils sont malheureusement le plus grand nombre, et il faudra bien du temps pour que leur opinion ne fasse plus loi (Général DESAIX). — La guerre est une science qui met à contribution l'universalité des connaissances humaines (Général PELET). — Il importe de développer dans tous les rangs de l'armée le goût du travail intellectuel et de la réflexion, qui seuls peuvent donner aux officiers l'instruction indispensable pour accomplir les devoirs imposés par la noble carrière des armes (Général CHANZY). — Le jeune Bonaparte ignorait beaucoup de choses, mais il devinait celles qu'il ne savait pas. Il avait fait la guerre, pourvu à l'entretien d'armées nombreuses, administré des provinces conquises, négocié avec l'Europe : c'était là le meilleur apprentissage dans l'art de gouverner. Pour les esprits supérieurs, mais pour ces esprits seulement, la guerre est une excellente école ; on y apprend à commander, à se décider et surtout à administrer. Aussi le nouveau consul paraissait-il avoir sur toute chose une opinion qui se faisait avec la rapidité de l'éclair, surtout après avoir entendu les hommes spéciaux qui étaient les seuls qu'il écoutât, et uniquement sur l'objet de leur spécialité (THIERS). — Il est bien entendu, pour tout le monde, que les officiers doivent constituer une véritable élite, et qu'il ne faut abaisser en rien le niveau de leurs études. Or, que faut il à l'officier pour mener à bien sa tâche difficile ? Outre le caractère, l'endurance physique et morale, il lui faut à la base, une solide instruction générale que lui donnent les études universitaires. Il lui faut plus encore : une

méthode de travail que ne procure point une instruction étendue sur un trop grand nombre de matières. La méthode de travail, indispensable à tout homme d'action, réclame impérieusement l'étude d'une science poussée à fond, étude qui assouplit l'esprit et donne une logique de déduction nécessaire à celui qui commande, à celui qui doit prendre rapidement des décisions fort graves, parfois sur des données insuffisantes... (Général Langlois, élu à l'Académie française en 1911). — Il importe de conserver dans la marine les traditions de bonne tenue et de politesse qui font le chic de nos équipages. Tant que j'ai été à la tête de l'escadre de la Méditerranée [en 1910], je me suis efforcé d'y maintenir l'élégance dans la discipline. Les deux qualités ne sont pas incompatibles, bien au contraire. C'est une grande erreur que de supprimer les honneurs et tous les signes extérieurs du respect hiérarchique. Ils aident beaucoup à donner aux troupes de mer, comme à celles de terre, ce respect des chefs et de soi-même sans lequel il est impossible de vaincre. Croyez bien que ceux qui se comportent galamment en temps de paix, sont tout préparés à bien agir en cas de guerre. Savoir combattre et mourir, au besoin, avec élégance, voilà qui doit rester une marque de l'esprit français. Il faut réagir contre tout ce qui en affaiblit la portée (Amiral de Jonquières) »...

2. Traits d'intelligence. — Veut-on, maintenant, quelques traits caractéristiques du véritable esprit militaire et qui sont autant de perles d'intelligence ? Je citerai les suivants, un peu au hasard de mes lectures et de mes réflexions. — Le premier qui me revient est encore celui d'un imberbe et bref général qui venait d'être promu à la tête de l'armée d'Italie ; quand il y parvint après avoir usé moult chaussures et montures, il fit rassembler les généraux jeunes et vieux, mais leur doyen (Dumouriez, je crois) ne put retenir cette excla-

mation de dépit : C'est ce *gamin* que la Convention nous envoie ! » Or, le « gamin » se mit de ses yeux fébriles à leur exposer son plan relatif au fameux quadrilatère Mantoue, Vérone, Peschiera, Legnago, les quatre célèbres places fortes constituant le gigantesque blockaus, maître de toute la péninsule ; et quand les yeux de braise cessèrent de parler en même temps que les lèvres minces, le même doyen ne put garder cette conviction significative : « Nous avons trouvé notre maître ! » — Déjà, et peu après le siège de Toulon, le général Dugommier avait signalé aux bureaux de la guerre l'officier supérieur Bonaparte, alors âgé de vingt-quatre ans : « Récompensez ce jeune homme, conseillait-il ; car si l'on était ingrat envers lui, il s'avancerait de lui-même. » Mais le « jeune homme » n'en fut pas moins mis en disponibilité ; il vint aussitôt à Paris, et, comme on lui reprochait son âge juvénile, il répliqua laconiquement : « On vieillit vite sur le champ de bataille, et j'en arrive ! » Certes, vers cette époque où il était si peu le mari de Joséphine volage, il est juste d'observer qu'il coïtait presque tous les jours avec la déesse Gloire ; et Victoire, leur fidèle servante, les illuminait de ses rutilants bengales... Et la bataille d'Austerlitz, n'est-elle pas à elle seule tout un feu d'artifice du génie militaire. L'Empereur, s'apercevant que l'armée austro-russe, forte de 90.000 hommes, essaie de tourner la droite de ses 65.000 Français pour lui couper la route de Vienne, profite de cette tentative afin d'attirer ses ennemis sur un champ de bataille qu'il a choisi d'avance, et les faire tomber dans un piège qui doit les perdre. Leur abandonnant l'avantage trompeur du plateau de Pratzen, il établit ses lignes en arrière du ruisseau de Goldbach, l'aile gauche appuyée à la colline du Santon fortement défendue, et la droite aux étangs en arrière d'Augezd. Lannes occupe la gauche du front avec trois divisions,

à cheval sur la route de Brünn ; Soult forme le centre, et Davout l'aile droite avec les divisions Legrand et Friant, qui défendent les villages de Sokolnitz et de Telnitz. Le corps de Bernadotte est en réserve derrière celui de Soult qui doit, au moment opportun, s'emparer du plateau de Pratzen pour couper en deux l'armée ennemie qui, en avant d'Austerlitz, occupe comme position tout Pratzen ; sa droite, sous Bragation, est à cheval en arrière de Bozenitz ; son centre, commandé par Miloradowich, demeure sur le plateau principal ; et sa gauche, avec trois fortes colonnes sous les ordres de Buschowden, se dispose à tourner la droite de l'armée française. Napoléon, qui avait prévu le dessein du généralissime Kutusoff, forme de très grand matin, à la faveur du brouillard, la masse qui doit attaquer les villages de Telnitz et de Sokolnitz, où le maréchal Davout maintient une résistance suffisamment prolongée pour tromper et engager complètement l'ennemi. A neuf heures du matin, l'Empereur, voyant le centre austro-hongrois dégarni, lance les divisions Vandamme et Saint-Hilaire à l'assaut de Pratzen qui, mal défendu, est vivement enlevé ; et le but de toute la bataille est déjà atteint : le plateau occupé. En effet, le centre de la coalition se trouvant percé, le maréchal Soult effectue avec ses deux divisions une volte-face à droite pour prendre à revers la gauche ennemie, qu'il écrase en descendant sur Augezd ; de son côté, Bernadotte, qui a suivi le mouvement de Soult, arrive sur le même plateau qu'il occupe fortement ; et à gauche, Lannes repousse toutes les tentatives de Bragation, prend une vigoureuse offensive soutenue par l'impétueuse cavalerie de Murat, et va s'établir sur la route d'Olmütz. Napoléon, voyant alors la victoire s'accentuer, se porte lui-même avec sa garde sur le plateau central pour briser les dernières résistances de l'ennemi ; il achève d'en désorganiser

l'aile gauche qui, en grand désordre, veut traverser les lacs mal glacés où beaucoup de malheureux trouvent la mort. L'aile droite est mise elle-même en pleine déroute, et Davout reçoit l'ordre de se porter rapidement vers la Morawa, sur la route de Hongrie, pour couper la retraite aux fuyards épouvantés. — Cette éclatante victoire, qui coûta aux alliés 35.000 hommes tués ou prisonniers, 45 drapeaux, 200 canons et 400 voitures, ne nous valut que 800 tués et 6.000 blessés. Ce fut une action véritablement rapide et décisive qui, par la profondeur et la simplicité du plan, non moins que par l'énergie précise de l'exécution, demeurera comme le modèle des grandes batailles intelligemment, génialement conduites, — le « coup de tonnerre » dont parlait Napoléon à ses soldats électrisés sous le soleil du 2 décembre, anniversaire de son couronnement.

Par ailleurs, je ne sais plus quel officier encore subalterne oublié dans les rangs, se nommant lors d'une inspection de l'Empereur, énuméra ses états de service : tant d'années, tant de campagnes, tant de blessures ; puis il ajouta simplement : « Capitaine ». Et Napoléon continua aussi laconiquement et intelligemment : « Un Tel, colonel, baron, chevalier de la Légion d'honneur ! » — Veut-on un autre trait d'esprit tiré d'un milieu tout différent et qui, dans la circonstance, valait la plus adroite des combinaisons. Il s'agit du roi Charles XII qui,suivant son armée en Ukraine, reçoit un jour la plainte d'un soldat lui présentant un morceau de pain moisi, fait d'orge et d'avoine, la seule nourriture alors possible. Le monarque prend le détritus, l'examine posément, le mange sans sourciller, puis répond au *rouspéteur* (anachronisme) estomaqué : « Il n'est pas très bon ; mais il peut se manger ! » Que nous voilà loin du chéronesque et très électoral pain blanc, moins nutritif que l'ancien bis, mais qui coûte chaque année douze à quinze millions de

plus aux patients contribuables français. — Voici un autre procédé « alimentaire », pas toujours recommandable. Avant de faire « donner » sur le champ de bataille, on a l'habitude de remplir tous les bidons d'alcool, du moins aux troupes navales ; mais il faut croire que la dose fut trop carabinée pour certains, lors de l'assaut de Sfax, car la plupart des fusiliers des compagnies de débarquement étaient cuits en mettant le pied sur cette terre brûlante. Je tiens le fait d'un revenant, qui jouit aujourd'hui d'une retraite éternelle et qui fut, au siècle dernier, embarqué sur un croiseur dont le nom enchevêtré d'arabesques glorifiait cette mémorable journée...

Comme tout cela semble lointain, à la fois brillant et barbare. Certes, je n'oublie pas le discours à Tournebroche, où la guerre est représentée comme « la honte de l'homme moderne, après en avoir été l'honneur » (l'honneur de l'homme ancien, a peut-être voulu dire M. Anatole ?). Mais il n'en est pas moins réel que l'armée demeure encore le grand mal nécessaire, et qu'un désarmement isolé constituerait un véritable suicide national, criminel comme tous les suicides individuels ou collectifs ; d'autant plus que les soldats-rentiers de nos jours ne sont franchement point à plaindre, encore qu'ils ne soient peut-être pas aussi bien nourris ni choyés que les apaches de nos prisons centrales, abondamment pourvus de vivres frais, d'eau de source et d'électricité resplendissante dans chaque chambre modern-siècle ! Et puis, il sied de reconnaître avec M. Faguet, que « l'armée n'est pas seulement l'arme de la nation, elle en est l'armature. C'est l'armée qui fait que la nation n'est pas un être invertébré ; c'est l'armée qui fait que la nation se tient debout... Ce n'est qu'à titre de soldats, ce n'est que comme membres de l'armée, que les Français se reconnaissent, comme coopérant à une même œuvre et comme réunis bien manifestement dans

la même idée. Les peuples très civilisés qui ont oublié d'être militaires ont péri, et, en périssant, ont laissé reculer, ce qui revient à dire ont fait reculer la civilisation. — Si l'armée a ce caractère commun avec la démocratie d'être profondément conservatrice, elle en a d'autres. Elle est une école d'honneur, elle est une école d'égalité, elle est une école de pauvreté fière... Il est bon que dans une société comme la nôtre, quelque chose soit en dehors de l'influence de l'argent ; il est bon que quelque chose de brillant et d'honoré soit debout en face de la ploutocratie triomphante ou tout près de l'être ; il est bon que quelque chose contrebalance la puissance de l'or. Cette puissance matérialiste a besoin d'un contrepoids... » — Enfin, je terminerai par cette belle phrase encore mieux écrite d'un autre académicien, M. Jules Claretie : « Il faut avoir été soldat ; il faut avoir passé la frontière et marché sur des chemins qui ne sont pas ceux de la France ; il faut s'être dit, pendant les journées d'étape et de fatigue, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est ce lambeau de soie aux trois couleurs françaises, qui clapote là-bas au centre du bataillon ; il faut n'avoir vu dans la fumée du combat d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchirée, pour comprendre, pour sentir tout ce que renferme dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle *le Drapeau* ! »

Amis ! haut les cœurs, au drapeau de France ; nos yeux sur sa lance d'or, ailée comme un aigle victorieux !

§ II. — Armées de mer.

Symbole du mystérieux enfantement, de l'inlassable activité, gigantesque arène mouvante, la mer est l'éternelle berceuse, la tonique et stimulante, la créatrice

d'énergie, l'image formidablement multipliée des villes bruyantes et de la violente harmonie ; et, soudés à elle en bracelets immuables, chaque promontoire, chaque rocher, chaque saxifrage, tous ces organes en apparence inertes cachent une âme fruste, une existence à découvrir, un élément de la vie universelle. Puis, là-bas, au loin, de toutes parts, la profonde immensité, les vagues, les navires ; coques de noix piquées d'une épingle qui est un grand mât à tourelles, une pique qui roule et tangue comme pour autopsier les deux calottes bleues de ciel et d'eau. Et la coque fragile cabriole, non plus sur les flots uniformes d'un lac de Suisse (ne souriez pas ; l'amiral suisse a réellement, historiquement existé), mais d'une montagne à une vallée humides, éminemment déformables, perpétuellement déformées... Un navire, cette ville de commerce ou cette caserne belliqueuse qui se visse dans l'eau, quel attrait pour les Terriens que jamais n'indifférentie un spectacle naval même artificiel, une question maritime quelconque ! — D'où l'excuse des petites pages qui suivent.

1. Tactique ancienne. — Rationnellement, il faudrait faire passer la stratégie (science des combinaisons militaires) avant la tactique (science de leur exécution) ; mais la présente classification en apparence inversée, s'impose par ce fait que nous connaissons les effets de la tactique d'autrefois, alors que nous ne pouvons parler que de stratégie en ce qui concerne les problématiques guerres de l'avenir. Sans remonter à la légendaire navigation des temps homériques, reportons-nous seulement à la fameuse bataille de Trafalgar où Nelson méconnut de sang-froid, par un coup d'audace mieux qu'intelligent, génial, la vieille tactique d'attaque en ligne à laquelle il substitua l'ordre en colonnes : au mépris de règles jusqu'alors invariables, il fit rompre les rangs à ses capitaines pour attaquer son ennemi par

la perpendiculaire, au lieu de s'en approcher en dépendance ; et la flotte française fut en quelques heures engloutie. — Comme le remarque fort à propos un sagace officier de marine, M. Davely, en analysant cette tactique nelsonienne, on peut constater qu'elle n'eut aucun point de contact avec les vieux errements ; son objectif (détruire l'adversaire le plus rapidement possible) prime toutes les autres considérations. La meilleure manière d'atteindre ce but, c'est d'écraser les bâtiments ennemis successivement, sous des forces supérieures, à deux ou trois contre un. Le grand amiral anglais masse donc ses volcans sur une petite fraction d'unités adverses, sur l'arrière-garde, la zone la plus difficile à secourir ; mais au lieu d'attendre — *ainsi qu'on l'avait fait jusqu'alors* — l'occasion propice à une concentration partielle, autour du combat, il l'impose dès le début avec le total de ses forces. Et ce plan détermine son ordre de bataille, avec la marche en deux colonnes qui donne plus de souplesse à l'armée flottante, tout en diminuant sa profondeur ; puis, dès que les colonnes ont suffisamment enveloppé le but, les rangs sont rompus, et chaque capitaine est libre de ses actes combinés en vue du résultat final... Sans doute, cette attaque par la perpendiculaire présentait le danger d'exposer les pavillons de tête à des bordées d'enfilade ; mais elle procurait le grand avantage de pratiquer deux larges brèches dans la ligne ennemie dès lors désemparée, en désordre, virtuellement vaincue. Et tel est le trait génial, en apparence antitechnique, presque hérétique, qui valut à Nelson de mourir en apothéose sur son *Victory* (tué d'une balle d'un matelot hunier provençal, paraît-il), mais après avoir sauvé sa patrie : n'est-ce pas le plus beau chant de cygne que puisse envier un chef militaire !

D'autres manifestations de l'intelligence navale, sans

doute moins glorieuses, mais toutes intéressantes, peuvent être notées dans le même corps. Aux voiliers tout en bois succédèrent les vaisseaux mixtes, puis les pyroscaphes dont les boucliers prirent d'abord au dépourvu les canons impuissants ; ce fut le triomphe de la cuirasse défensive et de l'éperon offensif. Le règne des béliers leur appliqua le même raisonnement qu'aux bateaux à voile : puisqu'ils étaient armés en pointe, ces béliers durent présenter l'avant à l'ennemi, et comme leur côté faible demeure le flanc, il était tout indiqué de les ranger en protection mutuelle ; d'où le succès de la ligne de front. Mais ce n'était là qu'un dispositif surtout défensif, et chaque unité se trouvait paralysée entre ses deux gardes de corps, l'éperon ne pouvant devenir efficace que si l'adversaire acceptait de gré ou de force le choc par le travers. Par contre, avec une formation étendue, on risque de se priver d'une partie de ses éperons, si l'ennemi possède un front plus dense ; car lorsque les navires sont astreints à naviguer sur une même ligne, toute unité qui attaque à contre-bord ne trouve devant son nez qu'un seul combattant : d'où l'utilité de diminuer la largeur de la ligne pour augmenter sa profondeur ; ce qui conduit à attaquer en colonnes, afin d'opposer successivement plusieurs éperons à un seul (parodie de la précédente tactique de Trafalgar). — Enfin, si l'on rapproche les colonnes entre elles, on obtient le carré naval imaginé par l'amiral Bouet-Willaumez, dispositif très favorable aux changements de front et qui, au moment propice, peut se porter devant la ligne ennemie, afin de la percer en son point le plus vulnérable ; et à cette accumulation de forces sur un espace restreint, s'ajoute une grave dépression morale chez l'adversaire dont le point menacé « flanche » sous le choc fatal, et ces quelques bâtiments accablés, en cherchant à s'abriter les uns derrière les autres — tels des

poussins surpris sous la grêle tonitruante — viennent précisément offrir le flanc à l'autre mitraille qui n'attendait que cette ultime erreur capitale.

Passons maintenant à la troisième période, qui est celle de notre époque contemporaine ; elle débuta pratiquement à l'apparition des torpilles, et ses premiers essais se firent en Chine. Notre Nelson français ne pouvait mieux faire acte de grand chef en réunissant tous ses commandants au carré d'honneur du *Bayard*, pour tracer en quelques mots précis leurs rôles respectifs et solidaires du lendemain. Sa harangue préliminaire, toute laconique, méritait de passer à la postérité, au moins en tant que parole intelligente de circonstance : « Messieurs, notre premier devoir est de détruire la flotte chinoise ! » Puis il rappelle à chacun de ses lieutenants le rôle exact qu'il devra remplir, vivant ou mort, pour la victoire certaine. — Et donnait-il une réponse moins belle, ce jeune commandant de torpilleur qui demeurait à son poste, aveuglé par une balle dans l'œil, tandis qu'à ses pieds un matelot se plaignait d'avoir la cuisse rougie : « Et moi donc, crois-tu que je suis à mon aise ? Je tiens pourtant bon ! » Parole aussi intelligente que stoïque, qui fit prendre aux blessés leurs maux avec plus de patience et de patriotisme. — Et cette autre réponse, d'un quartier-maître cette fois, au visage noirci dans la fournaise, s'excusant auprès du grand chef qui, en réception solennelle sur le champ de victoire, l'embrassait à son tour de modeste héros : « Ah ! mais non, amiral ; attendez que je vas me débarbouiller ; j'as la gueule trop noire ! » Et voilà comment — avec de l'intelligence et de l'énergie poussées au paroxysme — on réussit à vaincre tous les obstacles, même quand ils sont aggravés par l'incurable impéritie de bureaucrates jaloux, antipatriotes, comme les subirent Courbet avec, après et avant tant d'aûtres héros !

A propos de torpilleurs, on dut revenir assez vite de l'engouement du début, qui consistait à s'appesantir sur ce fait trompeur qu'un petit bateau de quelques centaines de mille francs pouvait contrebalancer et même anéantir la puissance d'un cuirassé de vingt à trente millions. Par mer plate, peut-être, et encore non loin des côtes, pendant la nuit sans projecteurs ; car ces chauves-souris deviennent pratiquement inutilisables, seraient très dangereusement exposées pendant le jour, même à l'abri d'une escadre équivalente à celle de l'adversaire. — Pour les torpilles en général, il y a lieu de distinguer le degré d'efficacité, suivant qu'elles sont lancées par l'avant ou par le travers ; tandis que la première disposition est seule offensive, les autres ne peuvent être que défensives et d'un rayonnement limité. Enfin les tubes doivent se faire exclusivement sous-marins, les anciens montés en batterie étant trop dangereux pour les servants. D'autre part, l'amiral Jurien de la Gravière a fort bien dit que « la pensée du chef plane sur le champ de bataille » ; et ce qui vient d'être noté de Courbet fut réédité au cours de la plus récente guerre russo-japonaise où le chef nippon avait tant d'ascendant sur ses hommes enflammés d'une ardeur extraordinaire, tandis que l'amiral russe, mal obéi, ne commandait qu'à des bateaux déjà minés par la propagande anarchiste, prêts à hisser le pavillon blanc dès le premier coup de canon (toute la division Nebogatoff se rendit lâchement ainsi). Mais tout au contraire, quelle intelligence toujours en éveil chez les patriotes japonais, dans les circonstances les plus diverses, même dans les à-côtés du combat réel ; pour ne citer que ce fait parmi tant d'autres également topiques : l'escadre russe à moitié désemparée commençait à fuir quand l'amiral Togo signale un ordre à ses torpilleurs qui, en moins d'une heure, ont dépassé les fuyards ; puis, à bonne distance, les petits navires se mettent à

jeter par-dessus bord tout ce qu'ils ont de ferraille démontable et de mobilier superflu. Dans leur affolement, les Russes croient que ce sont des torpilles dormantes qui leur barrent ainsi la route, et ils virent prestement de bord... pour retomber de Charibde en Scylla, et se faire massacrer entre deux feux par l'escadre niponne, pleinement victorieuse grâce à cet inédit stratagème tout bêtement génial !

2. Stratégie moderne. — Elle devient de plus en plus compliquée, avec un aléa considérable ; et les responsables de notre époque ne la méditeront jamais trop : aussi nous faudrait-il de grands chefs, des Courbet pour l'avenir et surtout pour le présent. Quand le contre-amiral Gervais, alors tout à fait inconnu, fut désigné pour personnifier la France à la première accolade de Cronstadt, je crus comme presque tout le monde (car j'avais l'avantage de compter environ dix-huit avrils) que cet ambassadeur hors série sortait des salons mondains, courbaturé sous une puante couche de pommade. Ma surprise et ma joie furent considérables, quand je vis que cet éminent marin était au contraire un travailleur, un méditatif, presque triste sous sa barbe rare ; et qu'il ne causait que de son art relevé en sacerdoce, de stratégie navale avec ses officiers, à toute heure du jour. Et la voilà bien, l'infaillible méthode du succès, qu'il s'agisse de vie maritime ou de vie terrienne : ne penser qu'à une chose à la fois, la creuser profondément sous toutes ses faces, inlassablement ; porter son idée, la ruminer, la digérer, l'incorporer dans son cerveau, dans tout son être, jusqu'à ce qu'elle en fasse totalement partie adéquate !

Une des grosses questions à l'ordre du jour (et qui demeurera longtemps encore sur le tapis), c'est celle de l'appareil moteur : cylindre à piston ou turbine à roue ? Voici ce qu'en disait récemment le rapporteur général du budget : « Les deux systèmes ne sont pas absolument

superposables ; machines alternatives et turbines ont leur adaptation spéciale, leurs qualités et leurs défauts. La grande supériorité des turbines réside dans leur capacité d'utilisation de toute la vapeur produite, tandis que les machines à pistons en laissent un quart sans utilisation, de telle sorte que pour les grandes vitesses, la supériorité des turbines devient évidente ; mais les cylindres prennent leur revanche dans la marche arrière et surtout dans les vitesses réduites, où la consommation des turbines est effrayante. — Doit-on sacrifier, pour atteindre une vitesse excessive qui ne sera qu'exceptionnellement nécessaire, toutes les qualités d'économie des machines alternatives ? La question mérite d'être posée, parce que cette exceptionnelle vitesse deviendra peut-être un élément de succès au moment décisif en vue duquel nous travaillons, et pour lequel nous faisons tous nos efforts d'hommes, d'argent et d'inventions... » — Et pour les canons ? On discute depuis quelque temps sur le gros calibre à adopter : 305 ou 340 ? Voici ce qu'en dit le compétent M. Charles Bos dans la *Vie Maritime* (février 1911) : « Il est démontré qu'à 6.000 mètres, par des angles dont l'incidence peut aller jusqu'à 25°, notre projectile de 305 mm. perce les plus grosses cuirasses. Ce calibre n'interdit pas de commencer le combat de plus loin et de rechercher le fameux coup heureux à l'avant ou à l'arrière du navire ennemi ; ce qui, répétons-le, nous paraît enfantin. A des distances considérables, on ne vise pas avec la même certitude de toucher que lorsqu'on est relativement près. Or, que fera un amiral commandant, par exemple, les *Danton* et les *Patrie*, et désireux de se battre ? Se tiendra-t-il à une distance où seuls ses 305 mm. seront efficaces ? Pas du tout, il se rapprochera de telle façon que ses 240, ses 190, ses 164 et ses 140 mm. puissent entrer en ligne pour faire du mal à l'ennemi. Il n'aura qu'un souci : rester hors de la portée des tor-

pilles. — Nous croyons donc qu'on a tort de vouloir remplacer les 305 par les 340 mm. Nous avons jadis possédé ce calibre et même un calibre plus fort [420 !]. Nous y avons renoncé. Pour supporter les vibrations et les chocs des tirs de plusieurs pièces de 340, de toutes les pièces dudit calibre, puisqu'il est question de les loger dans des tourelles axiales permettant de tirer des deux bords, les cuirassés devront être calculés et construits encore plus solidement ; ils devront être plus gros ; ils coûteront beaucoup plus cher : ils ne seront pas plus efficaces, mais ils exigeront des installations ruineuses dans les ports. » — Alors ?...

En général, notre marine est fort mal connue, presque totalement ignorée du public. L'erreur est lourde de croire, par exemple, que la vie de bord est l'école du gaspillage et de la fainéantise ; en réalité, l'appétit du travail, de l'économie, je dirai même du parcimonieux trop méticuleux, le goût de l'entretien irréprochable y est vraiment poussé à l'extrême, parfois à l'excessif. Un exemple entre cent : quand un navire part au loin, la campagne de son premier équipage est prévue suivant la colonie, pour dix-huit à vingt-quatre mois, tandis que la deuxième équipe demeure à bord jusqu'à trois ou quatre ans, « grâce aux bons soins du mécanicien chargé de la machinerie » ; car là bat le cœur du bâtiment : quand il va bien, tout va de même. — Dissipons encore quelques hérésies secondaires et qui n'en sont pas moins choquantes, donc inintelligentes ; comme par exemple de supposer que les fourneaux bourrés jusqu'à la gueule sont ceux qui fonctionnent le mieux, alors qu'il convient au contraire de ne les charger que modérément avec dix ou douze centimètres d'épaisseur, et autant que possible par en dessous, pour ne pas amoindrir le rayonnement tout en facilitant la distillation des gaz de houille au travers de la couche maintenue en ignition complète. Et

pour en finir avec la très importante machinerie, j'ajouterai quelques mots sur ce que j'appelle « l'esprit des accidents » ; car de même que les soldats aguerris sentent venir les obus dont ils se garent dans la bataille (mon père m'en a souvent parlé, en sinistre souvenir de la guerre franco-allemande, d'où il revint d'ailleurs blessé par une balle), de même on peut se protéger jusqu'à un certain point des explosions, bien que le personnel d'une chaufferie close n'en réchappe généralement pas, surtout quand l'accident se produit dans les parties basses des tubes, sur le foyer d'une chaudière J'ai entendu, en manœuvre d'escadre, un actif second-maître mécanicien recommander à ses chauffeurs de ne point chercher à fuir par les échelles instantanément envahies de fluide mortel, en cas d'explosion, mais bien de « ramper sur le parquet, dans la direction des soutes, derrière les générateurs, tout en fermant les yeux et en se protégeant le nez et les oreilles. » Qu'il me soit permis d'ajouter qu'on pourrait atténuer les effets d'asphyxie par la vapeur et de brûlure par l'eau, en disposant d'un bout à l'autre de chaque chaufferie et parallèlement aux plans des niveaux, un « collecteur d'incendie » d'eau froide en charge muni, de mètre en mètre, de jets en pomme d'arrosoir solidairement commandés par une simple chaînette qu'il suffirait de tirer vers les portes de sortie, une à chaque extrémité du local. — Encore un trait d'intelligence pratique. Un camarade d'école me narrait un jour comment la présence d'esprit, le calme raisonnement (au total sa jugeotte), le sauvèrent du terrible naufrage du *La Bourdonnais*, sur les côtes de Madagascar : ses chaînes coupées par un cyclone, quoique solidement croisées, le croiseur venait de s'éventrer sur un banc de corail, et il s'agissait de quitter le bord par un va-et-vient avec la terre ferme ; mais on ignorait forcément le résultat fort aléatoire d'une pareille tentative, dans la fureur de l'ouragan et au nez

des requins qui bâillaient aux alentours, entre des montagnes de sel. Or, tandis que les plus affolés suivaient un jeune maître qui les engrenait avec un classique « chacun pour soi, Dieu pour tous », et que la première bordée en chavirant fut vite dévorée, mon ami préféra attendre un mollissement de la tornade ; ce qui lui permit d'atterrir chez les indigènes avec quelques survivants hébétés de froid, de faim, d'angoisse, — presque de folie...

Je terminerai ce chapitre en essayant, pour me résumer, de dégager la morale de la stratégie et de la tactique, en un mot de l'intelligence élargie aux improbables quoique possibles batailles maritimes de l'avenir. A la suite des dernières grandes manœuvres où la France put animer effectivement près de cent navires de toutes classes, l'opinion générale des hommes compétents semble pouvoir se résumer ainsi : « Une bataille navale est gagnée ou perdue avant d'être engagée ; et l'escadre victorieuse est celle qui, déployée la première en ligne pour utiliser en même temps tous ses gros et moyens canons, peut ouvrir et soutenir le feu contre une flotte non encore arrimée, donc en partie paralysée sous sa propre manœuvre. » Ce principe reconnu, la valeur même numérique de chaque bâtiment devient secondaire ainsi que la supériorité technique de l'équipage médiocrement utilisé par un chef hésitant. Comme complément, la nécessité apparaît évidente des éclaireurs cuirassés à grande vitesse, au besoin capables de se défendre loin du gros de leur groupe ; puis aussi les destroyers et des torpilleurs dont le rôle, à peu près nul au début de l'action diurne, peut devenir prépondérant la nuit et même le jour, vers la fin d'un combat meurtrier, dès que les colosses chancelants ne disposent plus de toute leur petite et moyenne artillerie aux canonniers descendus...

...Au premier rang de tous, les peuples anglo-saxons

poursuivent avec une ténacité infatigable, la réalisation de leurs objectifs qui visent, pour les uns à conserver la suprématie navale ; pour les autres à conquérir l'hégémonie européenne, asiatique et peut-être mondiale. C'est pourquoi l'Angleterre, pour maintenir sa domination sur les mers, doit être surtout stratégique, ayant le nombre avec la diversité ; tandis que l'Allemagne, encore en pleine croissance, ne peut prétendre qu'à soutenir dans le nord l'honneur de son pavillon noir, tout en développant la puissance individuelle de ses unités encore peu nombreuses, — d'où la nécessité d'une tactique expectative pour plusieurs années... Et la France ? Nul ne me contredira, si je constate que sa flotte est presque exclusivement défensive. Sans me livrer à des jérémiades superflues sur tant de milliards engloutis, jetés à l'eau depuis un quart de siècle de constructions modernes, au clair profit de quelques fournisseurs et d'innombrables ouvriers en excédent (mais hélas ! tous électeurs), qu'il me soit permis en terminant de considérer le gros débat de la répartition de nos flottes actuellement divisées, coupées, à moitié démolies entre haut et bas : Nord seul ou Midi exclusif ? Malgré le penchant très naturel que j'éprouve pour ma belle Provence, je prie tous mes lecteurs de croire à ma stricte impartialité patriotique en émettant l'avis qui suit. — Quel est notre adversaire éventuel, puisque latent ? Le vindicatif Teuton, vous en convenez, l'actif *Alboche* virilement dirigé par une *TÊTE* à l'esprit de suite, alors que nous n'avons qu'un *pied* lourd qui passe en septennat. Or, on ne peut nier l'écrasante supériorité de ses escadres (qui, en 1920, seront unitairement doubles des nôtres !) toutes concentrées au pas de la Manche pour dominer notre médiocre division du Nord ; d'où, en cas de guerre, la seule tactique pour nous logique : l'expectative, c'est-à-dire la défensive assurée par nos torpilleurs et sous-marins protégeant les villes de la

Côte d'Emeraude, avec au besoin le secours des aéroplanes et autres dirigeables dont les prouesses actuelles seraient hautement dépassées. La véritable lutte se concentrerait ainsi dans le lac méditerranéen, du goulot de Gibraltar ligoté par les canons anglais (alliés ou neutres) au ruisseau de Suez commandant la route des grandes curées. Mais il faut prévoir aussi le transbordement possible de nos troupes d'Algérie et autres « banlieues », robustes citoyens français de couleur, dont l'appoint pourrait être décisif dans la phase continentale (les chers voisins doivent se rappeler la terreur que leur causèrent nos zouaves et surtout nos turcos, « ces sauvages », prétendaient-ils).Le célèbre explorateur colonel Mangin m'approuva quand il dit, lors d'une récente réunion organisée par l'Alliance française : « L'augmentation des troupes noires est indispensable au maintien de notre puissance militaire menacée dans ses sources par la diminution de nos contingents. L'Afrique occidentale compte plus de treize millions d'habitants, dont dix millions sont dès maintenant utilisables. — Nous venons de jauger ce réservoir ; il nous offre annuellement 40.000 volontaires ; c'est beaucoup plus que nous n'en pouvons prendre, car il ne s'agit pas de faire battre ces noirs à notre place, mais à côté de nous. Ce sont d'incomparables soldats dont la résistance à la fatigue et à toutes les privations a été mise à des épreuves extraordinaires. Nulle troupe n'a eu l'occasion de mener des campagnes aussi longues et aussi rudes, de subir au combat, sans faiblir, des pertes considérables... » Et du colonel Espitalier : « Le rayon tactique d'un cuirassé filant 20 nœuds, autour d'un point d'appui est de 200 milles environ, si l'on veut qu'il puisse revenir à son point d'attache. Dans ces conditions, le cercle tactique de Bizerte coupe le rivage de la Sicile et *couvre tout le passage entre ce rivage et la côte africaine*. Il coupe aussi le cercle d'action des navires anglais

de Malte. Si l'on combine le cercle d'action de Bizerte avec ceux de Mers-el-Kébir, d'Alger, d'Ajaccio, et des ports métropolitains, il est facile de voir que tout le bassin occidental de la Méditerranée est sous notre dépendance tactique, et que Bizerte est la clef de notre action du côté de l'est ».

Donc, les files de nos paquebots aménagés en guerriers auxiliaires, pourraient sans crainte entreprendre une petite traversée d'un jour ou deux, flanqués à bâbord et à tribord de quelques dizaines de cuirassés éclairés par plusieurs douzaines de croiseurs à cuirasse et d'autant de destroyers ultra-rapides. En d'autres termes, le grand moyen pratique d'assurer le salut de la France — qui, tout en espérant la paix mondiale, ne craindra l'Allemagne pas plus sur terre que sur mer — serait d'après moi celui-ci : deux vastes ports d'attache en vis-à-vis de la conque, à Toulon et à Bizerte ; avec deux fortes escadres qui, concentrées dès la première menace de l'ennemi, à Alger puis à Ajaccio barbelés de forts, constitueraient un bloc formidable, une sorte de « Gibraltar dirigeable » entre nos deux Frances d'Europe et d'Afrique, comme un « canal armé » aux cent volcans où passerait, vite et sans crainte, le complément de notre fortune martiale. — Tel est le modeste avis personnel d'un ancien marin aujourd'hui indépendant. Puisse mon projet être analysé, critiqué, transformé au point de fournir une solution plus rationnelle, pour la plus grande gloire de notre patrie enfin défendue — éso comme exo — contre les loups et les tigres (Coccofiasco, Kochmarlawcar et autres Chrappulosska) qui, trop longtemps, la désossèrent jusqu'à la moelle !

CHAPITRE III

ARTS PLASTIQUES

---

§ I. — Architecture et sculpture.

1. Architecture.— Au commencement des sociétés, expliquait un critique d'art, l'architecture est conçue comme une création qui doit entrer en concurrence avec la nature et en reproduire les aspects les plus imposants, les plus terribles. Le mystère est donc la condition de son éloquence. Aussi n'accuse-t-elle aucun but final, aucune intention précise ; elle symbolise la pensée obscure de tout un peuple, et non la claire volonté de tel individu, de telle classe. Dans la civilisation compliquée des temps modernes, l'architecture se spécialise; chaque édifice affecte un caractère déterminé, et c'est même un honneur pour l'architecte que d'avoir marqué avec évidence le but de son œuvre. — « C'est un excès où l'on tombe assez souvent de faire dériver toutes les formes de l'architecture d'une construction primitive en charpente, et de condamner comme inutiles ou absurdes, tous les ornements qui n'ont pas leur prototype dans l'art ligneux primitif. En réalité, les Grecs ont su respecter, dans leurs constructions en pierre, les conditions générales de solidité qui s'imposent dans les constructions plus fragiles ; mais leur mérite a plutôt été de se dégager du type li-

gneux primitif que d'y rester servilement fidèles...» Ainsi s'exprime un membre de l'Institut, M. Salomon Reinach, dans son clair *Manuel de Philologie classique.* Mais, pour rester fidèle au plan pratique qui est ici le nôtre, je me bornerai à rappeler ce qu'est la profession de l'architecte moderne ; bien que, fondamentalement, l'architecture date en fait du jour préhistorique où le maigre anthropoïde eut à s'abriter, lui et sa nichée.

Le mot architecte vient — comme on le sait étimologiquement — du grec : *archos*, chef, *tektôn*, ouvrier ; c'est donc, par définition, le chef de tous les ouvriers du bâtiment, et par suite des entrepreneurs d'où dépendent les diverses spécialités qui contribuent à l'érection des édifices. Dès lors, on comprendra sans peine que nous attribuions à l'architecte complet une forte valeur technique, puisque, en réalité, il doit posséder aussi à fond que possible (en plus des notions propres à la science architecturale) les connaissances relevant des arts et métiers du maçon, du charpentier en bois, du charpentier en fer, du menuisier, du serrurier, du fumiste-briqueteur, du fumiste-tôlier, du fabricant d'ascenseurs, de l'électricien, du vitrier, du décorateur, de l'hygiéniste et de quelques autres encore ; c'est-à-dire, au total, de la synthèse des arts industriels.— Dans la pratique, le rôle de l'architecte consiste à préparer ou à faire dresser les devis avec plans, coupes, etc., des travaux à exécuter. Rien ne doit lui échapper, aucune question même secondaire, aucun détail ; car il se trouve dans cette position délicate d'être chef général, commandant à des chefs particuliers d'une part, et d'autre part simple intermédiaire, responsable envers le propriétaire de l'immeuble à qui il devra rendre des comptes précis, et qu'il considère d'ailleurs comme son subordonné ou tout au plus son égal (je l'ai constaté sur maints chantiers). L'architecte est à la fois comme le marteau qui façonne sur l'enclume

et la châsse sur laquelle on frappe aussi, mais bien plus rarement. Serait-ce pour cela que j'ai entendu reprocher à ces chefs d'ouvriers et d'artistes d'être ordinairement d'un caractère difficile et très autoritaire ? Peut-être relents d'apprentissage (voir l'*Œuvre*, etc.).

Demeurons quelques instants dans le vestibule de l'art. « Le critérium de l'artiste en général, d'après Alexandre Bain (*Les sens et l'intelligence*), est le sentiment, sa fin le plaisir raffiné ; il s'adresse à la nature, y prend ce qui s'accorde avec son sentiment artistique et laisse le reste. » Les conditions pour acquérir sont alors les suivantes : 1° une sensibilité vive, et une forte adhésivité pour l'élément ou la substance que l'artiste met en œuvre : l'oreille du musicien doit être sensible aux sons et aux successions de sons, ce qui lui permet d'apprendre un très grand nombre de mélodies ; le sculpteur doit avoir un sens très vif de la forme et du contour ; le peintre, de la forme et de la couleur ; l'acteur, des mouvements dramatiques (comme l'orateur, le député et autres saltimbanques) ; le poète, du langage et des sujets de la poésie ; 2° une sensibilité spéciale, pour l'effet propre de l'art : le sens de la mélodie et de l'harmonie en musique ; des belles courbes et des proportions en architecture et sculpture ; de ces deux éléments unis dans la peinture, etc. ; 3° une adresse manuelle très exacte, pour arriver à la perfection... Mais entrons dans le palais de l'Art proprement dit, aux salles progressivement étagées.

2. Sculpture. — Le psychologue Bain estimait qu'on ne doit pas demander l'exactitude anatomique dans l'art. « Nous savons, dit-il, que les études d'un artiste ne supposent pas les connaissances d'une profonde anatomie ; mais nous exigeons qu'il reste fidèle aux principaux traits de la réalité. » — Je ne pense pas aussi élastiquement, à propos de la sculpture. Si le peintre

vise à l'illusion, le sculpteur se doit à la stricte vérité. Le premier ne dispose que d'un espace restreint, pis, d'une surface plane et fixe sur laquelle il va, par trompe-l'œil, comme matérialiser sa conception, faire du relief avec une substance fluide, sans épaisseur, mais, suprême facteur ! illusionnante en ses effets. L'autre, pétrissant, burinant la vie, même en ses œuvres allégoriques, peut user de moyens plus efficaces ; par contre, il ne pourra se réclamer des mêmes complaisances du public ; à ce dernier il ne saurait dire : « Mon travail doit être jugé à telle distance, sous tel angle visuel », car l'amateur — dilettante ou conscienciеux — le critique voudra être satisfait en tous ses examens : de loin avec l'ensemble de la silhouette, le dessin des contours, l'harmonie des formes ; de près, il aura la faculté de contrôler tel membre dont les proportions ne lui paraîtraient point naturelles en leurs moindres détails ; il tournera en tous sens, de la droite à la gauche, du derrière au devant, et il aurait le droit, si c'était possible, jusque de faire tomber le vêtement aux plis figés ! — Et ma modeste opinion sera pleinement confirmée par tous les sculpteurs vraiment artistes, pour ne citer que le regretté maître Frémiet confiant à ses intimes (qui nous ont transmis cet aveu dont la force est indiscutable) : « Je dois beaucoup à l'anatomie. Tout jeune apprenti, je passai de longues heures courbé sur les plaques lithographiques à copier pour un traité d'ostéologie, véritable travail de forçat qui me servit énormément. J'arrivai ainsi à posséder l'ostéologie comparée sur le bout du doigt ; et, sans nulle vanité, je crois connaître mon squelette comme un naturaliste. Les jeunes artistes ne sauront jamais trop combien est nécessaire la science anatomique... » Cette opinion a bien son poids, sans doute.

§ II. — PEINTURE ET MUSIQUE.

1. Peinture. — De même qu'on peut écrire soit en prose, soit en vers, de même les peintres peuvent se classer en deux grandes catégories: les Réalistes et les Idéalistes. Les uns exaltent leur talent ou leur génie à la glorification de sujets religieux ou légendaires ; les autres, guidés par un sens plus vulgaire de la vie terrestre, s'adonnent à la copie plus ou moins exacte, plus ou moins expressive d'êtres, de choses tangibles : ils fixent ainsi l'aspect matériel, tandis que leurs collègues traduisent à leur idée le souffle spirituel. — Pour le métier proprement dit, nous pouvons nous en rapporter à M. Véron qui, malgré d'autres pages d'un matérialisme trop évident, a quelques heureux passages, ainsi qu'on va le voir dans les lignes suivantes, presque textuellement extraites de son *Esthétique* : « En peinture, le côté métier n'est pas seul à considérer en tant que manifestation de la personnalité artistique ; il faut aussi ne point perdre de vue l'individualité propre des choses. La couleur ne suffit pas pour rendre la nature des objets; outre la forme et la teinte, chaque chose a sa densité, sa légèreté, sa mollesse ou sa dureté. Rendrez-vous par le même travail l'élasticité de la chair humaine, la rigidité du métal ou de la pierre, la souplesse d'une étoffe ? N'y a-t-il pas de différences appréciables entre des tentures de soie, de velours, de laine, de toile? Ne tiendrez-vous aucun compte du velouté d'une pêche, du grenu d'un citron ou d'une orange ? Le pelage d'un lièvre n'exige-t-il pas un autre maniement du pinceau que le plumage d'un paon ? Est-ce que tout cela ne se distingue pas à l'œil par un je ne sais quoi, que doit exprimer la peinture, si elle tient à nous faire voir, presque palper la

nature même des objets respectifs. » En d'autres termes, il faut que la touche s'approprie à la substance, et il n'est pas moins essentiel qu'elle s'accommode au caractère du sujet et aux dimensions mêmes de l'œuvre. Un tableau fait pour être regardé de loin exige un travail plus énergique, de vigoureux traits qui accentuent et renforcent ses détails, qu'amolliraient au contraire et affadiraient les mêmes teintes posées à plat et trop soigneusement parfondues. (Il y a là une réelle analogie avec le maquillage des acteurs qui, sans cette précaution, paraîtraient d'une mimique inexpressive aux spectateurs éloignés de la rampe.)

Pour élargir le temple exo-ésotérique, je ne serais point fâché que, grâce à l'obligeant talent d'artistes locaux, on initiât les élèves de nos écoles secondaires aux principaux arguments qui différentient la Peinture de la Sculpture, ces deux immortels arts jumeaux en tant qu'interprètes de l'éternelle Beauté ! Il serait si facile, si moralisateur, d'expliquer la supériorité artistique de toiles impeccables : l'intelligence d'une physionomie méditative ; le doux assoupissement de lueurs crépusculaires, ou la tristesse éloquente des vieilles murailles ; l'architecture d'une corbeille de fruits, le charme d'un bouquet, la splendeur d'un jardin ; voire même les reflets argentés d'un plat de poissons frais, ou la mélancolie d'une liasse aux plumes luisantes, et autres détails trop souvent dédaignés : comme si les oiseaux, les poissons, les arbres, les fleurs, les minéraux, tout ce qui vit ou vivait n'avait point d'âme adéquate. — Et qu'on ne vienne pas m'objecter que toutes ces notions d'art sont superflues, nuisibles ! A tort, on s'imagine ordinairement, même chez les Latins, que l'éducation artistique est un danger public, une source empoisonnée de déceptions individuelles ; on n'y voit pas la mine de richesses qui en découlent pour les élites et pour les pays.

Les infortunés ! qui ne sentent point que l'écriture et la lecture des formes, des gestes plastiques, sont aussi essentielles à un grand peuple que l'*abecedaria* des lettres et des sciences... Et comme on savoure mieux alors la pointe de ce grand peintre, ripostant à un gros parvenu qui ne pouvait digérer le payement des vingt mille francs convenus pour son portrait exécuté en trois mois : « Pardon, cher monsieur, votre tableau m'a demandé non pas quatre-vingt-dix jours de travail, mais bien vingt ans d'application ! » Comprit-il, le peseur de cassonade ? Hélas ! nous reverrons encore longtemps, sans doute, des étourdis — pourtant corsetés dans d'élégantes jaquettes — entrer au Louvre uniquement pour préserver leurs hideux cylindres de l'averse persistante, bâiller dans le Salon Carré sans admirer, en son apparente simplicité, l'irremplaçable portrait de Mona Lisa (chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, le grand peintre-ingénieur), cette merveilleuse, immortelle *Joconde* aux yeux énigmatiques, si vivants ; ni exalter la virilité du *Condottiere* d'Antonello de Messine, physionomie dont on ne saurait surpasser l'énergique beauté vitale. Probablement aussi, la splendide sculpture de la *Victoire de Samothrace* continuera d'exciter les stupides plaisanteries de lourds provinciaux traînant la crotte de leurs talons plats, à l'entour de cette « bonne femme décapitée ! » Hélas !...

2. Poésie et musique. — Bien que leurs avatars existent réellement partout, je ne parlerai point de ces arts tels que les exercent certains sauvages de toutes couleurs, depuis les têtes les plus sombres jusqu'aux visages les plus laiteux.

Poésie. — Si on prenait ce mot dans son sens le plus large, il exprimerait l'ensemble des aptitudes naturelles susceptibles de faciliter la création artistique ; à l'instar de la physique matérielle, mais plus spirituellement

parlant, la poésie engloberait tout ce qui est production esthétique : architecture, sculpture, peinture, musique, littérature, etc. Il y a, dans tout vrai poète (que je vous supplie de ne point ravaler au rang des vulgaires rimailleurs), une surexcitation de la sensibilité, une sorte d'hallucination dont on a tort de rire parfois, car cet état anormal est le véritable critérium de l'artiste en général et du poète en particulier. Cette faculté poétique est en chacun de nous, à des degrés divers, mais réels, naturellement variables avec l'intelligence, le tempérament, l'instruction de chaque individu ; et point n'est alors indispensable d'accoupler, d'empiler des rimes pauvres pour avoir droit au beau titre de poète : Renan et Michelet (parmi quelques autres grands maîtres) n'ont jamais écrit de vers, mais combien de leurs pages sont infiniment plus poétiques et d'un raffinement beaucoup plus intensif que maintes scènes rimées de Voltaire ou de Barbier. — Comme le disait un critique d'art, en fait et considérée en elle-même, la poésie est la résultante de l'excitation et de l'exaltation personnelles, quand elles se produisent dans un esprit doué de la faculté d'observer, de ménager, de conserver ou de ressusciter en lui-même cette émotion. Le poète ne sait plus si, comme sur la plupart des hommes, les émotions passaient en lui sans laisser d'elles-mêmes une image persistante et comme un retentissement prolongé, dont l'écho se réveille assez fort, assez haut pour remplir et animer ses chants... Enfin, pourrait-on trouver définition mieux de circonstance que celle-ci de Musset, le plus passionné de nos poètes, et intitulée *Impromptu* (bien qu'elle n'ait pas d'autre valeur littéraire que celle d'une petite fantaisie au pied levé) :

En réponse à cette question : Qu'est-ce que la poésie ?

— Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,

Incertaine, inquiète, immobile pourtant ;
Eterniser peut-être un rêve d'un instant ;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie ;
Ecouter dans son cœur l'écho de son génie ;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard ;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme :
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition !

Pour m'abréger, j'emploierai finalement une formule que j'ai la faiblesse de retenir après l'avoir trouvée (ou réinventée sans le savoir), que j'applique au spiritualiste modernement imparfait en général, et au vrai poète en particulier ; celle-ci : « Travailler et méditer, les pieds sur la Terre et la tête vers le Ciel ! »

Musique. — Comme les hautes connaissances qui précèdent, la véritable musique est à la fois une science et un art, pour choisir et combiner les sons ; ce qui suppose la possession complète des significations et des rapports possibles de ces sons, avec une très fine pensée directrice présidant à leur mariage. La partie scientifique de la musique, pour faire connaître les rapports, ne peut s'appuyer que sur la faculté d'observation ; mais l'art proprement dit n'intervient que dans le choix et les arrangements. Et il faudrait ajouter bien d'autres remarques dont l'ampleur serait déplacée dans ce petit livre, trop éclectique pour ne pas rester superficiel, en simple torche qui guide, indique un titre, un sujet, un panorama, — puis laisse parler, chanter, méditer l'âme de chaque spectateur...

Pour nous en tenir à l'influence exercée sur la sensibilité, il convient de reconnaître que l'impression musicale est généralement agréable, comme une bonne odeur ou une saveur délicate. Dans sa *Physiologie de la musique*, Charles Beauquier dit que « les combinaisons de

sons et de mouvements équivalent à peu près à ce qu'est pour l'œil l'art pur de la décoration, de l'ornementation : les capricieuses arabesques, les culs-de-lampe, les dessins d'étoffes, de tapisserie, etc. Une symphonie n'est donc autre chose, dans la sphère de l'oreille, qu'un vaste tableau décoratif dont les lignes sont en mouvement, un tableau qu'on découvre successivement. L'impression générale de la musique sur l'oreille est celle du kaléidoscope sur l'œil ». Il y a là une opinion toute particulière, niant presque la sensibilité, et qui fut combattue par tous les vrais artistes. La suivante le sera moins, bien qu'elle vienne du morose Schopenhauer : « Après avoir longtemps médité sur l'essence de la musique, je vous recommande la jouissance de cet art comme la plus exquise de toutes. Il n'en est pas qui agisse plus directement, plus profondément, parce qu'il n'en est pas qui révèle plus directement et plus profondément la véritable nature du monde. Ecouter de grandes et belles harmonies, c'est comme un bain de l'esprit : cela purifie de toute souillure, de tout ce qui est mauvais, mesquin ; cela élève l'homme et le met en accord avec les plus nobles pensées dont il soit capable, et alors il sent clairement tout ce qu'il vaut, ou plutôt tout ce qu'il pourrait valoir... Lorsque j'entends de la musique, mon imagination joue souvent avec cette pensée que la vie de tous les hommes et ma propre vie ne sont que des songes d'un esprit éternel, bons et mauvais songes, dont chaque mort est un réveil. » — Personnellement, je n'ai aucune idée préconçue contre aucune école, contre aucun genre ; j'aime toutes les musiques, pourvu qu'elles ne soient pas trop bruyantes, et j'estime la plupart des instruments. Jouez donc de tous les ustensiles à votre goût, du violon divinement humain, de la harpe navrée, du hautbois clarinant, de la flûte rossignolante, du piston à air, du trombone à coulisse, de la basse

profonde, du petit tambour ou de la grosse caisse, voire même des plates cymbales, du triangle géométrique, des castagnettes ibériques, de l'orgue barbares que, du cor extirpateur, du... et des... de tout, de tout, vous dis-je ; sauf de la machine à pianoter du débutant, — à moins que, tout jeune encore, vous n'ayez un mortel ennemi à finir comme d'un coup de pied d'alibo, pour l'enfouir dans votre pétrin d'ivoire, cette épouvantable seringue si exactement définie par les Japonais, pince-sans-rire jaunes : « Un homme et une femme s'asseyent devant un monstrueux animal, et lui chatouillent les dents ; alors, le monstre pousse des hurlements horribles ». (On pourrait ajouter : un animal qui mord parfois et inflige des engelures, en hiver !). Telle fut également, m'a confié un Phocéen, l'opinion de l'illustre enfant de Marseille qu'était Rey, *aliàs* Reyer. — Au contraire, que pourrait-on dire d'assez beau, sur les symphonies naturelles qui ne suivent aucune règle, ne se soumettent à aucune loi, et que jamais ne put ordonner l'oreille dure de l'homme. La musique diurne et surtout nocturne des bois, par exemple, qui oserait la nier, cette voix sans verbe du vent étoilé qui met à profit la nuit, ce sombre silence du soleil ! C'est le large souffle de la mer époumonnée dans les mâtures gémissantes, qu'on ne peut plus ne pas entendre quand on s'en est bien dilaté le cœur ; c'est le long mugissement de la forêt verdâtre, le chant saccadé du parc dont les bouquets se passent les notes d'arbre à arbre, de branche à branche, de feuille à feuille... Allez demander de qui donc ils tiennent leurs rustiques mélodies millénaires, les pâtres de l'Hymette et du Tyrol, des Alpes et des Pyrénées. Parbleu ! comment sauraient-ils les définir, puisque leurs compositeurs anonymes ne sont autres que les Dryades mythologiques, les Bois eux-mêmes !

En résumé, la musique — profane et surtout religieuse

— est incontestablement un des arts qui épurent le plus l'esprit humain et le transportent très haut, très loin des mesquines contingences. Je considère la vibration musicale comme la plus sensuelle des jouissances spiritualistes, comme l'harmonie essentiellement apte à faire communier l'âme humaine avec l'âme divine, — sorte de médium entre la vie d'exil et la béatitude éternelle... Il m'est précisément resté dans les yeux le beau tableau de Chopin sur son lit de mort, expirant sous la mélodie qu'on lui joue *in extremis*. Puis, je pense à Socrate qui, méditant son agonie volontaire, recommandait à ses disciples de « ne plus faire que de la musique », en goûtant à la mort toute proche ; je revois avec les prunelles de mes vingt-deux ans l'infâme cachot, théoriquement authentique, dont on me montra les fers tordus, près d'Athènes, sur un versant de la Voie Sacrée... Enfin, aujourd'hui, je crayonne ces lignes sur un fragment d'oratoire en ruine, un délicieux cagnard dans ce solitaire cirque de Rebiab où le mistral barytonne dans les pins sa symphonie automnale, où le soleil fait danser une douce farandole à la mer des oliviers trapus ourlés de vignes rousses, — symbole de vie calme ; tandis que sur ma tête se balance, comme un salubre avertissement, le symbole de mort quiète, de flamme et d'élévation des sveltes cyprès. — Voilà un de ces merveilleux paysages que je voudrais graver et colorer à jamais dans mon âme vibrante, puis l'emporter comme un des meilleurs souvenirs dérobés à notre petite boule camuse, pour m'en délecter quand je naviguerai dans une autre planète... plus près du Panlumen !

CHAPITRE IV

ARTS PSYCHOLOGIQUES.

---

§ I. — Technique mondaine.

1. Étiquette usuelle. — Je commencerai d'abord par déclarer que mon intention est moins de donner dans ce paragraphe un précis de savoir-vivre, que de mettre en relief les rapports de l'intelligence avec l'étiquette mondaine, aux manifestations extrêmement multiples ; sur ce point, je ne peux être de l'avis des détracteurs qui prétendent qu'on ne colporte que des niaiseries et des médisances dans les meilleurs salons. Je m'empresse d'ajouter que mon opinion est d'autant moins suspecte que je peux me flatter de ne point être homme du monde, non, pas du tout ; car j'ai pris la mauvaise et incurable habitude de me coucher vers neuf heures (du soir), pour me lever entre trois et quatre heures, chaque matin, hiver comme été. Je ne suis d'ailleurs pas le seul ; les phénomènes de mon acabit abondent, même chez certains hommes de haute valeur qui ont pu ainsi conserver leur originalité, toute la puissance de leur robuste talent... Donc, je le répète, mon but n'est pas d'esquisser ici un cours de savoir-vivre, car je n'en ai ni le temps ni le goût ; je me contenterai de relever quelques points de contact qui existent

entre cette technique mondaine, la vie moderne et l'intelligence générale, en me basant surtout, comme d'habitude, sur mes prudentes observations.

Savoir-vivre. — Le savoir-vivre ou bon ton se rencontre sous beaucoup de variantes, dans les milieux les plus divers ; et je ne crains guère d'avouer que je causai parfois à des campagnards ayant autant et plus de tact inné que beaucoup d'urbains assidus ou non de salons sélects ; tant il est vrai que la correction s'apprend, peut se perfectionner, alors qu'on naît avec plus ou moins de délicatesse. Je me souviens à ce propos d'un large propriétaire s'étonnant qu'un de ses voisins rendît aux simples laboureurs leur coup de chapeau : « Assurément, riposta le brave homme, je serais honteux qu'un paysan fût plus poli que moi ! Et n'est-ce pas M. Barrès qui dit ou fait dire à l'un de ses héros qu'il salue toujours le premier les huissiers, pour être sûr qu'il sera salué par eux ? Moi-même, je n'entre jamais dans une bibliothèque sans m'incliner d'un « Salut, messieurs... les Auteurs », certain d'avance que les commensaux pas plus que les surveillants ne répondront à ma politesse. — Puisque le « savoir » est étymologiquement une des significations du mot « intelligence », les remarques qui suivent ne paraîtront pas déplacées ici ; d'autant plus que je comparerais volontiers la conversation à une sorte d'escrime dont la langue serait comme le poignet au jeu subtil, sans effort visible, orientée à tout vent, non pas à l'instar d'une girouette, mais pareille à une boussole montée sur assemblage universel ; oui, voici l'image : l'adroit causeur doit posséder un cerveau agile, une sorte de cape à la Cardan... Gœthe l'a fort bien dit : « Il n'y a aucun signe extérieur de politesse qui n'ait un principe moral. La bonne éducation serait celle qui donnerait à la fois le signe et le principe » (en d'autres termes, l'exo et l'éso solidaires). — Mais je ne m'appesantirai point sur les

particularités trop courantes, comme d'avoir une allure très correcte et quiète, sans morgue ni timidité, une simplicité naturelle sans la moindre familiarité sauf avec les intimes, une réserve sans froideur ; un ton modéré, mais clair, une courtoise attention à ce qu'on dit, en plaçant quelques mots de circonstance, sans pouffer à la moindre repartie ordinaire ou extraordinaire, et surtout sans suer l'esprit à jet continu, jeux de mots plus insipides qu'intelligents dont s'enflent à crever quelques modernes Trécrétins, caricatures du pédant Trissotin. Je ne conseillerai pas davantage d'imiter certains provinciaux qui, sans doute par excès de politesse plus que par hypocrisie rémanente, ne disent jamais oui, jamais non. — En fait de préséance, je me rappelle (il y a bien de cela un vingtaine d'années) que Polytechniciens et Saint-Cyriens agitaient cette palpitante question : « Qui doit saluer d'abord, entre deux élèves de la première Ecole technique et de la première Ecole militaire ? » Le ministre d'alors (M. de Freycinet, je crois) répondit fort intelligemment : « Le plus poli ! »

De même qu'on ne doit pas lorgner ouvertement les locataires des loges d'un spectacle, ni regarder ostensiblement une personne qu'on vous murmure d'observer et encore moins désigner quelqu'un du doigt ; de même, on évitera de dire trop crûment une vérité même due : mieux vaudra « viser à côté », en exposant le motif sous parabole charitablement polie, réprimande voilée dont l'effet deviendra d'autant plus incisif que le coupable sera plus intelligent. — Et si l'on a affaire à des bêtas ? Je répondrai à cette question par une autre : qui vous oblige à les fréquenter, à tenir compte de leurs erreurs, s'ils fuient vos cordiales lumières ? Enfin, s'ils sont incurables, laissons les sots à leur infirmité, pour ne pas trop nous écarter de notre utile entretien.

Chez soi. — Le métier ou plutôt l'art de la maîtresse

de maison n'est pas la sinécure niaise que pourraient s'imaginer certains ours de ma grotte. Mettez-vous quelques heures à la place d'une femme aussi jeune et jolie que possible et dites-moi, madame la concierge, s'il vous serait toujours aisé d'être mise à la fois sans la moindre négligence, mais sans trop de recherche, des pieds et surtout jusqu'à la tête ; de savoir ordonner votre salon harmonieusement décoré, aux objets d'art rares pittoresquement assis, quoique sans bric-à-brac, sous un éclairage nocturne très brillant et une lumière diurne tamisée, tandis que la température demeure également douce en toute saison ; réussir à conserver un domestique — masculin et féminin — bien stylé, c'est-à-dire impeccable aux yeux des visiteurs : d'avoir réellement ou en apparence un caractère égal, un esprit très ouvert, une assurance sans raideur pour les uns et une attention respectueuse pour les autres, de la cordialité ou tout au moins de la sympathie pour tous ; oui, dites-moi si ces divers tons pourraient être nuancés au degré précis par une femme fortunée, mais de fond vulgaire, par une personne inintelligente... Et cette intelligence n'est-elle pas à plus rude épreuve encore dans la conversation, ce grand art à la fois ridicule et difficile de parler pour dire souvent des riens, indiscutablement des banalités, des glissades superficielles, puisque la bienséance interdit d'approfondir aucune question, par crainte qu'elle ne remonte hors la portée de toutes les personnes présentes. Ainsi, la conversation mondaine n'est pas toujours facile à digérer, même avec la crainte stimulante de la laisser tomber, d'amener une gêne parmi les visiteurs qui seraient alors désorientés comme dans une cave dont la bougie viendrait à rouler sous les bouteilles de vins fins (désespoir de Célimène, que ce silence alors stupide) ; et plus difficile encore quand les auditeurs sont par trop nuls et qu'il faut les ménager davan-

tage, chacun à son tour, leur servir des sujets, les enclancher, les écouter s'ils finissent par s'engrener dans une crétinade quelconque, et leur laisser supposer qu'ils ont dit des bêtises très spirituelles, puisqu'on a eu la bonté de les suivre avec un intérêt apparent. De l'hypocrisie ? Non pas ; mais de la politesse, du savoir-vivre, donc encore de l'intelligence, car de l'adresse, de la générosité, de la compréhension (*intelligere* = comprendre). Vous en conviendrez donc, pour intéresser un auditoire varié, plus ou moins ouvert, une maîtresse de maison, un président de compagnie, doivent réunir de multiples qualités en savoir général, en psychologie spéciale, pour pouvoir évoluer sans accroc parmi tant d'écueils ; d'autant plus qu'il n'est pas toujours facile de trouver des sujets susceptibles d'intéresser tous les interlocuteurs à tour de rôle ou simultanément, — si on excepte le cabotinage, la médisance même adroitement habillée, hypocritement fleurie.

On l'a dit, puis redit, et nul n'ignore que si tous les humains savaient ce qu'ils bavent les uns des autres, on ne trouverait pas quatre amis dans le monde. De son côté, et dans le même sens, notre La Bruyère grave ce coup de fin burin : « Diseur de bons mots, mauvais caractère ; je le dirais s'il n'avait été dit. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante : cela n'a pas été dit et je l'ose dire. » Et c'est fort juste. Mais le défaut est éternel comme la vie ; de tout temps, les humains inhumains ont dit et répéteront du mal de leurs « semblables », sans seulement se soucier de l'opinion des autres animaux susceptibles d'entendre, sinon de commenter de pareilles erreurs méchantes ou non. Aujourd'hui, autant et peut-être plus qu'autrefois, l'épidémie a gagné le salon après la loge ; on cancanait dans cette dernière, et l'on potine dans l'autre. Balzac disait à

son siècle : « La plaisanterie du paysan et de l'ouvrier est très attique ; elle consiste à dire toute sa pensée, en la grossissant par une expression grotesque. On n'agit pas autrement dans les salons ; la finesse de l'esprit y remplace le pittoresque de la grossièreté, voilà toute la différence. » — Tout particulièrement, la maîtresse du logis doit toujours s'opposer à ces sortes de propos répréhensibles ; il est de son devoir, autant que de son droit, de changer alors la conversation, car elle fait preuve de courage et de justice en s'élevant contre la lâcheté qu'il y a à médire de personnes absentes, — d'autant plus que ces dernières, si elles pouvaient se défendre à visage franc, n'auraient souvent que quelques mots à dire pour faire évanouir des accusations en apparence plus ou moins fondées. Et puis, cela ne porte jamais bonheur de colporter du mal de ses semblables, de sécréter le venin de la médisance ; le véritable esprit évangélique l'enseigne, et seuls les mauvais chrétiens l'oublient.

En visite. — Je ne sais plus quel spirituel auteur (Metternich, je crois) a noté qu'à la veille d'une visite importante, un homme se demande quelquefois : « Que dirai-je », et toujours, une femme du monde : « Que mettrai-je ? » Car ceci est la capitale question : paraître ! non plus suivre, mais devancer la mode, la mode rarement esthétique et presque toujours gênante, doublement inintelligente. Quelle dose d'extravagance, d'imbécillité faut-il donc pour la lancer, et quel degré sur les tréteaux doivent occuper les verticales qui en tirent les ficelles, — au plus clair profit des pourvoyeurs de ces juments de parade... Mais entrons, habillés avec recherche, sans luxe criard, tirés à six épingles ; pas au point, toutefois, d'en faire craquer les jointures, donc en conservant tous nos mouvements libres, pour les gestes aisés, quoique sobres, toujours dans le but de plaire. Cet

art est un des plus simples en tant que naturel, et un des plus difficiles à acquérír comme science sociale. Tout dépend surtout du milieu : ainsi, un forgeron gouailleur pourra faire « cintrer » ses « costauds » d'estaminet, mais son succès serait peut-être moins vif, s'il voulait s'imposer dans un salon sélect (et encore ! je n'en jurerais point, surtout s'il s'y présentait en boxeur, le vulcain !) ; et d'autre part, un gentleman aux mièvreries flatteuses pour certaines entravées, serait sans doute moins applaudi, s'il servait les mêmes termes et les mêmes gestes à une « tournée » de chauffeurs industriels. Ainsi, tout est en soi : habit et corps. Je n'insisterai point sur la prépondérance certaine des gros volumes — même chez les dames intrigantes, monteuses d'affaires — ceci est une des vérités par mon expérience reconnues ; mais je noterai, comme autres adjuvants utiles de l'intelligence mondaine, en plus du geste, la langue et les yeux, ou, si l'on préfère, la parole et le regard. Effectivement, le silence n'est que d'argent et le verbe coule d'or, de la voix au timbre clair, aux ondes sonores et nuancées, à l'écho sympathique. Aussi faut-il déplorer, dans la plupart des salons ultra-modernistes, l'effacement de la voix douce et modeste, celle qui parle aux cœurs sensibles, aux âmes bien nées de plus en plus rares ; tandis que tonitrue et triomphe le son déclamatoire, emphatique sinon bourru, qui subjugue les cerveaux à fleur de tête. Sans approuver toutes les inepties débitées, on peut en suivre la brève trame prime-sautière, laisser croire qu'on les comprend, qu'on s'y intéresse : l'effort cérébral exigé paraît si faible !

Il faut s'accommoder à tous les esprits, a dit un sage. On voit des gens qui, dans les conversations et dans le peu de commerce qu'on a avec eux, vous répugnent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté des termes dont ils usent et abusent au mépris de toute logique,

de toute intelligence ; ne suivant ni l'usage ni la raison, mais leur bizarre mentalisme, voulant imposer leurs erreurs certaines. Sans brusquerie ni allure pédantesque, je refuserai toujours, quant à moi, de répéter ou seulement d'approuver les idiotismes qui se débitent un peu partout et même dans beaucoup de salons où le ton gouailleur s'insinue, en parlant par exemple de certaines pièces modernistes, en oubliant que les mots voyoucratiques sont montés de l'égout au plateau de la scène, d'où ils éclaboussent tout le théâtre, loges comprises... Hélas ! certaines de nos jeunes filles elles-mêmes se laissent gangrener le cœur et le cerveau, toute leur âme souvent si frivole, par trop de façons plus ou moins américaines, et par trop d'expressions caractéristiques des bas-fonds puants. Beaucoup d'entre elles, à Paris et ailleurs, répètent depuis longtemps : « Si qu'on se dévisserait... Mes vieux commencent par finir de me barber... Je peux numéroter mes abatis ; mon paternel est encore capable de me flanquer un abatage... S'il me verrait, mon fiancé japperait de me dévisser le tonquin... Je marche pus avec ce fusil... Et puis, je m'en fous !... » Un pareil langage, surtout chez de jeunes personnes par ailleurs intelligentes et cultivées, n'est pas plus généreux, artistique pour soi, que le précédent ne l'est pour les autres. — Une autre fois, j'entendis une jeune mère justement fière de nourrir son premier bébé, répondre à un ventre plat qui la gourmandait de ne plus galoper sur les tréteaux mondains : « Ah ! ben, et le temps, ousque je le prendrais ? Si tu savais ce qu'il bouffe, ce goret-là !... » Mais, à cause de l'acte sanctifiant, je préfère, sans comparaison possible, ces expressions triviales à la stérilisation volontaire, d'autant plus déshonorante qu'elle est plus longtemps calculée, avec une impudeur et une impudence qui pourraient bien être regrettées un jour, — trop tard...

2. Autres faits. — Je protesterai également contre la très mauvaise prononciation voulue qu'on affecte même à la table de famille, depuis que s'accentue le plus stupide des nivellements qu'aient jamais rêvé les chambardeurs de toutes les époques. Est-ce parce qu'il écouta prononcer le « po-au-feu au gruère » par sa cuisinière accoudée sur le porte-plat, que j'entendis dernièrement un ali à pelisse fourrée dire au caissier d'un comptoir : « Je vas prendre tou-en... or ! » ; et tant d'autres crétinades analogues qu'on ouït à tous les carrefours, devant chaque porte et, je le répète, hélas ! dans beaucoup d'appartements familiaux. Certes, je reconnais sans peine que les authentiques Parisiens n'ont en général jamais su dire le français, les noms propres comme les noms sales (d'Azas pour d'Assas, d'Orzonval pour d'Arsonval, Chapus ou Gapus pour Capus le vaudevilliste, Goëtlocon pour Coëtlogon, Laiçant pour Laisant, Niclauze pour Niclausse, Roujon-Magart pour Rougon-Macquart ; astragan pour astrakan, gruère pour gruyère, je suis t'un n'oceur pour je suis un oseur ; puis, tout le monde è-en grève, péti-à-pétit, tou augmente, troi-amis et quat'z'ânes, quat' sous la live comme aux petites voitures, et autres poissarderies). Par ailleurs, les gouapes qui prétendent gouverner le monde vous hurleront que « c'est t'honteux de pas pouvoir pisser contre les portes des boutiques, comme si qu'on serait pu en répubique ; ah ! ousqu'il est mon eustache, pour la suriner leur gueuse de bourgeoise ! » L'autre jour, j'entendis une femme de ménage se plaindre à la concierge rentrant : « Je m'ai t'égosilée à gueuler dans vot'colidor !... » Et dans des écoles gouvernementales, saviez-vous qu'on exige chaque matin le ruban écarlate dans les cheveux, et qu'on fait maintenant épeler *a*, *beu*, *queu*, *deu*... au lieu de *a, bé, cé, dé*... Avant de protester avec moi, réfléchissez donc un peu : qu'y a-t-il de plus subversif qu'un

abbé, et surtout qu'un *curé* dont la consonance est semblable à celle de ce terrible *cé-dé*. Le jour où j'apprendrai qu'on interdit également les expressions séditieuses de *papa* qui pourrait faire penser au pontife souverain, et de *maternelle* qui rappelle de loin la douce *Mater dolorosa*, je ne récriminerai pas davantage. Et peut-être non plus, lorsqu'on supprimera le mot *Dieu* comme on a escamoté son image. On obtiendra, par exemple :

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que *l'on* lui prête vie.

Ou encore, dans ce vers voltairien également célèbre, au lieu de :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour Ta gloire ;

pourquoi ne diraient-ils pas, bien modernement, par exemple au sujet des impayables retraites ouvrières :

Mon *vieux*, j'ai trimardé soixante ans pour la peau !

Non, je ne proteste point (excusez-moi si j'évite le mot plus crâne de rouspétance). Et je ne m'insurge pas non plus, lorsque j'apprends qu'un maître communal autorise les téteurs de huit ans à fumer, « par respect pour leur libre mentalité » (authentique !) ; mais j'attends la levée des nouvelles couches, aux élections de 1930...

... Renan a dit quelque part : « Ma nullité avec les gens du monde dépasse toute imagination. Je m'embarque, je m'embrouille, je patauge, je m'égare en un tissu d'inepties. Voué par une sorte de parti pris à une politesse exagérée, à une politesse de prêtre, je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie qu'on lui dise... » Or, sans me permettre une comparaison même relative entre ce grand artiste et moi apprenti

penseur, je dois néanmoins à la vérité nue de dire que je suis affligé du même défaut. Malgré la meilleure intention, j'arrive presque toujours à mécontenter les personnes pour qui je ressens une sympathie réelle, une véritable cordialité. Pourquoi ? Très probablement parce que mes expressions sont mal rendues, donc mal interprétées, par des gens dont l'imagination est peut-être trop vive et d'autant plus susceptible ; ou plus souvent encore par ma propre faute, par mon incurable inhabileté en technique mondaine. — Que ce petit préambule en *mea culpa* m'incite donc à être charitable en paroles et en pensées, pour les faiblesses moins graves de mon prochain. J'abrégerai autant que possible les minimes faits divers qu'il me fut donné d'observer dans maintes circonstances, et que je signale comme erreurs évitables de l'intelligence en défaut.

Intérieur. — Mais qu'on ne se méprenne point sur cette dernière ligne. Je ne veux pas dire du tout d'accentuer une gaffe, de l'enfoncer plus avant dans l'eau salée, sous prétexte de la repêcher. Pour continuer ma comparaison en apparence un peu triviale, je conseillerais de rattraper toute maladresse — si l'autre interlocuteur l'a sentie en sourcillant ou non — aussi adroitement que possible, mais par une allusion très discrète, comme pour la chasser à petits coups imperceptibles ; en d'autres termes, noyer cette gaffe sans troubler l'eau, en clarifiant la suite de la conversation. Par exemple, si je dis à une forte dame qui avoue trente ans plus une fraction (pouvant aller jusqu'à neuf, ou douze) : « Mes compliments, chère madame, vous êtes développée comme une mariée en situation pleine d'intérêt... ou comme un gros capitaine de citrouillards ! », je n'ai que le temps de ressaisir ma bride pour ajouter : « J'entends par là que je vous trouve dans toute votre splendeur épanouie » ; ce qui ne m'empêchera probablement point de

passer pour un goujat, ou pour un idiot, à mon choix. — Je commis une autre balourdise, que je revendique pour savourer l'humilité de m'en repentir, le jour où causant avec un compatriote très cossu (car il habite en rentier sur un boulevard de Marseille), je lui demandai crûment s'il ne voudrait pas me vendre sa cigalière de Saint-Blaise, que je croyais embarrassante pour lui ; au lieu de dire par exemple : « Je serais heureux de devenir votre voisin, en achetant une petite propriété contiguë à la vôtre, etc. » Et l'intelligent bourgeois me remisa suffisamment à côté : « Ma foi, je ne tiens guère à me débarrasser du bastidon de mes ancêtres ; on m'en offrit un bon prix l'an dernier, et j'ai répondu que je réfléchirais, si un jour j'avais besoin de quelques billets de mille... »

Le grand maître ès sciences sociales Balzac, disait à propos d'une tasse de thé offerte : « Il y a, dans la manière dont une femme s'acquitte de cette fonction, tout un langage, et les femmes le savent bien ; aussi est-ce une étude curieuse à faire que celle de leurs mouvements, de leurs gestes, de leurs regards, de leur ton, de leur accent, quand elles accomplissent cet acte de politesse en apparence si simple... » Fort bien observé, n'est-ce pas ? — Mais à tout conteur tout honneur. Je ne sais plus à quel thé ni à quel propos j'entendis une jeune femme se plaindre des assiduités d'un octogénaire qui avançait des prétentions ingambes à l'entour de ses mignonnes bottines. Tout en complimentant la belle héroïne sur sa douce force de résistance, j'ajoutai étourdiment sans la moindre malice : « Au reste, vous n'avez qu'à le prendre sur vous », entendant ainsi : « Vous n'avez qu'à prendre moralement sur vous cette décision, de décourager le vénérable soupirant, sans trop le froisser. » La jolie dame crut-elle que je voulais lui dire d'asseoir sur ses propres genoux le vieux polisson ? Je

ne sais au juste, mais, par ma faute certaine, je réussis à me fermer un salon agréable, une bonbonnière à cénacle choisi; non, je n'y fus jamais plus invité, jamais! — Dans une société analogue quoique moins rétrécie, la porte me fut ouverte par un valet aux favoris vraiment aristocratiques qui me fit penser combien certains domestiques ont l'intelligence initiative, au point que je me retins à quatre dents pour ne pas complimenter ce gardien sur son allure de juge de paix. Or, au cours de la même réception, je fus présenté à un juge éminent qui ressemblait comme un frère aîné au redresseur de portières ; pouvais-je, décemment, dire au jurisconsulte qu'il avait l'air d'un pipelet? Le compliment eût pu porter à faux, et il s'en fallut de peu que je ne fusse encore mal compris ; comme le jour où je fus tenté de dire à un gros papa prénommé Hippolyte, que ce joli mot pouvait étymologiquement signifier *sous-pierre*. — Je ne me serais sans doute guère mieux fait apprécier au siècle de Louis XIV, si j'avais dit à l'encontre de tout le monde : « Ville défendue par M. de Vauban, ville prise ; ville assiégée par M. de Vauban, ville imprenable ! » On ne se fait pas toujours comprendre... Et, une autre fois, je m'arrêtai encore au bord du précipice, au moment de répliquer à une jeune fille en vacances, qui avouait avoir tant craint l'hiver précédent, qu'elle se débarbouillait le matin avec l'eau de sa bouillotte nocturne : « Tiens, vous vous décrassiez donc la figure avec l'eau parfumée de votre bain de pied ? Moi, quand j'étais aussi au couvent, je veux dire à l'école militarisée, il m'arrivait parfois de renverser mes draps trop sales, et de permuter les pieds avec la tête ! » Je n'aurais plus eu qu'à rappeler que j'avais sucé mon café noir dans une tasse désansée, comme ce pauvre Abélard !

Mais chacun son tour, pour qu'on ne puisse pas me traiter d'accapareur... Je connais de près une fillette qui

se méfie salutairement des gros chiens inconnus ; un jour que je la rassurais en la voyant s'écarter d'un épagneul joueur, elle m'affirma qu'elle cédait le trottoir « par politesse et non par poltronnerie ! ». A un repas, la même intelligente avait saupoudré de sel sa petite assiette, et à ma surprise elle avoua que c'était « pour attendre la noix de côtelette » qui lui revenait effectivement, presque oubliée. Cette réponse était aussi adroite que la réflexion d'une tante m'offrant autrefois de certaine confiture qu'elle affectionnait tout particulièrement, — oh ! pour moi seul, afin de me tenir compagnie, sans plus ! Je me rappelle aussi la pensée d'un petit garçon que sa mère avait chargé de demander si la fille de l'épicière avait doublé avec succès le cap du brevet primaire : « Maman, j'ai réfléchi que cette dame serait mécontente de ma question, en cas d'échec ; et j'ai gardé ma langue. » — Invités un soir chez un marchand de denrées mentales quelques amis virent arriver le maître en nage qui leur cria pour s'excuser de son retard : « Sale fourbi de métier ! j'ai tant cavalé que j'en ai plein le dos et l'estomac : je ne pourrai rien croûter ce soir ! » Cette crotte réellement cueillie au vol, valait presque la blague connue du restaurateur servant, en guise d'apéritif, du « cavatif » aux voyageurs à la carte, puis du « clavatif » aux abonnés de la table d'hôte ; et c'était tout de même moins inconvenant que le « chasse-cousin » de la vieille paysanne zolâtre qui, soyons justes, n'avait pas le moindre vernis bourgeois. Une campagnarde également authentique (je garantis le fait, d'après la propre nièce du phénomène) servait à un cousin de passage un œuf unique dans deux assiettes, le blanc dans l'une et le jaune dans l'autre ; et elle l'encourageait de loin : « Ne vous gênez donc pas, Eugène, mangez les deux plats ! » Puis, au minet squelettique : « Ne pleure plus, Raphagon, le bon cousin t'en laissera un peu ! ». Et,

en complément, elle versait au patient de l'eau vinaigrée, mais du vrai vinaigre dont la « mère » sommeillait dans une vieille marmite entoilée d'araignées... Un autre jour peu lointain, j'entendis à une collation de cinq heures un jeune fiancé de province, répondre à sa bonne qui s'e nquéraitstou si les visiteurs (en l'occurrence des visiteuses) étaient satisfaits : « Oh ! pour moi, Julie, tu peux tout enlever ; je m'en suis bourré jusque-là ! » Sourire inaperçu de la douce jeannedarc, mais grimace simiesquement pincée de la bonne maman. — Dans un coin du même salon, la petite sœur du jeune homme disait à une dame quarantenaire : « Oui, la grand'mère de mon amie, elle vous ressemble un peu ; elle est très brune comme vous, du vrai café au lait, avec des cheveux blancs près des tempes. » La candidate au brevet des sciences modernes aurait pu compléter sa description topographique en ajoutant : « Oui, des cheveux blancs... près d'Étampes (Seine-et-Oise). » La dame eût peut-être ri... moins jaune. — A propos de cheveux gris, j'ai lu quelque part, ailleurs que sur un prospectus de capillarisme, qu'une femme intelligente ne consent pas à vieillir, ni à demeurer laide quand elle est encore relativement jeune; mais elle peut aussi, je crois par ce que j'ai observé, tirer parti même de certains défauts physiques qu'elle transforme en charmes alléchants, rehaussés par ses autres attraits moraux, psychologiques, intellectuels. En pleine santé, elle veillera très attentivement à ce que les excès (soirée, flirt sexuel, etc.) ne puissent l'endommager en patte d'oie, grâce à une hygiène rigoureuse externe et surtout interne, avec une nourriture matérielle appropriée à son tempérament et une alimentation spirituelle faite de pensées douces, de hautes et ferventes méditations (il va sans insister que cet avis intéresse l'homme au même chef que la femme). Le temps ne parvient pas alors à

démolir trop tôt cette forte ou moyenne santé intelligemment défendue ; et la femme peut prolonger son apothéose trentenaire jusqu'aux confins de la cinquantaine ; puis, plusieurs fois grand'mère, presque bisaïeule à soixante ans, elle pourra sans ridicule avouer « quarante et quelque ». Et les plus malins penseront : « Oui, quarante et sept ou huit ; gare à la révolution ! »

Mon intention n'est point d'intercaler ici une dissertation médiocrement intéressante sur la coupe des vêtements, depuis l'âge préhistorique « sans peau » jusqu'à notre siècle « sans fil ». Mais il sied de reconnaître la supériorité des effets amples sur les collants, au point de vue hygiénique et même sous l'angle visuel esthétique ; car si le pantalon à la zouave enrobe à l'aise toutes les jambes viriles, par contre la « combinaison » du gymnasiarque rend hideux les mollets arqués, les genoux en troncs d'oliviers ; et quant aux déguisements hommesques des sportsmiss de tous les âges et de toutes les latitudes, ah ! maladie ! comme gémiraient nos sages aïeules... A propos de ridicule, d'inintelligence, vous avez dû rencontrer souvent de ces personnes qu'une marâtre nature ou des parents laids ont pétries disgracieuses ; or, remarquez que la plupart du temps ces pauvres laiderons s'affublent d'oripeaux carnavalesques qui attirent mieux les regards et soulignent davantage leurs silhouettes inesthétiques : blonde blette aux yeux ronds de chouette encasaquée de rouge et encapuchonnée de jardins quadricolores ; brune moustachue à col très haut monté avec fleurs blanches dans les cheveux (tache laiteuse sur une aile de corbeau faisant demi-deuil) ; poitrine squelettique audacieusement déballée, avec pour complément un binocle (afin de mieux danser ?). — Mais voici le bouquet de contraste : en fin décembre dernier, je dus offrir mes compliments à une arrière-grand'mère impudemment plâtrée, chaussée de hauts talons Louis XV,

la mode n'étant plus, ce trimestre (attrape, Sganarelle !),

A ces souliers mignons de rubans revêtus,
Qui les font ressembler à des pigeons pattus ;

le tonquin couvert d'une robe verdâtre, l'occiput aride capelé d'un vaste parterre de roses thé, dont quelques pointes semblaient attendre le premier soleil pour s'épanouir ; tandis qu'une de ses petites-filles, depuis peu fiancée, rayonnait en blond dans un sobre tailleur qui l'habillait comme un gant neuf, sous un petit chapeau piqué par elle d'un chou mignonnement simple.

Au sujet d'un autre costume, l'Arlésienne du xxe ne reconnaît plus son ancienne sœur toujours jeune et si fraîche, l'immortelle Mireille déjà vue dans la Voie Sacrée d'Athènes et que je retrouvai ce dernier printemps à Saint-Trophime (près de l'immuable cloître aux soixante-douze colonnes symboliques). Oui, je l'ai admirée dans tout l'éclat de ses dix-huit avrils, entre quelques aïeules deux fois « fidèles » noyées parmi les falbalas des jaquettes, des « chapos » et des « chichis », — l'authentique et fine Arlésienne au nez busqué sous vaste front bombant, aux larges hanches génératrices, belle comme une lointaine créole aux yeux de diamants noirs enchâssés dans un écrin de cils plumeux ; encore plus resplendissante sous son petit bonnet, son fichu sombre et son jabot d'albe en cœur, avec ce tout esthétique qui lui donne une allure de statue vivante, un cachet d'art unique au monde... Puis au *Museon Arlaten* (qu'enfantèrent les patriarcales libéralités de l'empereur Frédéric, cette Etoile de toute première grandeur !), tandis que je m'extasiais devant la miraculeuse beauté nature de *Mireille en prière*, j'entendis une fausse coquette de la rue des Arènes s'esclaffer sous son déguisement franciot : « Vé ! de celle-là, mince alors ! Quoi donc qu'elle fait, à genoux devant son fanal ? Qui est-ce donc ?... » — Ainsi renégats, ces

stupides *arleri*, perdent, avec leur intelligence locale, jusqu'à l'instinct de la conservation ; ils ne comprennent plus que les touristes se lasseront de les enrichir, à force de les voir intégralement semblables aux simiesques modernes de partout. Et l'immanente, l'automatique Justice de l'Espace aura, une fois encore, estampé son impeccable verdict !

En général, la tenue la plus intelligente n'est-elle pas celle qui sied le mieux au total de chaque personne, à la résultante de sa bourse, de sa santé, de son âge, de sa taille ; toute jeunesse étant alors comme la vivante parure de sa parure factice. Mais le clou de la mode devient la hideuse mode du clou, du manche à balai empanaché comme d'un riflart ! Et l'on peut voir Mardi-Gras chaque jour de semaine, fêtes et dimanches, jusque sous la forme des jupes-culottes, des jupes-tutus et dérivées. Ah ! que le charivari avait du bon, autrefois, la chasse au grotesque, sous les huées du vrai peuple sain et droit ; hélas ! les meilleures traditions se perdent... Certaines « dames » voyaient d'un œil dur leurs modernes « chevaliers » les saluer d'un hochement de tête, d'un coup de doigt désinvolte, la cigarette aux lèvres, au lieu de brandir l'imposant couvre-chef ; or, aujourd'hui (je parle pour celles qui arborent les modes ridicules sur des nichons dégonflés volontairement stériles), ces odorantes bidoches maquillées auront-elles encore le droit de s'offusquer si le premier ou dernier goujat venu, même ganté de margarine, les pousse par derrière l'urinoir avec un tentant : « Viens-tu gicler, grosse culotte ? » En fin de compte, elles ne pourront plus gémir, maintenant qu'elles la portent, en pratique comme en théorie. Et pourquoi l'égalité ne deviendrait-elle pas complète, le jour où nos identiques réussiront à voter comme des ânes, fumant le cigare et le brûle-museau ainsi que des locomotives à vapeur (j'en ai vu, en Bretagne) ; à porter

le sac et tirer leur coup de fusil comme leurs collègues dans l'armée « consciente » (il y a des précédents) ; enfin à injecter recta leurs spermatozoïdes dans les ovaires masculins (pour le grand concours du milliard !). Chacun son tour, nous sommes tous et toutes, uniformément « tous » égaux, je suis le plus farouche à le proclamer ; et vous voyez que je ne m'arrête point à mi-flanc, dans mon égalitariste apostolat ! !

Extérieur. — La rue des grands centres affairés, quelle incomparable éducatrice de l'intelligence en action, surtout pour ceux qui savent béquiller comme sur des échasses, avec un van-bouclier sous le bras gauche. — Sans m'enfoncer dans une facile dissertation en parodie de la langue d'Esope, je noterai simplement quelques-unes de mes observations où entraient en jeu les sens du savoir-vivre, de la comparaison, du jugement, etc. — En partant du trottoir, c'est ne pas « comprendre » que de garder indûment le côté mur quand on rencontre une personne plus respectable que soi-même. J'ai entendu dire à un freluquet qui doit se connaître en politesse comme un primaire en psychologie ou en français (un de ceux qui se flattent de ne jamais regretter ce qu'ils ont dit ou fait, quoi qu'il advienne !) que, pour éviter toute discussion, chacun devrait « prendre par sa droite », — comme les autres bêtes dont je reparlerai bientôt. Cette conception ne peut tenir debout, et il faut avoir la jugeote encore plus rétrécie qu'un trottoir de ruelle pour la soutenir. Combien je préfère le geste de cette élégante qui, voyant venir une petite Sœur des Pauvres, pourtant plus jeune et qui s'écartait sur la bordure, préféra descendre dans la crotte plutôt que d'accepter le passage d'honneur. Et cette autre dame avec sa grande fille que j'ai vues si souvent dans une ville de province (où le bon ton se conserve infiniment mieux qu'à Paris, soit rappelé en parenthèse), traverser

à deux la rue boueuse pour éviter ce désagrément à quelque amie plus âgée qui les saluait de l'autre façade ; politesse analogue facile à observer dans les villes maritimes, où plusieurs officiers terriens saluent les premiers un seul officier de mer du même grade. — A propos de boue, nous en trouvons sur les murailles comme dans le ruisseau, surtout aux périodes d'épidémie électorale, où chaque comité « prend l'engagement d'honneur » de garantir le triomphe de son candidat, bluffeurs se condamnant tous ainsi au déshonneur, à l'unique exception des compères de l'élu qui d'ailleurs n'est pas toujours le plus roublard. Lors d'une récente campagne municipale (poste gratuit comme chacun sait, malgré les neuf mille francs fixesannuellement palpés en guise d'acompte), je lus les affiches adverses interprétant la conclusion d'une *polémique* où le calomniateur fut gratifié de cinquante francs d'amende. Le « réparé » colla sur tous les murs de « son » quartier de larges papiers rouges où s'étalaient plusieurs fois les lettres CONDAMNÉ ! ! longues comme des voyous sans mégot, suivies d'un commentaire victorieux ; mais, sans sourciller, l'adversaire riposta sur un fond jaune avec des arguments de son cru qu'il terminait approximativement ainsi : « Et voilà, chers électeurs, à combien les juges ont tarifé l'honneur de l'ignoble budgétivore qu'est le gros Ixe : CINQUANTE FRANCS ! ! ! » Eût-il été plus intelligent de se taire ? — C'est pourtant ce qu'a toujours fait, depuis une quinzaine d'années qu'il passe en bonne partie dans ses vignobles pour y mieux chauffer ses réélections, cet aphone « représentant du *pauple* souverain » que j'aperçus l'été dernier surveillant en vrai maire-chef de chantier la construction d'un sheed communal, au lieu d'aller voter le septième douzième provisoire de trois nouveaux millions supplémentaires. Mais une mauvaise langue ayant insinué que la présence des moujiks nihi-

listes n'est pas indispensable dans notre Guignol parlementard, je n'insisterai point.

Divers. — Pour ne jamais froisser (même si c'était mérité), il faut être d'une grande réserve souriante dans la conversation, à l'extérieur comme à l'intérieur, se rappeler et au besoin parodier le classique « je ne dis pas cela » de l'original *Misanthrope*. Ne tombons point dans le travers de ces ignares qui nient tout ce qu'ils n'ont pu voir ni lire, qui ne peuvent rien comprendre hors de leur courte portée visuelle ou mentale, s'exclamant à tout propos : « Mais je n'ai jamais vu ça ; je n'en ai jamais entendu parler : donc, ce que vous prétendez est impossible » ; ou bien : « Je ne trouve pas tel objet, donc il n'y est point » ; ou encore : « Vous n'avez pas répondu à ma lettre (au lieu de : je n'ai pas reçu de réponse)... Je ne trouve pas le même compte que vous, donc vous m'avez trompé » ; et tant d'autres crottes mentales... Combien je trouvai plus intelligente cette réponse d'une respectable dame qui, sur sa terrasse hospitalière, conseillait à un jeune ami de ne pas combattre trop ouvertement le féroce parti pris antireligieux d'un oncle sans progéniture, mais à l'héritage couvé par de nombreux crocodiles : comme le jeune homme avouait sa répugnance instinctive, non seulement au mensonge, mais encore à la simple réserve neutre, au silence coupable devant l'erreur et le mal ; au lieu de lui répondre qu'il avait tort sous un certain angle aigu, qu'elle le désapprouvait dans son intérêt, cette vieille amie ajouta plus intelligemment : « Certes, je comprends, d'un côté... D'ailleurs, mon fils Gaston est comme vous ». C'était à la fois moins vexant pour l'ami et plus élogieux pour elle-même, dans son fils loyal. — Comme je rendais visite à une autre dame qui échafaudait son panache pour sortir, je me permis de lui dire, avant de rebrousser chemin : « Ah ! pardonnez-moi, chère madame, je ne voudrais point

vous priver de votre promenade ; je reviendrai... j'ai précisément une petite course... » A quoi l'exquise élégante eut la bonté de répondre : « Mais au contraire, cher monsieur, je suis bien aise de vous revoir... *je rentre à l'instant...* » — Un jaune-bec bramait, je ne sais plus à quel propos : « A quoi que ça sert de se biloter ; moi, je ne regrette jamais ce que j'ai fait ». Un homme mûri lui répliqua posément, donc plus intelligemment que s'il se fût fâché : « Quand j'avais dit-huit ans, j'étais comme vous, jeune homme ; avec mes cravates et gilets rouges, je ne doutais de rien, je me croyais irrésistible et infaillible ! Mais ne vous désolez point : avec l'âge l'expérience viendra pour vous comme elle vint pour moi, immanquablement. » — Toujours dans le but de ne pas froisser (ce qui est maladroit, donc inintelligent), j'ai vu le commensal d'un jeune ménage déclarer, en cas de malentendu, qu'il avait la faiblesse de se ranger toujours du côté du plus fort, c'est-à-dire avec la femme. Il était aussi franc et un peu plus délicat que le classique crampon auto-invité, qui avait fini par lasser ses amphitryons au point de leur faire chercher un prétexte pour se débarrasser de lui : il suffirait pour cela de feindre une dispute et d'en appeler au jugement de l'intrus, pour que le mari ou la femme pût se fâcher et le flanquer sur le palier. La scène ayant éclaté à propos de bottes (d'asperges, je crois), les deux adversaires apparemment furieux, finirent par recourir à l'arbitrage du numéro trois qui, nonchalamment, répliqua non sans politesse : « Oh ! moi, vous savez, je ne veux me brouiller avec personne ici ; pour quelques semaines que j'ai encore à couler entre vous deux... » Le conteur ne dit pas si les époux se réconcilièrent pour ou contre le larron. — Se croyait-il plus intelligemment poli, ce commensal de la Sorbonne que j'entendis un jour dire à notre professeur de philologie qui, aimant s'attarder dans la salle de

cours, nous ouvrait la porte du couloir : « Passez donc, monsieur ! » — « Pas du tout ; après vous, mon ami. » Et comme le lourd montagnard insistait, le savant dut presque se gendarmer, sur un ton d'ailleurs très calme : « Mais pardon ! je suis un peu chez moi, ici ; et je dois vous faire les honneurs de mon petit domaine. » Je tremblais que le rustre ne voulût se rattraper en tendant le premier — sans rancune ! — sa rouge main nue au docte pédagogue... Et cet autre adolescent qui, pour remercier un académicien d'avoir lancé son premier poème, lui écrivait de sa plus belle plume d'oison : « Mon cher *confrère*, j'ai l'avantage de vous annoncer... » Mais un pseudo-protecteur vengea son collègue, en donnant trois rendez-vous espacés pour recommander un jeune postulant trotteur, ne se rendit à aucun, ne s'excusa point, et répondit finalement qu'il était harcelé de demandes analogues ! Et cet autre « cher maître » décoré qui, après avoir conseillé de *vive voix* un confrère de son âge de briguer son admission dans une Société littéraire à retraite, lui répondit peu après par *lettre lointaine* : « Je vous conseillerai plutôt d'attendre, car on est en ce moment très difficile sur le mérite des candidats ; néanmoins, si vous croyiez devoir persister dans votre sollicitation, je tâcherais de voir quelqu'un qui, peut-être... » — Au total, quelques mufleries qui en compensent d'autres, pour l'harmonie de l'ensemble, et que je couronnerai avec cette perle pêchée dans une revue sérieuse, dont je citerai l'esprit crétinesque, sinon le mot à mot absolu. Lors du voyage d'hiver qu'il entreprit dernièrement à Gênes, en gros chef d'ouvriers qu'il était, un représentant de la « classe spoliée » écrivit de son auguste main propre sur le registre du grand hôtel qui eut l'insigne honneur de l'abriter quelques nuits : « Son Excellence Monsieur Lafiche, Ministre du Travail et de la Prévoyance sociale de France, et sa suite. » Pour par-

faire le croquantisme puant à plein cornet, il ne manquait guère que ces mots complémentaires : « Sa dame légitime (née... avec prénoms), Ses demoiselles (prénoms) et Ses valets (sobriquets). »

J'en conviens, les bêtes elles-mêmes ne sont parfois pas plus intelligentes, malgré leur instinct, faculté supérieure, puisque très souvent infaillible ; mais la plupart du temps, la faute en incombe à l'homme. Pour le côté à prendre sur route, par exemple, n'est-il pas irrationnel de se garer à droite, alors que le siège du conducteur se tient de ce côté, laissant ainsi toute la gauche plus difficile à surveiller ; en toute logique, il faudrait donc changer ou le siège, ou la coutume actuelle. J'ai vu un cheval, maniaque comme un *vieux célibataire* sans enfant, hocher de la tête bouche vers bouche, contre un collégien inexpérimenté qui s'obstinait à marcher sur sa droite ; lequel des deux trotteurs avait raison ? Un autre « conquête de l'homme » sauva la vie à un malheureux tombé devant ses pieds, et qu'il enjamba fort adroitement ; mais, en toute justice, il convient de remarquer que le cocher n'avait pas aperçu cette presque victime ainsi épargnée, heureusement ! Je dois reconnaître que, dans d'autres circonstances, l'intelligence parvient à tromper même l'instinct : vous avez dû voir comme moi, par exemple des chevaux emballés qu'on arrêtait en gesticulant devant eux, les bras écartés, surtout en agitant une veste ou un simple mouchoir ; n'ayant pas le loisir de délibérer, la pauvre bête ne voit qu'épouvantails, comme une haie sans issue, et elle se laisse à nouveau entraver. D'autre part, le taureau n'est pas mieux inspiré lorsqu'il fonce sur la banderole de son assassin, dont l'épée traîtresse va par derrière lui trouer le cœur... Mais ne nous écartons pas davantage de notre sujet : l'intelligence du savoir-vivre.

Je vis un jour, sur la table d'un jeune « élu » qui ve-

nait s'installer au centre de la grande ville, un lourd *Traité des convenances*, bien en relief sur la boîte aux cigarettes rares. Cet infaillible révolutionnaire (pas plus exalté que moi, à cette époque) voulait-il ainsi montrer à ses visiteurs qu'il apprenait la bienséance, en s'exposant à ce qu'on conclût qu'il ignorait les usages urbains ? Simple supposition, en somme peu charitable de ma part, et d'autant moins que j'ai un peu l'air d'insinuer que seuls les gens sales se lavent ! — Dans un milieu assez semblable, lors d'une réception officielle d'une reine (de Finlande) dans un grand musée de l'Etat, je vis des professeurs et autres fonctionnaires de premier ou de troisième ordre en grande tenue noire, tous en classique redingote et gibbus, mais avec des plastrons-cravates, les uns noirs, les autres rouges, quelques-uns verts perroquet ! ! Quel exemple intelligent aux badauds qui venaient puiser là du vaccin de tenue aristocratique... Et ce rasta était-il plus adroit de bondir sur un bibelot que par pure politesse n'engageant à rien (comme tout ce qui n'est que vaguement conventionnel), la maîtresse de maison lui offrait à moitié, en réponse à son admiration d'olivâtre. Mais, tandis que le grec escamotait prestement au doublefond de son paletot le mignon marbre unique, la dame, au lieu de lui infliger un sec « Ah ! non, puisque vous le prenez si indélicatement, je veux le garder », l'attrapa plus finement : « Permettez, cher monsieur, que j'en fasse prendre au moins une copie ; je vous ferai ensuite porter l'original ? » — Autre fait en contraste, qui me fut rapporté par un témoin oculaire. Lors d'une réunion intime, par un de ces grands froids noirs comme on en subit chaque hiver, le maître de céans s'aperçut qu'un jeune poète parmi ses invités n'avait point de pardessus ; le pauvre hère étant à peu près de sa taille, il le retint sur le pas de l'antichambre : « Mon cher ami, vous oubliez votre paletot ». Et comme

l'autre rougissant, bégayait : « Pardon, cher maître, vous faites erreur... », l'excellent bomme lui imposa le vêtement sur les épaules, puis, le poussant en douceur dehors, il conclut : « Je ne sais s'il est à vous, mais il ne m'appartient plus, ni à personne autre. » Quel beau trait de générosité intelligente ! Car tout est là : le tact, le discernement. Combien de gens riches ne savent pratiquer ni la véritable charité, la vraie, celle qui paye de sa personne et pas uniquement de ses gros sous (ce dont je parlerai à mon aise dans un autre tome), ni même offrir des cadeaux de circonstance, qui doivent être appropriés aux besoins de leurs destinataires. Etiquette, savoir-vivre, ou plus exactement savoir-faire, intelligence en action que tout cela.

Mais, d'autre part, quelle fausse mentalité bourgeoise, quelle tristesse d'assister à cet effroyable nivellement par en bas, — tel le ruisseau pollué, quoique issu de la source pure, courant s'anéantir dans le gouffre de l'égout. Déjà Flaubert le disait à ses concitoyens, pourtant bien moins rugueux que nous : « La noblesse française s'est perdue pour avoir eu, pendant des siècles, les sentiments d'une valetaille. La fin de la bourgeoisie commence parce qu'elle a ceux de la populace. Je ne vois pas qu'elle lise d'autres journaux, qu'elle se régale d'une musique différente, qu'elle ait des plaisirs plus relevés. Chez l'une comme chez l'autre, c'est le même amour de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour les détruire, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement, la même crasse ignorance ! » A notre époque, le célèbre avocat Me Chenu s'en prend surtout aux femmes qu'il rend responsables de la décadence actuelle : « Les femmes semblent ne plus vouloir de la politesse. A force d'imiter les hommes, d'entrer avec eux en concurrence et en conflit, elles perdent cet état d'apparente faiblesse qui

leur valait des égards. » Aussi, « d'un étage à l'autre de la société, on se regarde sans sympathie et, dans l'escalier, on se bouscule ; les parvenus se croient tout permis ; les bourgeoises vulgaires, parties de bas, vaines de leur dot, apportent partout leur mauvaise tenue... » (Il y a aussi une question de mésalliance intellectuelle dont je reparlerai plus tard.) D'ailleurs, si l'on avait vraiment conscience des énormes platitudes et grossièretés qui s'expectorent dans certains salons vulgaires, même et surtout de Paris, j'aime à supposer — pour l'honneur de l'intelligence humaine — qu'on les bouclerait vite ; mais on n'y prend garde, pas plus qu'aux gracieuses médisances, de ceux et celles qui trouvent tout naturel de baver ce venin qui sans cela risquerait de les empoisonner. J'entendis dernièrement une jeune mère depuis peu débarquée, s'extasier au souvenir d'une heure perdue à la *Grue qui salive*, un petit trou puant très suivi des catins célibataires ou non. La pauvre égarée s'exclamait : « Oh ! que c'était roulant... tout... des expressions comme celles-ci, qui vous reviennent toujours au bout de la langue : « Beau satyre, satyrise-moi donc ! » ; ou bien : « Voici messieurs et mesdames, je ne m'adresse pas aux demi-vierges qui sont priées de sortir ou de culbuter sous les banquettes... voici Goupil et Courtaud l'un... dans l'autre... » Pouah ! payer cinq ou dix francs, ou pis un billet de « faveur » qui revient finalement plus cher qu'un autre normal, pour se salir le cerveau de pareilles incongruités tolérées par une loi dès lors répugnante elle-même, puis les répéter et s'en lécher la lèvre pois seuse, et s'en crotter la cervelle ; quelle nausée ! — E que penser encore de ce père plus infâme que je vis un jour sur un banc de boulevard extérieur, échanger sans politesse avec sa fillette de dix à douze ans, la *Vie en liquette rouge* et le *Supplément du Lampion*. J'engage formellement ma parole, sur la véracité de tous les faits

que je rapporte : j'ai vu cela, écouté les réflexions misérables, un lundi de « birepos », sur un banc du boulevard Montparnasse, tout près de la gare. Mieux et pire : j'ai croisé un soir, non loin d'une école communale au crucifix démoli, toute une bande de galopins débraillés qui suivaient un autre essaim de gamines dont les extrêmes pouvaient avoir huit et douze ans. Les petits apaches aux gestes farfouilleurs bramaient comme en plein rut, cette rengaine : « J'aurai tes tétons, ton taine ; j'aurai tes tétons, ton ton ». Et les frêles créatures répondaient en essayant de lever la jambe : « T'auras mes tétons, ton taine... » Je vous jure que j'étais anéanti à en pleurer, comme si j'avais suivi l'enterrement de ces pauvres petites abandonnées !

... Mais je ne peux poursuivre ; je me sens l'âme encore endolorie, les yeux embués de sombre. Je préfère clore ce paragraphe en concluant que la politesse — cette intelligence du cœur — mieux que le style accidentel, caractérise en permanence l'homme et surtout la femme : le savoir bien-vivre, c'est tout l'humain cordial, corps et âme, l' « incommodez-vous » de Pascal. Même si le Civilisé devient dans des siècles l'Harmonien complet, il y aura sans doute encore des villes garnies de gens policés, donc polis à un certain degré, probablement élevé ; car il répugne à mes conceptions bornées de prévoir et encore moins d'admettre une régression de l'Humanité infatigablement en marche sur la crémaillère du progrès, vers un but invisible, mais non introuvable, éloigné, mais non inabordable, — réalisation concrète, immanente, certaine comme le Dieu qui habite le temple de sa création, l'illumine et le magnifie !

§ II. — Symbolique sacrée.

1. Religions anciennes. — Je dois être aussi bref que possible, dans cet exposé d'importance pourtant très grande, même et surtout pour la vie intellectuelle de notre triste époque. Mais je crois que nous aurions bien tort de mépriser ces vérités, ou seulement d'en méconnaître la simple et haute philosophie, l'intelligence à la fois grandiose et vulgaire qui, après s'être élevée jusqu'à l'invisible plan divin, ne répugne pas à descendre jusqu'aux prescriptions hygiéniques d'une capitale nécessité pour la plupart des indigènes qui les suivent, afin de garantir leur vie physique en même temps que leur vitalisme moral. Et c'est ici que l'on rencontre, nettement tranchées, les deux classiques formes exotérique et ésotérique, l'apparence extérieure pour frapper le simpliste inculte, et l'enseignement secret réservé aux plus intelligents parmi les initiés... Malheureusement desservi par les limites de ce premier tome, je dois remettre à un autre volume les explications nécessitées par l'ampleur d'un tel sujet, me contentant ici d'un court aperçu des divers cultes qui, en somme, mènent tous à la religion universelle et fraternelle (on sait que religion vient de *religare* = relier, unir).

Inde. — Au berceau, mentionnons d'abord le *Râmayana* si bien qualifié de *divin* : « Lorsque ce poème fut chanté, Brahma lui-même en fut ravi. Les dieux, les génies, tous les êtres, des oiseaux jusqu'aux serpents, les hommes et les saints richis s'écriaient : « Oh ! le doux poème, qu'on voudrait toujours entendre ! Oh ! le chant délicieux... Heureux qui lit tout ce livre ! Heureux qui seulement l'a lu jusqu'à moitié !... Il donne la sagesse au brahma, la vaillance au chatria, et la richesse au marchand. Si par hasard un esclave l'entend, il est

ennobli. Qui lit le *Râmayana* est quitte de ses péchés. » Et ces derniers mots ne sont pas un blasphème : comme un grand fleuve de neige liquéfiée, d'odeurs suaves, ce divin poème primitif purifie tout ce qu'il touche, surhumanise toute intelligence qui sait le lire, s'en nourrir et se l'incorporer mentalement.

Égypte. — Symbolisée par le grand initiateur Hermès, la terre d'Isis tient de l'Inde sa foi civilisatrice. Les livres sacrés d'Hermès constituaient une vaste encyclopédie des connaissances d'alors en occultisme : mathématique, physique, astronomie, théogonie ; et les hiéroglyphes nous ont transmis quelques fragments de cette haute science religieuse, grâce surtout au Français Champollion. Un autre compatriote, le savant voyageur Caillaud, rapporte comment lui et ses compagnons épuisés furent accueillis par des Égyptiennes, aujourd'hui comme jadis élevées dans le culte des ancêtres, de l'humanité ; une d'elles leur demanda depuis quand ils avaient quitté le Nil ? — « Depuis quatre mois. » — « Quatre mois ! » s'exclama-t-elle, fixant sur les exilés ses beaux yeux noirs attendris de douceur ; puis, étendant les bras : « O mes amis ! ô malheureux frères ! » Et elle donna ce qu'elle put, de l'eau pure, des dattes sucrées, tout ce qu'elle possédait. — Quelle suave fraîcheur émane d'une telle source à la fois humaine et céleste ; et comme on est fier de penser à de tels modèles !

Grèce. — Voici enfin la Grèce, avec le divin Pythagore qui mit trente ans pour acquérir l'initiation égyptienne, qu'il traduisit en une vaste synthèse de science religieuse, et dont son académie de Crotone dispensa longtemps l'essence ésotérique : arithmétique et géométrie, hygiène physiologique et discipline morale, physique et cosmogonie, psychologie et théogonie. — Socrate, puis Platon, répandirent à leur tour, parmi les

Hellènes et au loin, l'admirable doctrine pythagoricienne dont nous reparlerons dans un tome spécial.

2. Religions chrétiennes. — Nul Européen n'ignore que les religions chrétiennes comportent trois grandes subdivisions avec le Catholicisme, le Protestantisme et l'Orthodoxie. Je parlerai surtout de la première qui embrasse environ la moitié des quatre cents millions de chrétiens répartis sur notre vaste petite Terre, en me plaçant à l'angle technico-philosophique qui caractérise l'éclectisme de cette étude incomplète.

Religion catholique. — Examinons d'abord (avec un prélat du XIIIe siècle, l'archevêque Durand de Mende, et avec un converti du XXe, l'écrivain Huysmans) l'éso symbolique qui résume en une synthèse d'art sacré l'intelligence spiritualiste d'une époque, se rattachant à l'enseignement oral du Christ lui-même qui, pour dévoiler une vérité ardue, avait l'habitude d'éclairer un axiome adjacent ; et c'est précisément ce que l'architecture, la peinture, tout le savoir des artistes chrétiens, a écrit sur l'enveloppe et le contenu de chaque église. Pour Notre-Dame de Paris, par exemple, on voit de très loin les deux tours gigantesques (les deux tiges de l'H pour les hugolâtres) qui parlent immuablement des perfections imposées aux fidèles, en élevant leurs pensées toujours plus haut, les pieds sur la terre, la tête vers le ciel d'où tombent en pluie sonore, grave ou gaie, les chants des cloches. De la place du parvis on distingue mieux — tels les canons de batteries de quelque formidable frégate — les chimères ou gargouilles grimaçantes, jets tourmentés qui n'ont pu trouver miséricorde à l'intérieur harmonieux, supposé impeccable ; et ces monstrueux avortons représentent les âmes des damnés, celles qu'on laisse gémir à l'entour du sanctuaire inaccessible, supplice tantalesque de signification très éloquente... Mais il fait froid, sous ces trognons de fausse marquise ; en-

trons, inclinons-nous sous les trois portails qui figurent la Trinité : celui du milieu, dénommé le « royal », est scindé par un pilier portant la statue du Maître qui semble laisser le choix aux humains de prendre la bonne ou la mauvaise voie, — allégorie complétée par la reproduction du Jugement dernier déroulé sur le tympan du porche et qu'affronteront le juste et le coupable, chacun de son côté, entre les hautes portes aux très fins ornements fignolés en spirales, comme dessinés à la plume... A l'intérieur, considérons les pierres énormes liées par le ciment de la Foi, et qui forment les quatre grands murs de la basilique assimilables aux quatre Évangiles ou encore aux quatre vertus essentielles : Justice, Prudence, Tempérance, Force. Les fenêtres aux vitraux coloriés laissent *pénétrer la lumière céleste (adoucie en demi-nuit pour mieux rassurer et fortifier la méditation)* et constituent, avec leurs châssis métalliques, la cuirasse où se brisent les éléments mauvais qui tourbillonnent autour des noires chimères : le vent, la pluie, la neige et autres hérésies dont Nature est très prodigue. — En avançant vers le fond, l'obscurité calculée de l'entrée s'atténue, car on approche de l'autel lumineux ; et l'on y voit — en ésotérisme sacré l'on devrait voir partout — un colossal Crucifix debout derrière, rappelant qu'on ne peut se purifier que par la bonne et stoïque souffrance. Au reste, la Croix sert aussi de modèle au plan général de toute église où la profondeur devient foi à toute épreuve, avec la largeur signifiant charitable esprit, tandis que l'Immolé ouvre de vastes bras à tous ses frères dolents ; enfin, la hauteur rappelle cette active persévérance qui, seule, conduit au sommet, au belvédère du palmarès ! Également en haut, avec des ogives pour moduler les ondes des cantiques, la voûte affecte la courbe du firmament, de la vie céleste que soutiennent les Apôtres sous forme de piliers, dont le pavé inférieur

mire l'humilité latente, l'agenouillement de l'humaine petitesse effondrée aux pieds de l'Infini divin... Au centre arrière, l'abside s'arrondit en encadrant le sanctuaire, et sa curviligne atteste la couronne ensanglantée; puis, l'Immaculée *Mater Dolorosa* se dévoile tout au fond, ultime refuge des pécheurs repentants. — Observons ici que l'axe du chœur doit être légèrement excentré sur la gauche, par allusion à l'attitude du Crucifié expirant sur le bois anéantisseur; ce qui doit être en somme la traduction en langue architecturale d'un passage de l'Évangile de saint Jean (1).

En méditant cette symbolique de l'architecture sacrée, comme l'on comprend mieux l'aveu, ce cri du cœur de Renan : « Nos vieilles cathédrales comptent parmi les plus belles choses du monde ; on ne peut y entrer sans être, en quelque sorte, ivre de l'infini. » Cette phrase est extraite de l'*Avenir de la Science;* et, dans ses *Feuilles détachées*, il parle de la Prière en des termes qui ont dû lui faire pardonner bien d'autres pages. — Veut-on maintenant l'avis d'un autre artiste contemporain ? Voici ce que le grand sculpteur Rodin, libre penseur comme son père l'antijésuite Eugène Sue, vient d'écrire sur cet inépuisable sujet : « Personne ne les défend... Renan a prié sur l'Acropole. Cela ne tente donc personne de vous protéger, Rouen, Caen et autres merveilles françaises? Nous n'avons donc pas un nouveau poète pour prier sur celles de nos cathédrales auxquelles personne encore n'a touché, sur ces vierges sublimes ? Les admirables ouvriers qui, à force de concentrer leur pensée sur le

(1) Si l'on veut bien me permettre une médiocre, mais exacte comparaison profane — en dehors du cœur humain, lui aussi légèrement désaxé — n'est-ce point ce qui se passe en projection orthogonale dans chaque moteur alternatif, où le piston n'a pas un mouvement tout à fait symétrique des deux côtés de l'axe transversal du cylindre, dissymétrie imposée par l'obliquité nécessaire de la bielle...

ciel, sont parvenus à en fixer l'image sur la terre, ne sont plus là pour préserver leur œuvre. Le temps lui vole, chaque jour, un peu de sa vie, et les restaurateurs, qui le travestissent, lui volent son immortalité. — Avant de disparaître moi-même, je veux, du moins, avoir dit mon admiration pour ces merveilles, moi qui ai le bonheur de les aimer et qui ai goûté devant elles les plus belles jouissances de ma vie. Je veux célébrer ces pierres si tendrement amenées à la beauté par d'humbles et savants artistes, ces moulures amoureusement modelées comme des lèvres de femmes, ces séjours des belles ombres, où la douceur sommeille dans la force, ces nervures fines et puissantes qui jaillissent vers la voûte et s'y inclinent sur l'intersection d'une fleur, ces rosaces des vitraux dont l'appareil est pris au *soleil couchant* ou *au soleil du matin. Quand tout cela aura péri, le pays* sera changé, déshonoré, jusqu'aux temps lointains où l'Intelligence humaine remontera à la Béatrix éternelle!... » — Et ailleurs : « Quoi ! je puis voir encore les arènes d'Arles, et dès aujourd'hui nos cathédrales sont plus qu'à demi effacées ! La Grèce a été mutilée, certes, mais la souffrance et les blessures ne déshonorent pas. La France a été injuriée et calomniée. Cette magnifique robe de pierre qui eût pu la défendre devant l'avenir, est tombée en lambeaux chez les marchands ; et le fait odieux n'irrite, ne surprend personne. — Le génie de la race achèvera-t-il donc de passer comme ces fantômes et ces formes évanouies que l'on ne recherche plus ? Est-il historique, est-il mythique, le temps où la cathédrale, toutes voiles dehors, ramant de ses contreforts l'espace, belle pour l'éternité, nef française, victoire française, ouvrait à son abside les ailes d'un groupe d'anges agenouillés ? Si, du moins, quelque chose encore subsiste de tout cela, n'est-ce pas notre devoir de recueillir ces reliques, de les défendre... » Assurément, et avec

d'autant plus de conviction, d'intelligence qu'on ne saurait rebâtir, ressusciter de pareilles splendeurs, — tels ces beaux vieillards à la façade penchée, qu'on voit au soleil d'automne, méditer leurs derniers jours terrestres...

De la symbolique architecturale, passons à l'allégorie oratoire de nos églises, puisque l'une et l'autre — qu'on le veuille ou non — font partie de l'intelligence humaine, sont les plus hautes parmi ses innombrables manifestations. Une formidable erreur de plus, que j'ai la profonde humilité d'avouer, avec l'espoir qu'elle me sera pardonnée, c'est d'avoir pris au pied de la lettre ce qu'on me disait de la prétendue ineptie des « calotins » en général et des « curés ignorantins » en particulier (sans toutefois nier la rugueuse rusticité de quelques novices dont la nullité en art est au-dessous de tout médiocre). Au cours de mon adolescence, on m'imposa parmi tant d'autres erreurs, que quiconque pratiquait une religion ou croyait seulement en Dieu, était irrévocablement condamné à l'hypocrisie ou au crétinisme : « bête ou coquin », pas d'autre alternative. Or, la pratique de la vie, avec ses multiples démonstrations, m'a au contraire prouvé que la finesse d'esprit, la bonté, le tact, le bonheur intime, en un mot, la pleine intelligence se rencontre surtout chez les personnes bien nées, professant avec modération le culte chrétien. Et de même pour les prêtres catholiques, que je croyais tous gangrenés, vendus à la caste ploutocratique... Mais allez donc en ville écouter n'importe quel orateur d'église, qu'il soit évêque ou simple abbé, prodiguant le véritable verbe évangélique ; presque avec stupéfaction, j'ai constaté leur belle science, à la fois rationnelle et pratique, toujours exprimée en des termes nets, français et très élevés, dans toutes les nombreuses circonstances que j'ai recherchées pour mon impartiale documentation. Assis-

tez, par exemple, à quelques séances de l'Institut Catholique ; et dites-moi si le cours de l'immortel Branly, si les explications de M. l'abbé Peillaube, le docte directeur de la *Revue de Philosophie*, ne sont pas aussi transcendantales et claires que celles de n'importe quel chargé de l'École pratique des Hautes Études où j'étudiai également. Et j'estime que les autres prêtres collaborateurs à la Revue, font des leçons qui ne le cèdent en rien à celles des professeurs de l'Université officielle, — ce qui ne diminue point ces derniers, tout au contraire. A quoi peut-on attribuer cette supériorité en relief ? A la foi de ces prêtres, sans aucun doute, à l'absence de toute préoccupation autre que leur emploi très peu rétribué, à ce rare bonheur de pouvoir faire remonter au cerveau leur sexualité, le gros du sensualisme, en un mot, tout leur matérialisme ainsi vaincu, pompé par leur plus fort spiritualisme ! Et je profite de ce passage pour avouer que je ne comprends guère l'ecclésiastique dont la tenue, l'allure, toute la conformation ne dénotent au scrutateur le vrai mystique convaincu, depuis les pieds courts et les blanches mains longues jusqu'au crâne en ellipsoïde antérieur et front vaste. Comme alors je saisis mieux ce croquis approprié de l'*Imitation* : « Le prêtre doit être orné de toutes les vertus, et donner aux autres l'exemple d'une sainte vie. Sa conversation ne doit avoir rien de celle du peuple et du commun des hommes ; mais elle doit être avec les anges dans le ciel, ou avec les parfaits sur la terre. Revêtu des ornements sacrés, il tient la place de Jésus-Christ, afin de prier Dieu avec instance et humilité, pour lui et pour tout le peuple (Hébr., v). Il porte devant et derrière lui le signe de la croix du Seigneur, pour se souvenir constamment de sa passion. Il porte la croix devant lui sur la chasuble, afin qu'il envisage avec soin les traces de Jésus-Christ, et qu'il s'attache à les suivre avec ardeur. Il la porte derrière lui,

afin de souffrir avec douceur pour l'amour de Dieu toutes les traverses qui lui arrivent de la part des hommes. — Il porte la croix devant lui, afin qu'il pleure ses propres péchés ; et derrière lui, afin de pleurer aussi par compassion ceux des autres, et afin qu'il sache qu'il est établi médiateur entre Dieu et le pécheur, et qu'il ne cesse point ses prières ni la sainte oblation du sacrifice, jusqu'à ce qu'il ait mérité d'obtenir grâce et miséricorde. Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les anges. il édifie l'Église ; il secourt les vivants, il procure le repos aux morts et se rend lui-même participant de toutes sortes de biens ». Tel est le véritable prêtre chrétien, mystique impeccable et encore assez répandu ; s'il eût toujours existé, la religion catholique serait demeurée *inexpugnable* !

Lors d'un enterrement mixte, j'entendis des réfractaires dire qu'ils préféraient entrer dans la cathédrale, chez l'archevêque loyal, plutôt que chez un fourbe président du Conseil ! Serions-nous plus anarchistes que ces révolutionnaires d'action directe ? — Moi-même, je l'avoue franchement, je suis rentré maintes fois dans toutes sortes d'églises, ou majestueuses ou modestes, toujours en vue de méditer sur leurs richesses artistiques, et autrefois avec l'espoir malsain de piper quelque crétinade dans les sermons de leurs officiers. Or, j'en ressortai invariablement bredouille quant à mon méchant espionnage : gémissez-en, cousins libres penseurs et francs-maçons ; mais ma pensée libre y gagnait d'étape en étape, en éducation esthétique et en science philosophique... Sans doute, je tâche de discerner les styles, robe externe et cœur interne ; je ne vois pas du même œil cérébral les temples intimes des vrais mentalistes mes frères, et les monuments en vogue de la superficielle aristocratie moderne : considérez, par exemple, Saint-Thomas d'Aquin qui ressemble si odieusement à

une salle de théâtre, avec ses lourds fauteuils de faux or massif, ses baignoires entourant la scène, sous forme de grand autel ; ou encore la cubique Madeleine, avec son intérieur de temple maçonnique dont l'agaçant écho répétant les harangues du prédicateur, fait penser — tout respect gardé — au sous-sol du Panthéon, où l'on jute des aménités cambronnesques au père de la Mouquette. Comparez à ces lieux pour spectacles, les retraites peu fréquentées de Saint-Germain-l'Auxerrois, ce régal d'art ; Saint-Merri, à la vénérable façade, et, dans la même rue, à Saint-Nicolas-des-Champs, l'étroite chapelle de la Vierge, aux dimensions d'une chambre maternelle, sanctuaire intime et merveilleux refuge pour les méditatifs ; puis Saint-Séverin (solitaire comme son voisin *hellénisé Julien-le-Pauvre), inestimable bijou* architectural isolé dans de misérables ruelles, splendide solitude des penseurs en quête de silence auguste et d'art austère, de ce Tout divin encapsulé dans un de ses derniers tombeaux lumineux !

Et maintenant, quels affreux venins distille-t-on dans ces « repaires de guerre civile » ; de quelles dents les « bandits ignorantins » y déchirent-ils leurs proies républicaines et socialistes ; de quelles infamies en un mot se déshonorent les « bêtes fauves » enrobées d'ombre noire ? Ecoutez, hommes de bonne volonté, mes frères paisibles. J'accueille d'abord les objections sur les prônes de province, surtout contre ceux des antéchrists de villotte où le docte curé, parfois trop matérialiste, n'escalade la chaire que pour vilipender des adversaires aussi haineux et sans doute encore plus virulents que lui-même, — au lieu de consacrer son oraison dominicale au triomphe irradié de l'Evangile ; je connais ces petites horreurs qui sont de lourdes erreurs, et je les déplore comme tous les penseurs libres rigoureusement sincères ; mais qui oserait prétendre à la perfection absolue ? Si vous ajoutez que

certains bigotons — d'une ignorance crasse en ésotérisme chrétien, vindicatifs sans raison et parfois sans prétexte — comptent parmi les tartufes les plus vénimeux de la création universelle, je vous répondrai que nous avons tous nos défauts respectifs, et que les saints ne voudraient pas n'en point posséder, pour cultiver toujours quelque motif de lutte en l'honneur du bien et du mieux, vers le parfait jamais atteint... Par contre, tous les sermons que j'ai pu entendre à Paris (en une langue très châtiée, qu'on pourrait imprimer presque sans retouche), tous guerroyaient invariablement contre la fausse piété, l'hypocrisie, l'ignoble jouissance égoïste, l'impatience injuste, pour la gloire de la cordialité rémanente, de la fraternité humaine, du socialisme spiritualiste (1). Je me rappelle notamment un robuste curé, à l'allure de colonel avec une voix de baryton (d'ailleurs très charitable, d'autant meilleur qu'il est en apparence plus bourru), qui reprochait à ses pénitentes anéanties de lui envoyer des prières à copier de sa main ainsi qu'un cancre pensumé, comme s'il eût eu du temps à perdre, les traitant de « mascottes inintelligentes » et les invitant une fois pour toutes à observer l'esprit et non la lettre seule de leur religion. Il exhortait les plus riches d'entre elles à se rappeler qu'elles ne faisaient point maigre en carême, sous prétexte qu'elles ne se gavaient que de poissons rares et de pâtisserie fine, alors que des malheureux — les vrais jeûneurs de toute l'année, de toute la vie — trompaient leur famine avec du pain dur et parfois des bas morceaux de viande, infiniment plus maigres aux yeux du Seigneur que le plus léger des poissons ! — J'entendis une autre fois un missionnaire, bel homme à longue barbe grise, cingler sans réserve « les misérables

(1) Tout le monde sait et personne ne devrait oublier que la religion du Christ est celle de l'Amour : « Aimez-vous les uns les autres, répétait-il, c'est là le premier commandement de ma loi. »

qui se moquent du bon Dieu, dont le fouet demeure suspendu sur leurs têtes orgueilleuses », et qui viennent jusque dans Sa Maison, Lui montrer leurs mesquins quoique riches atours, soulever à Sa Face leurs gorges pléthoriques, à Lui, le Père des vrais pauvres. Et il s'adressait aussi aux jouisseurs à pelisse ouatée, qui parfois ne s'assoient au pied de la chaire que pour serrer de plus près quelque provocatrice levée dans la rue, où elle roulait du tonquin et tanguait du nombril (authentique, sans garantir le mot à mot absolu de l'impétueux prédicateur)... — Enfin, lors d'une récente neuvaine génovéfaine, un Monseigneur, pour mieux faire ressortir l'inélégance morale de la vie mondaine, s'attaquait également à la fausse religion des fines dames dont les luxueuses *automobiles ronflaient dans la rue Clovis* et sur la place du Panthéon ; foi défectueuse qu'il résumait dans ses trois principaux défauts : la surface qui se dénonce par les seuls gestes extérieurs et le clapotement des lèvres ; la sentimentalité, qui endort l'âme captée sous le ronron de la musique, l'iconoclastie du décor ; et le mouvement, le culte à la vapeur, avec une vitesse d'automobile, d'enfer, dans ce grand acte exigeant la lenteur, le calme, la méditation, — tandis que tout ce détestable exotérisme oublie le Maître de céans, le Général sabré sur son Drapeau !

Eh bien ! sont-ce là, oui ou non, des traits d'intelligence, des actes de haute morale ? Sectaires, répondez !... Si vous demeurez dents closes, sans consentir encore à incliner la tête, prenez donc la peine de faire ce que j'ai tenté moi-même, en penseur libre ; allez vous documenter *de visu*. Car, pourquoi ricaneriez-vous éternellement de choses que vous ignorez, pourquoi vous classeriez-vous de gaieté de cœur parmi les crétins les plus indécrottables, ces tristes avariés du cerveau ! Il y a tant de faits, tant d'actes et tant de vérités qu'on n'a point le droit de

traiter en quantités négligeables, d'ignorer systématiquement. Qu'on les discute de bonne foi, vive le choc des lumières; mais on ne peut, en toute justice, les mépriser *a priori*. Tenez, je ne sais ce qui me retient de vous lancer encore quelques opinions que je viens de relire par dizaines et parmi lesquelles je ne transcrirai que les deux ou trois ultra-modernes, en ce moment dans ma main gauche. — Voici d'abord celle d'un homme dont Waldeck-Rousseau dit dans ses confidences que « ce n'est rien », mais qui fit tant parler de lui, avec ses caricatures aux cornes sataniques. Donc, interviewé par l'éminent écrivain Hugues Le Roux, M. Combes s'exprimait ainsi : « Rappelez-vous qu'en dépit de ceux qui voudraient m'interdire cette liberté, je suis un spiritualiste impénitent. Au temps où je discutais la loi sur les associations, j'ai tenu à faire ma profession de foi et à dire à la tribune qu'un libre-penseur n'est pas un athée. Je songeais, à ce moment-là, à ce grand Claude Bernard dont je suis l'hôte et qui, parti d'études positives, entrevoyait au delà de ces études mêmes cet « Inconnu » que poursuivait son génie. J'ai dit, en termes à peu près exacts : « Depuis « que la science a établi d'une manière irréfutable, que « dans la nature rien ne se crée ni ne se perd [qu'en « pense M. Le Bon Gustave?], une analogie, absolument « légitime, transporte dans le monde de la conscience « ce que l'observation atteste dans le monde des corps. « Elle garantit la personnalité humaine contre l'horreur « instinctive du néant. Elle lui ouvre les horizons de « l'éternelle justice. » Cela fit un beau tapage, même sur les bancs où siégeaient mes amis ! En ce temps-là, le spiritualisme était mal porté. Mais on revient à des pensées plus élevées, heureusement ! » Oui heureusement, soyons polis ; d'autant plus que ces paroles n'auraient point été reniées par l'ex-libre penseur pénitent Littré, lui qui pouvait dire (à son époque) en pleine Académie alors

philosophique et tolérante de la rue Cadet : «... En se simplifiant et s'épurant de plus en plus, cette notion est arrivée jusqu'à nous, et aujourd'hui elle s'impose aux intelligences sous deux formes, l'une historique, l'autre philosophique. Sous la forme historique, Dieu a parlé aux hommes, il s'est révélé, c'est un fait. Sous la forme philosophique, le monde est en effet un ouvrage ; il a une cause, un ouvrier... » Parfaitement conforme à la dernière encyclique du très romain pape Pie X. Et n'est-ce pas M. Payot, un des plus célèbres chefs de l'Université qui, tout en guerroyant pour le triomphe sans merci de l'élément laïque, reconnaît que « l'Église catholique est une admirable éducatrice des caractères, et qu'on ne peut assister à une cérémonie dans une église sans être pénétré d'admiration pour la science *impeccable* qui a présidé au moindre détail ». Alors ?... Et enfin, qui n'a suivi les récents débats parlementaires au cours desquels l'illustre académicien Maurice Barrès, après avoir repoussé les avances des catholiques, en se proclamant « fils de l'Université, des Taine, des Renan, des Michelet, oui leur fils d'esprit », s'adresse aux libres penseurs, aux héritiers de cette même culture de libre pensée, et leur dit par l'intermédiaire de l'*Eclair* : « En défendant nos églises, c'est notre civilisation, notre formation héréditaire que je défends. Il s'agit que l'intelligence française réagisse sous des coups qui, sans la viser directement, l'atteignent. Cette question de la défense des églises, nous ne devons pas l'enfermer sur le terrain confessionnel. C'est un problème moral, un problème national, et même d'ordre universel, mais qui ne saurait cesser d'être catholique. » Et cette interview ne fut que le prélude du beau discours où — écouté par toute la Chambre et même par M. Briand qui ne cacha point sa sincère admiration (quoique alors président du Conseil) pour le grand talent et les hautes pensées de l'orateur-écrivain — celui-ci dit notamment :

« Il y a, tout au fond de nous, un vaste domaine, le plus riche domaine d'aspirations confuses, un domaine obscur, et les psychologues scientifiques le reconnaissent comme la nappe profonde qui alimente nos pensées claires. Les plus grandes et les plus fortes pensées dont nous prenons conscience, sont comme des pointes d'îlots qui émergent, mais qui ont des stratifications immenses sous la mer..... Cette conscience obscure, en effet, c'est elle qui a voulu l'église du village et qui continue à la vouloir, comme c'est elle qui a déchaîné l'inquiétude de Faust et fait ouvrir la chapelle d'Auguste Comte et l'oratoire de Stuart Mill. Eh bien ! une fois les églises de nos villages jetées par terre, avec quoi donnerez-vous satisfaction à tout ce monde d'aspirations auxquelles nos églises répondent ? Où cultiverez-vous ces facultés de la vie émotive qui s'abritent, s'affinent et s'apaisent depuis des siècles dans l'église ? Où trouverons-nous, si l'église est fermée, cette satisfaction qu'elle donnait à l'inquiétude mystique ? — Pour quiconque a médité sur ces abîmes de la vie sous-consciente, l'église est encore ce que l'homme a trouvé de plus fort et de plus salubre pour y porter l'ordre. Seule aujourd'hui, elle répond encore aux besoins profonds de ceux-là mêmes qui semblent les plus réfractaires à son paisible rayonnement. Seule elle étend ses pouvoirs jusqu'à ces régions où, comme dit Gœthe, « la raison n'atteint pas et où, cependant, on ne veut pas laisser régner la déraison. » J'entends : vous dites que sur certains points, pratiquement, le peuple se désintéresse de l'église. Eh ! messieurs, le simple fait que ces murailles chargées de sensibilité orientent très vaguement, d'une manière insuffisante, mais orientent toute la pensée, est un élément inappréciable de la philosophie du village... »

Au reste, cette petite revision n'est pas et ne peut être, même en raccourci, un traité d'apologétique. Sans sou-

ligner davantage mon incompétence — moi qui, quoique baptisé catholique, ne suis qu'un humble chrétien primitif, quelque chose comme un Essénien des temps préparatoires — je tiens à me maintenir entre les bornes psychologiques qui se dressent à la périphérie de mon petit plan.

Autres religions. — Des faits, toujours des faits, pour notre documentation expérimentale. Hélas ! je n'en ai pas encore sur le rigide protestantisme, bien que le faux Christ Luther me semble diaboliquement sujet à caution; cet athée a démoli d'un mot sa religion prétendue seule exacte, le jour où il bava cette irrépêchable incongruité : « Dieu est un tableau vide sur lequel il n'y a d'autre inscription que celle que nous y mettons nous-mêmes. » Et, *de son côté, Schopenhauer n'a-t-il pas dit qu' « en éliminant* l'ascétisme et le célibat qui en est le point capital, le protestantisme a atteint par là même l'essence du christianisme, et peut à ce point de vue être considéré comme une apostasie »... Au cours de mes rares visites dans les temples de Paris comme dans ceux de province, j'ai surtout vu l'indécente nudité d'un cadre absent, d'un « non chez soi » de table d'hôte ; ce qui donnait à chaque salle l'aspect d'un paisible cabaret dont les longs madriers, veufs de verres, étaient démunis de poison vert. Les Calvinistes qui liront ces courtes lignes voudront bien n'y voir aucune plaisanterie malveillante, d'autant plus que, si je pèche ici, ce ne peut être que par simple ignorance.

Passant un vendredi soir rue de la Victoire, je crus pouvoir entrer dans la synagogue dont on déclavait les portes de fer. C'est un édifice nu et laid, d'autant moins cordial qu'il semble plus vaste avec ses longues stalles, ses hautes galeries théâtrales, et dans le fond sa rotonde en atrium oriental, où gesticulent les noirs rabbins à écharpe, presque tous décorés de la croix napoléonienne. En voyant ce monticule symbolique, je pensais invinciblement —

blasphème hideux ! – à la « Prière sur la Montagne », que je me remémorai en lenteur... Mais, ici, les infidèles se posent sur un petit bureau qui leur sert de remise biblique, s'accoudent sur le dossier du voisin, se congratulent à distance, jutent sec sur le parquet ; tous ces gens-là couverts d'oripeaux très cossus et suant la crasse aurifère, demeurent chapeautés (ainsi que les femmes, d'ailleurs !). Et je les plains comme les êtres les plus orgueilleux de la création, puisqu'ils se croiraient humiliés non seulement de s'agenouiller devant Dieu, mais encore de le saluer chez Lui. Au fait, pourquoi se gêner, là ou l'on ne voit ni ne sent aucune Présence : le Maître n'y paraît point, absent comme le désavoué Messie. Et il semble bien que messieurs les moïsâtres au bec ploutocratique, aient imposé cette irrévérence jusque dans les sous-officines maçonniques, où l'on discute et dispute parfois à coups de poings, avec la même grossièreté du chef capelé sans les auspices de l'ex- « Grand Architecte » évanoui ; où l'on fume et crache aux tenues dites solennelles, sous huis verrouillé, sans le moindre fenestron pour en chasser l'air méfitique sursaturé de haine sectaire et antiphilosophique, donc antihumaine. Comment s'étonner, alors, que tant d'esprits indépendants ne puissent s'y acclimater et, penseurs libres, comme moi, s'en évadent assez tôt pour n'y point claquer de double syncope pulmonaire et mentale !

Je ne suis guère mieux assorti sur les petites religions d'à côté. A commencer par Antoine le Guérisseur, pour lequel 200 000 Belges viennent de signer une lourde pétition demandant que le culte antoniste soit officiellement reconnu et devienne religion d'Etat, je n'ai guère l'intention de mettre en doute le pouvoir vraiment extraordinaire de ce thaumaturge ; mais quand il sera mort (je veux dire désincarné), que fera-t-on de son temple et de tous les accessoires qui l'encombrent, y compris les pour-boire-et-manger du culte ? Certes, je me doute un

peu que les prétendants ne feront point défaut ; mais s'ils ont, nombreux, le même pouvoir, ce miracle latent sera trop vulgaire pour être admis loyal, inattaquable. Donc... Je mentionnerai finalement ce petit souvenir d'une réunion spéciale (deux douzaines de spirites dissidents) ; et là encore, je ne veux blesser personne, même si je n'avais plus de raisons pour croire avec certitude à la réalité démontrable de certaines communications (je m'expliquerai plus tard) ; mais, précisément parce que j'ai ma libre conviction sur leur existence contrôlable, je ne les gobe pas toutes indistinctement : ce qui ne m'empêche point de reconnaître que ces spiritualistes chrétiens — à l'exception des farceurs matérialistes et des faux médiums — méritent mieux que la haine ou le mépris tenaces de leurs cousins catholiques ; car il ne devrait pas y avoir de frères ennemis dans la droite spiritualiste, redressée d'un vigoureux monolithe contre la houle voyoucratique... Voici donc la réponse du commandant Dorgeat (le célèbre photographe de l'Invisible) à un étourdi qui salivait et jutait sur Dieu comme sur Satan, sur le Bien et sur le Mal, et critiquait l'impuissance apparente du Tout-Puissant : « Mon cher monsieur, permettez-moi de vous rappeler que le Dieu de notre Terre est celui qui, de loin en loin, nous envoie des Messies, tantôt pour la paix avec un Jésus et tantôt pour la guerre avec un Napoléon. C'est ce même Dieu qui, à l'approche des excès révolutionnaires claironna dans les Etoiles : « Annibal ! descends et marche ! » Et Annibal devint le Napoléon dont on a reparlé dans le monde. Voilà comment triomphe de Satan le Démiurge qui commande cette planète ; car je ne parle pas du Grand Dieu Constructeur des Univers, beaucoup plus difficile à déchiffrer... » Et les vingt chaises d'applaudir frénétiquement, au signal des trois guéridons du bureau. — Etant invité à cette réunion présidée par le candide apôtre Albin, je n'osai intervenir

en entendant ainsi pontifier. Si j'avais pu demander la parole, j'aurais fait doucement observer au Commandeur que Napoléon avait jailli une vingtaine d'années avant la prise de la Bastille, et qu'à la mort de Louis XVI il eût été un peu tard de faire descendre Annibal dans le sein de l'autoritaire Lœtitia (1). Mais le bon Esprit qui me guide en beaucoup de circonstances me renfonça vivement dans mon fauteuil ; sans quoi j'aurais pu me faire congeler sous cette riposte martialement annibalesque : « Peut-être, mon jeune ami, le petit Bonaparte revint-il sur cette planète un peu avant la tramontane révolutionnaire ; mais vous ignorez que les Esprits du Troisième Ciel, les Eons Pairs du Sous-Dieu de la Terre, connaissent des milliards de siècles d'avance tous les événements inscrits sur l'Ardoise céleste ; ils avaient donc prévu et la Révolution et ses excès à freiner. Voulez-vous une comparaison concluante à la portée de votre liège cérébral ? Supposez qu'un vrai sauvage qui n'a jamais vu de civilisés ni de civilisation, soit conduit à Dakar, et qu'après lui avoir expliqué — plutôt mal que bien — le mécanisme d'un pyroscaphe, on lui affirme que, partant plusieurs jours après ce bateau, une dépêche télégraphique ou téléphonique parviendra en France avant lui. Votre cannibale écarquillera ses dents et ses yeux narquois au nez de son initiateur ; et c'est pourtant ce dernier qui a raison, vous en convenez ! Vous voyez donc bien que Napoléon le Grand est la réincarnation du grand Annibal.. à moins que ce ne soit celle d'Alexandre le Grand... ou les deux, peut-être... »

Au fait, tout est possible, j'en conviens, puisque le mot « impossible » n'est point français ; et pas davantage

(1) J'ai narré, ailleurs, comment je connus les détails de cette éclosion, à Ajaccio, dans la maison célèbre que je visitai longuement, dans toutes ses pièces et sous tous ses meubles.

albanais, ni allemand, ni amaric, ni anglais, ni annamite, ni arabe, ni araméen, ni arménien, ni basque, ni bengali. Vous ne le trouverez pas non plus dans les langues bohémienne, bretonne, bulgare, chinoise, croate, danoise, esclavonienne, éthiopienne, espagnole, finnoise, flamande, gasconne. Et non plus dans cette autre douzaine encore usitée : grec, hébreux, hollandais, hongrois, illyrique, islandais, italien, japonais, kisuahili, laotien, latin, líthuanien. Vous le chercheriez en pure perte dans cette quatrième douzaine : lugando, luxembourgeois, malais, malgache, norvégien, ouolof, persan, phénicien, polonais, portugais, prâcrit, provençal. Enfin je vous défie farouchement, au besoin les armes à la main, sur une quelconque de ces douze autres routes arborant les poteaux roumain, rousthène, *russe*, *sanscrit*, *serbe*, *siamois*, slovaque, slovène, *suédois*, *turc*, *thibétain*, zend ; pas même — ô suprême et infernale déception ! — non, votre ultime espoir sera déçu avec le canonisé espéranto, soixantième et définitif jargon (encore plus étrange qu'étranger) de notre joyeux globule... Anéanti au bout de ce chapelet, je préfère, mon Commandant, capituler et reconnaître — devant l'évidence des faits — que Napoléon le Grand est bien la réincarnation du terrible Annibal, ou d'Alexandre le Grand, ou du grand César, ou encore de la bienheureuse Jeanne, ou peut-être des cinq à la fois, si le grand Condé consentait, en chavirant le grand Louis de son rivage, pour compléter la demi-douzaine... C.Q.F.D.

TROISIÈME PARTIE

PROFESSIONS INDUSTRIEUSES

(CONNAITRE L'INDUSTRIALISME HUMAIN)

CHAPITRE PREMIER

TRAVAIL INDUSTRIEL

§ I. — Intelligence manuelle.

1. Mœurs ouvriéristes. — Il devient très délicat d'agiter la palpitante question ouvrière, surtout si l'on veut en dégager impartialement la philosophie, la connaissance exacte. C'est pourtant ce que j'essaierai de faire, en allant du petit au gros, de l'apprenti à l'ouvrier, et en considérant que l'adresse manuelle constitue comme un savoir mécanique, l'intelligence des mains qui « comprennent », qui s'ingénient pour tendre à matérialiser le parfait, ou du moins le presque impeccable.

Crise de l'apprentissage. — Cette crise, parallèle à celle du français, est malheureusement si réelle que son expression devient un véritable lieu commun. Il faut pourtant qu'on s'en préoccupe très sérieusement en France, si

l'on veut conjurer une catastrophe infiniment plus grave qui mine déjà notre pays dans ses œuvres vives et qui, avant deux lustres, nous rabaissera comme ailleurs au-dessous du médiocre, rétrogradera notre patrie au dixième rang ! A qui la faute ? Les causes sont multiples ; et l'on peut en affirmer deux essentielles : d'abord l'amour exagéré du lucre, du gain immédiat ; la vie de plus en plus pénible pour les faibles, les pauvres d'argent ; ensuite les lois draconiennes qui, en harcelant les patrons même très bien intentionnés, les découragent au point de les obliger à se désintéresser presque de l'avenir des industries qui les enrichirent jadis, et certaines, aujourd'hui, leur permettent à peine de faire face aux échéances criardes. Aussi, dans l'usine proprement dite, la machine-outil de l'ingénieur tend-elle à chasser le travail manuel du burin et de la lime ; l'appareil mécano ou électro-chimique du savant remplace-t-il de plus en plus le malaxage à tour de bras, dans l'alimentation générale y compris la fabrication du pain qui, chacun le sait, s'opère presque partout avec des pétrins mus par courroies et engrenages, la pâte cuisant dans des fours conduits au pyromètre. Et un simple mécanicien d'occasion suffit désormais à surveiller l'ouvrage de dix bons ouvriers dont l'apprentissage n'est plus à faire ; et *l'arpète* devient un mythe, à peine une souvenance des vieux, une fonction abolie dès l'aube du xxe. — Malgré ma répugnance instinctive pour tout ce qui déforme et voyoucratise notre pur français, ce bourgeon de langue verte me semble des plus justement expressifs ; car cette altération du verbe *arpenter* indique bien l'occupation de l'apprenti qui, sorte de friquet sur la branche, arpente la rue comme l'atelier, flâne par monts et par vaux, bâille de toute sa petite cervelle à la devanture du papetier pornographe, quand il ne se dévie le torse parmi le va-et-vient des hommes de peine, ou ne s'em-

poisonne le sang sous le zinc de l'assommoir ! Ainsi, le rôle de ce novice ne consiste plus à apprendre un métier, mais seulement à rendre au chef, à son frère hostile l'ouvrier, le maximum de services immédiats, vaille que vaille, coûte que coûte. Et cette triste gangrène a gagné toutes les usines, tous les comptoirs, tous les ateliers des deux sexes. Aussi vous laisserai-je déduire à quoi sont exposées ces précoces victimes dans les rues des grandes villes trop claires, comme dans les coins des étroites salles trop sombres : maigres fruits verts qui depuis plus d'un lustre savent tout à quinze ans, sauf travailler ; pauvres chaperons roses dont le loup sournois ne fera qu'un coup de mâchoire.

D'autre part, je pense comme M. Schmidt que ceux qui reconnaissent au travail manuel une certaine valeur éducative et en confient l'enseignement à un ouvrier dépourvu d'instruction et d'aptitude pédagogique, agissent d'une manière tout à fait irrationnelle. L'ouvrier qui n'aura pas fait d'études spéciales ne se proposera qu'un seul objet, celui d'apprendre son métier aux élèves. Ne comprenant point le parti qu'on peut tirer du travail manuel en vue de l'éducation générale, il ne profitera guère des manipulations du bois et du fer, de la confection des différents objets pour compléter, au moyen de données concrètes et matérielles, les généralités des diverses branches du programme. — Il y a un autre côté de la question qui doit nous préoccuper : puisque les enfants imitent naturellement les gestes, les manières, la tenue de ceux qui les entourent ; qu'ils répètent les expressions entendues, qu'ils prennent inconsciemment le tour d'esprit des gens dont ils subissent le contact ; qu'ils se modèlent, avec une fidélité surprenante, sur les maîtres qui les dirigent, se pénètrent si facilement de leurs sentiments, — il est essentiel que le choix des personnes chargées de les conduire soit fait avec un tact très judicieux... On choi-

sira, dit-on, des ouvriers intelligents ? — L'intelligence ne suffit point en pareil cas. Il importe, sans doute, que le professeur de travail manuel ait du jugement ; mais il faut surtout qu'il possède de solides principes d'éducation, qu'il puisse concourir à l'enseignement général, scolaire ou post-scolaire...

Syndicalisme contre patronat. — Elle est un fait frappant, d'une actualité de plus en plus cuisante, cette petite guerre meurtrière, fatalement destructive ; aussi ne pouvons-nous éviter d'en parler. Ces messieurs des Syndicats mènent grand tapage de grelots, c'est entendu, mais sont-ils vraiment très redoutables ? D'abord, ils ne sont pas le nombre, la majorité, quoi qu'ils prétendent (ce qui, en principe strict, serait plutôt à leur avantage, convenons-en) ; à peine pourrait-on les dénombrer par *quelques centaines de mille*, moins d'un demi-million, contre les multiples millions de l'ensemble des ouvriers et employés français. Or, même dans ce noyau étourdissant, combien compte-t-on de convaincus, de loyaux lutteurs, de travailleurs sérieux acceptant avec les droits qu'ils exigent violemment les inéluctables devoirs qu'ils devraient s'honorer de remplir ? Comment s'étonner, alors, qu'un troupeau si hétérogène tombe à la merci d'une pincée de roublards, de larges glottes qui en usent et en abusent à toutes les sauces, sous prétexte de problématique organisation professionnelle. Et quelle organisation ! Comme on s'explique bien cette objection d'un patron interviewé par M. Bureau : « Vous comprenez qu'il est toujours fâcheux de faire une concession à des ouvriers français ; comme on n'a en face de soi aucun individu responsable — sinon pécuniairement, du moins moralement — on ne sait pas où l'on va. » Et M. Bureau ajoute : « Où sont-ils, en France, les Syndicats sagement dirigés par des chefs syndicalement élus, et de qui l'autorité serait d'autant mieux respectée que

le choix des électeurs serait plus libre et plus éclairé ? » — M. Bureau vous est inconnu ? Et M. Fournière, l'ancien député socialiste, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, un des ex-porte-parole du parti de la violence, des droits sans devoirs, le connaissez-vous au moins de nom ? Ce n'est pas un suspect, j'imagine ; mais tout son dévouement, sans doute sincère à la cause ouvriériste, ne l'empêche point d'écrire cette topique constatation réaliste : « N'est-ce pas pitié, vraiment, de voir gaspiller le temps précieux que les prolétaires enlèvent à leur sommeil, après une harassante journée de travail, et vouent au syndicat, égaré et détourné de son objet ? L'observation montre que la mégalomanie syndicaliste n'est pas ouvrière et qu'elle a été introduite dans certains syndicats par des théoriciens qui ont fait leur apprentissage dans un lycée, et non devant un *établi* ou un étau. » — Il est donc bien avéré que la plupart des matuvuesques meneurs ne peuvent se prétendre qualifiés pour parler au nom du prolétariat. Sont-ils seulement des chefs, de vrais chefs du parti socialiste ? Pas même ! Des porte-parole, des récepteurs-transmetteurs phoniques, peut-être. Des saltimbanques, des nullités sonores, rien de plus, presque tous... Au reste, le conflit habituel couve en permanence, peut-on dire : d'une part, le patron qui, ayant pris l'initiative d'exécuter un gros ouvrage en courant seul le risque de l'entreprise, cherche à faire fructifier et ses capitaux si souvent gagnés de haute lutte et son travail personnel ; de l'autre, l'ouvrier qui, sans autre préoccupation, arrive chaque matin à l'atelier, y travaille du lundi (pardon ! du mardi, trop souvent) jusqu'au samedi (ah ! ce dernier jour-là, il déploie véritablement une ardeur presque normale), empoche alors tout son salaire hebdomadaire, puis file en sifflant des chansons et autres perroquets jusqu'à la semaine suivante. — « Comment évaluer, écrivait récemment M. Ha-

notaux, cette complexité presque inextricable d'intérêts actuels et d'intérêts futurs, d'exigences immédiates et de probabilités insaisissables qui sont l'objet du débat ? Pour être clair, un exemple. Vers 1895, on décide qu'une exposition aura lieu à Paris, en 1900. On lance les plans et les programmes. Les patrons soumissionnent. Dès que leurs devis sont établis et acceptés, ils embauchent des ouvriers ; ils font venir du Limousin des maçons, du Nord des mécaniciens, etc. Ils commandent à Paris, en province, à l'étranger, dans les usines compétentes, tous les objets nécessaires : les forges flambent, les marteaux tapent, les limes grincent ; c'est une activité universelle qui gagne de proche en proche, jusqu'à faire le tour de la planète. Cependant, sur ce vaste champ de travail, le paiement des journées aux ouvriers et aux employés se *fait de semaine en semaine ou de mois en mois*, avec une ponctualité méticuleuse. Et cela sur une seule et unique garantie : un mot, une parole prononcée à Paris. Ce n'est pas seulement les bras, ce sont les capitaux qui se sont mis en mouvement. Les caisses se sont vidées, les crédits se sont engagés ; en un mot, une avance de fonds colossale a été mobilisée par l'exigence de la main-d'œuvre qui ne veut rien savoir et qui réclame, à chaque paye, son argent *tout de suite*. Si on lui disait : « Attendez jusqu'à ce que l'exposition soit ouverte, on vous rétribuera sur les entrées ; attendez jusqu'à ce que les cafés et les restaurants se remplissent, vous partagerez les bénéfices des beefsteaks et des bocks ; patientez jusqu'à ce que les bonshommes Guillaume ou le Théâtre japonais fassent salle pleine, nos sécurités reposent sur les beaux yeux de Sada-Yacco et sur les entrechats lumineux de la Loïe Fuller... » Si on leur disait cela, et si on les assignait à cette échéance, ils la trouveraient mauvaise. Cependant, les patrons, eux, ont marché là-dessus : ils ont engagé leur argent, leur vie et leur honneur. Et ils

sauront seulement après l'exposition, quand tous les comptes seront épurés, cinq ou sept ans plus tard, s'ils ont eu tort ou raison de se jeter dans l'affaire et si l'argent qu'ils ont avancé, avec tant de soucis et de peines, l'a été en pure perte ou s'il a produit quelque profit. »

Tout le nœud de la difficulté est ici. Mais du côté ouvrier, comment pourrait-on, même de très bonne foi, remplacer le patronat ; car nous pensons que les tentatives communistes ont fait leur preuve en France et ailleurs, où ce genre d'établissements, ces « clairières » n'ont laissé que ruine et haine, — détritus balayés par le hoquet de l'indifférence universelle... La grève, alors ? Mais quelle sorte de grève : avertissement, sabotage, spoliation ? Ils n'ont, semble-t-il, que l'embarras du choix, pour chavirer fatalement ; les faits sont encore là pour corroborer cette grande vérité humaine. *Il* n'apparaît donc pas d'issue, en dehors de ces culs-de-sac, dans le sens de la violence : c'est comme une machine à vapeur dont le robinet à plusieurs voies évacue soit à l'air libre, soit au condenseur, mais laisse forcément échapper, quelque part, le fluide fatigué ; que ce robinet vienne à se fermer, coincé d'intransigeance, et la machine stoppera instantanément, ou pis, le cylindre sautera ! Cette image me semble trop exacte, trop en relief, pour qu'on puisse nier encore les grands dangers réciproques d'un chambardement économique, cette massue à deux coups, — tels les récents sabotages des ouvriers champenois qui, en incendiant les vignobles de leurs employeurs (sous prétexte de délimitation !), ont du même coup détruit leur propre gagne-pain... Et pour finir, qui donc en pâtirait le plus vite, partout? Ne seraitce pas le salarié qui vit ordinairement au jour le jour, tandis que l'organisateur peut attendre. — En résumé donc, personne ne devrait oublier les lourdes vérités latentes de la complexe vie moderne ; tout le monde (en

dehors des polichinelles que vous savez), oui, chacun gagnera de mettre un peu d'huile dans les rouages de la formidable machine sociale ; et la remarque d'une grande feuille tudesque (qu'on me pardonne cette citation d'allure internationaliste !) est plus que jamais d'actualité : « En présence de la façon continuelle avec laquelle on fait ressortir de prétendus droits, il est nécessaire de toujours rappeler les devoirs dont le socialisme fait de son mieux disparaître l'existence. » A bons entendeurs, tous mes compliments !

OUVRIERS MODERNISTES. — Ces mauvais spécimens sont heureusement la minorité, — à l'instar des brouillons syndicalistes dont le vacarme n'est point une force, mais un simple dissolvant à combattre avec une indémontable énergie. Et ils se prétendent socialistes, et ils se targuent de modernisme ! En quelques lignes brèves, vous connaissez — parmi tant d'autres similaires — l'histoire de cet ouvrier tisserand qui commettait le crime (passible d'excommunication collectiviste) de travailler à Hazebrouck sur un nouveau métier. Tout le monde a pu lire les topiques détails des tracasseries et autres brutalités dont fut victime ce malheureux adversaire de la routine manuelle : sa maisonnette saccagée malgré la barrière des gendarmes (d'ailleurs presque tous blessés), et ses propres os disloqués, dénumérotés à coups de sabots et autres braquemarts. Les tristes involués ! Comme ils oublient volontiers que tout le bien-être actuel de l'humanité — le leur — vient surtout des méditations de quelques esprits supérieurs... Après ceux d'Hazebrouck et d'ailleurs, voici que ces messieurs de la Carmagnole se sont remis à danser : « Vive le son, vive le son... » Comme ils seront bien avancés, et avec eux les larges glottes qui les commandent (tels ces petits poissons finauds qui guident les myopes requins), quand les patrons à bout de patience les planteront devant la

planche à pain râclée, iront plus loin porter leurs bienfaits rayonnants. Mais qu'ils sont à plaindre dans leurs gosses, tous ces malheureux qui se réveilleront un matin sans œillères, nus, aveuglés par le scintillement symbolique du Soleil sur la vaste Terre que leur orgueil aura dévastée. Peut-être se diront-ils alors, chacun *in petto* : « Me voilà libre enfin ! Je ne suis plus ouvrier, ni employé, ni rien. Je suis libre, libre, libre de crever de faim et de périr d'ennui... »

Ils se plaignent sans trêve de la « situation sociale » qui, n'hésitons pas à le reconnaître, serait à modifier dans beaucoup de coins et recoins ; mais il y faudrait mettre beaucoup de doigté et encore plus d'esprit de véritable justice, — ce qui ne serait pas très facile. « On dit aux prolétaires qu'ils sont déshérités (écrivait About dans son *ABC du Travailleur*) ; rien n'est plus faux. Déshérités par qui ? Déshérités de quoi ? Leurs pères n'ont rien laissé pour eux. Ont-ils la prétention d'hériter d'un inconnu, au détriment des successeurs légitimes ? La terre n'est pas une richesse par elle-même, avant tout travail ; elle n'est qu'une occasion de dépense. Et si vous arrivez par miracle à défricher votre lopin, le jour où vous commenceriez à récolter le fruit de vos peines, trouveriez-vous plaisant qu'on vînt vous dire : Restituez dix ares ; la population a augmenté de dix millions, il faut faire une part aux nouveaux venus... » Effectivement, il paraît fort juste que les enfants héritent de leur père : car c'est le même homme qui les appelle à la vie et doit leur assurer de quoi subsister le plus intelligemment possible. Et le chef aurait sans doute moins produit, mois économisé sans égoïsme, s'il n'avait eu des enfants, ses légitimes continuateurs. — D'ailleurs, observez messieurs les ouvriers de notre époque, gagnant dans les villes (mieux que les travailleurs libéraux ayant déboursé leur argent et leur santé jusqu'à vingt et même

trente ans !) leurs dix ou quinze francs par jour, souvent sans autre fatigue qu'un exercice hygiénique, se gavant de bonne viande persillée, s'offrant les primeurs en boîtes, puis se gargarisant de vins et d'alcools explosifs, avec rien de trop cher (je sais de quoi je parle ; c'est moi qui fais le marché). De plus, à les entendre, eux seuls seraient indispensables : un comptable, un ingénieur, un chef quel qu'il soit, c'est de la fumisterie ; ce sont des farceurs, des trop payés, des parasites accrochés à leurs bras velus (je sais encore ce que je relate, après avoir vécu côte à côte avec eux, dans les bureaux contigus aux ateliers). Indispensables, seuls détenteurs du progrès de l'humanité, ah ! maladie de cervelle ! Je soignerai cela au paragraphe des inventeurs.

Valeur du travail. — Il est parfois plaisant d'entendre un alcoolique baver que tous les médecins sont des ânes, un mauvais ouvrier chanter que tous les ingénieurs sont des malpropres n'accouchant que de « sonneries », un soldat mangé de vermine hervéiste proclamer que son impérieux devoir en cas de guerre serait de visser sa première balle dans l'arrière-boutique de son « colon »... Mais tous les subalternes ne sont pas déséquilibrés, inintelligents à ce point, n'exigent pas une suppression ridicule des heures de travail, plus une augmentation de salaire disproportionnée avec leurs capacités. Je me garderai cependant d'ajouter que l'on doive toujours bûcher comme une bête de somme, bien qu'on prétende que « travailler c'est prier » ; et je suis de l'avis du Dr Toulouse, quand il estime que le travail ne peut être désirable au-dessus d'une certaine fatigue, au-dessous d'un certain intérêt ; pour cela, on peut énoncer ce principe idéal que le temps du travail devrait être en raison inverse de sa simplicité. Mais si la nécessité de la récréation ne peut faire le moindre doute, encore faut-il remarquer qu'il serait défectueux de l'appliquer sans dis-

cernement ; car ce qui est utile à un tempérament pourra être nuisible à un autre, et *vice versa* : c'est ainsi qu'un cultivateur ne se distraira que médiocrement à la campagne le dimanche et beaucoup mieux à la ville, tandis que, ce jour-là, le citadin, toute la semaine entassé parmi des murs et de hautes maisons, éprouvera un évident bien-être au large, sous une plongée en pleine verdure égayée de fleurs, de chants et de rayons ; tout pareillement, l'ouvrier manuel récréera son esprit à la lecture d'ouvrages à sa portée, tandis que l'artiste mental dédaignera le « respect humain » pour fabriquer ses chaussures (comme Tolstoï), pour saponiser sa chemise de nuit (à l'instar de Nausicaa), gouverner sa basse-cour et fleurir son jardin (comme quelqu'un de ma connaissance).

Ainsi, tout homme digne de ce nom, travaille, remarquez-le partout, même chez les grands manitous qu'on envie souvent parce qu'on n'aperçoit que le bon côté doré de leurs apparentes sinécures : ils peinent à leur façon (et presque toujours plus que l'ouvrier indépendant au bout de ses huit heures mécaniques), l'industriel, le négociant, le financier, qui ont charge des capitaux de leurs familles ou de leurs commanditaires ; le médecin consciencieux, dont la dolente clientèle est suspendue au résultat de ses méditations ; le professeur honorable, qui forme l'âme à épurer des générations futures ; l'auteur dramatique, qui combine une pièce nouvelle et s'attèle ensuite au labeur bien plus ardu de la faire monter, pour dérider les citadins alourdis par une semaine plus ou moins ingrate... Il faut donc honorer à la fois (sinon également) le travail de l'esprit et le travail du corps ; car, nous le savons, la querelle est ardente entre les matérialistes et les spiritualistes, bien que ceux-ci, dès qu'ils atteignent à un degré assez élevé, réprouvent cet injuste acharnement qui semble être l'apanage des frustes ma-

nouvriers. Il est rare en effet qu'un manuelliste — même adroit et un peu cultivé — admette la supériorité pourtant réelle d'un contremaître, d'un ingénieur, contestant que ces chefs aient plus de valeur, puisque plus d'utilité dans la production : quand le contremaître est apte à diriger tout un atelier, c'est-à-dire un aggloméràt d'unités simples qu'il intègre en quelque sorte au point de vue distribution générale ; et quand l'ingénieur, par sa science exacte, son assiduité onéreuse dans les grandes écoles jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans (alors que l'ouvrier de même éclosion gagne depuis une dizaine d'années), est vraiment capable de perfectionner et d'accroître la fabrication dans le milieu qu'il régente, en simplifiant la manutention, donc en augmentant le produit quotidien d'un même nombre de travailleurs, en multipliant le crédit de l'usine, de la maison collective, de la ruche commune... Un ouvrier réfractaire, tout en niant de parti pris l'exactitude des constatations qui précèdent, insinuait qu'on ne devrait nullement tenir compte de l'apport réel, quoique relatif, mais seulement de l'effort unitaire, absolu, membreux, prétendant que « celui qui peine assis ne peut être considéré comme un travailleur » !! Autant dire que l'animal à quatre pattes est plus méritoire que l'homme sur ses deux jambes, et l'oiseau plus intelligent que l'aviateur. Comme s'il n'était point prouvé depuis des siècles que le labeur mental est à la longue plus fatigant, plus meurtrier que l'autre ! Bien entendu, je ne parle pas que du facile exercice de la lecture superficielle qui sautille, volète — tel le papillon de fleur en fleur — d'une période à une strophe, ou d'un plan industriel à une perspective champêtre ; mais je rends justice au vrai travail intellectuel, à l'effort qui cherche, peine et crée, à l'opiniâtreté cérébrale qui concentre au dôme humain tout le sang, toute la moelle, toute la pensée, en un mot la superessence de l'individualité. Ouvriers — nos frères

parfois injustes par ignorance et irréflexion — quel que soit le syndicat qui vous possède, saluez sans honte la haute puissance mentale, cette humaine manifestation de la Divinité dont vous êtes bon gré mal gré solidaires !

D'autre part, tout bon travailleur est pratiquement ésotérique dans sa partie, relativement aux profanes qui l'ignorent ; dans une usine, chaque ouvrier représente comme la moyenne entre ce plan de l'ignorance extérieure (la cour) et le plan élevé où médite l'ingénieur (au bureau des études). A son tour, le même praticien est presque toujours exotérisé en présence d'un métier qui n'a plus de rapports immédiats avec le sien ; mais il n'en sera plus ainsi pour les savants techniciens, qu'ils soient mécanicien ou métallurgiste, chimiste ou naval, car tous ces ésotéristes puisent à une même citerne nourrice, à une science universelle dont les bagages répartis changent seulement de formes et non point de substance initiale, — tout comme les diverses religions proclamant par les lèvres des « Fils de Dieu » jaillis en différents points de la Terre et à successives époques, l'éternelle Vérité du Créateur Omnipotent et de l'Ame indestructible... Oui, toute connaissance a son exo et son éso, même les métiers les plus terre à terre, par exemple à la campagne, où le paysan ne regarde même pas la plante qu'il sème, cultive et récolte ; là où le botaniste examine de près, étudie amoureusement la cellule végétale avec son protoplasma et sa membrane dont la renciation produit par travail physiologique les divers genres de tissus, avec les fonctions végétales de nutrition (conservation de l'individu) et de reproduction (pour l'espèce) ; et le même savant considère dans la racine un piédestal, dans la tige un axe, dans la feuille une chevelure, dans la fleur un épanouissement d'art divin : ce qui lui procure des jouissances méthodiquement résumées en des milliers de pages ésotériques, là où le paysan ne voit qu'un vulgaire

coup de pioche. Il en est à peu près de même à l'usine, où le chauffeur n'entrevoit que du charbon chauffant de l'eau dont la buée pousse un piston ou une roue ; tandis que le savant ingénieur plonge en pensée dans le minerai, culbute des équivalents chimiques, ozonifie des eaux calcaires, mensure les phénomènes thermodynamiques, codifie leurs mystères emmenotés de cycles carnotins et d'intégrales aux crocs rébarbatifs. Or, que comprendra à ces secrètes formules le manœuvre illettré, s'il demeure de gré ou de force dans sa cave exotérique... Comme le simple soldat peut gagner le grade d'officier supérieur et même général, pareillement l'ouvrier complet de chaque spécialité devrait tendre au rôle d'ingénieur ou à un poste analogue, en suivant la filière des chef d'équipe, dessinateur, contremaître, sous-ingénieur, en travaillant le soir jusqu'à pleine satisfaction. Alors comprendrait-il que le patron n'a point tort de ne le salarier qu'à son exacte valeur, un peu moins que ses chefs hiérarchiques ; paye-t-on le cheval plus que le cocher ? J'entends : le cheval ne doit pas être matraqué, ni recevoir une trop maigre pitance, toujours élargie après les coups de collier ; et il ne saurait en être différemment pour l'homme. Qui donc a jamais soutenu le contraire ? Pas moi, dont la préoccupation permanente est d'être le plus juste possible envers chacun, le moins dur même envers le mauvais ouvrier, paresseux ou inintelligent, en un mot pis qu'exotérique : antiésotérique égaré, parfois inconscient. Et les lignes qui suivent vont continuer ma pensée.

2. Technique générale. — Bornons-nous aux généralités.

CONDITIONS FONDAMENTALES. — Adresse, force, intelligence, telles sont les qualités essentielles que doit réunir le jeune technicien, ces trois facteurs pouvant être permutés suivant le rang social, le milieu, etc. Car il va de soi qu'un aide-forgeron devra développer plus de force

que d'intelligence, au contraire du conducteur de machines-outils ; tandis qu'un ajusteur ne rendra une pièce impeccable que s'il est très adroit, la force et l'intelligence étant pour lui des qualités presque négligeables... On pourrait établir d'autres parallèles sans fin, en observant de très près le savoir-faire de chaque apprenti, apte ou inapte, d'après sa conformation d'ensemble, certains détails particuliers, tels que les accessoires chirographiques qui ne trompent point les vrais connaisseurs, au plus clair profit des intéressés qui daignent en accepter les prudents avis ; car toute vocation réelle est une sorte de privilège manuel ou mental...

MODELAGE-FONDERIE-FORGE-AJUSTAGE. — Au premier abord, il semblerait que cette dernière spécialité de la construction mécanique fût le champ synthétique et exclusif de l'industrie moderne. En temps que résultat d'application dans toutes les spécialités industrielles ou similaires, peut-être, mais non point comme intelligence de la technique générale que je trouve mieux représentée, dans l'essence, par le modelage et la fonderie solidaires, puis par la forge, trilogie fondamentale sans quoi tout le reste — cette sorte de dérouillage ou finissage — ne serait presque rien ! car si certaines pièces ont besoin d'être fignolées à l'étau ou à la machine, d'autres très nombreuses fonctionnent brutes à leur sortie du moule ou de l'enclume. Oui, la spécialité du modeleur semble la plus propre à développer l'aptitude et l'adresse, au total l'intelligence du jeune technicien qui, pour remplir convenablement son rôle, doit tout connaître en détails connexes, surtout les principes du dessin, de la fonderie et de l'ajustage, c'est-à-dire les transformations des pièces avant et après le passage entre ses mains : le dessin pour pouvoir lire l'écriture des bleus, plans, faces, profils, coupes, vues d'ensemble

et de détail ; la fonderie, pour faciliter le moulage et la coulée de l'objet par la multiplication en dépouille des parties essentielles, des bossages vissés et non cloués, des trous à noyaux, des masselottes et évents qui augmenteront la cohésion, la pureté du métal liquide en train de se solidifier en obéissant à la loi du retrait, variable dans chaque cas ; enfin l'ajustage, pour aider au dégrossissage minimum, au dressage, au montage définitif des organes animant la machine complète. Ainsi, l'activité mentale se trouve sollicitée par un but multiplement varié, en vue du résultat fixe : la création d'un organe en bois devant produire un autre organe en métal, à la fois identique et symétriquement contraire dans les parties pleines des noyaux démontables qui donnent les parties vides de la pièce. En dehors de cette science générale qu'il exige et procure, le métier de modeleur est en un certain sens artistique, peu salissant, et il s'exerce dans des locaux et sur des matières salubres, tous avantages sérieux.

De son côté, le fondeur-mouleur doit être assez adroit pour mouler un modèle et assez robuste pour le couler. Mouler un objet est une opération parfois difficile et plus délicate qu'on ne pense : fouler du sable autour d'un modèle plus ou moins en « dépouille », qu'on retire ensuite soit d'une pièce, soit en plusieurs morceaux démontables, n'est rien ou presque rien ; la difficulté, parfois excessive, commence au raccordement des parties mal venues, faces et surtout angles effrités, quelquefois totalement démolis, qu'il faut, avec dextérité digitale, reconstituer le plus parfaitement possible à l'aide de petits outils d'un maniement malaisé. Plus particulièrement avec les épineuses colonnes creuses, il y a des épaisseurs minima au-dessous desquelles on ne saurait pratiquement descendre dans la coulée ; l'inconvénient serait moins grave d'augmenter en sens inverse.

Mais si le fabricant, dans le cas d'épaisseurs exagérées, se trouve commercialement favorisé, il n'en est pas moins parfois embarrassé par ce même avantage qui peut lui créer des ennuis dans la pose des noyaux que la pression de la fonte, sous une épaisseur trop forte, menace de déplacer, et qu'il faut soigneusement régler, puis couler. Les soufflures sont aussi fréquentes dans les colonnes épaisses, parce que la masse encore liquide tend à dégager du moule et du noyau une plus grande quantité de gaz dangereux qui la traversent et qui s'y logent d'autant plus aisément qu'elle est moins vite figée. Avec des raisons inverses, les mêmes inconvénients se présentent dans les faibles épaisseurs, quand la fonte versée dans le moule arrive en lames trop minces, se solidifiant trop vite et emprisonnant les gaz qui n'ont pas eu le temps de s'évader... Par ailleurs, les objets d'art sont encore plus difficiles à obtenir, parce que plus artistiques que les précédentes pièces mécaniques. Il est, en effet, très délicat de battre les minuscules pièces de sable dans les cavités du modèle, pour les en retirer ensuite, les classer méthodiquement dans les alvéoles correspondantes du moule creux, puis raccorder le tout très proprement. « Le but à rechercher n'est pas de réussir toutes les pièces, disait l'éminent ingénieur Hippolyte Fontaine dans son magistral rapport sur les Ecoles d'Arts et Métiers, mais bien de montrer aux élèves comment on doit fondre, comment on réussit, pourquoi on ne réussit pas, comment il se fait que, pour corriger le retrait d'une pièce, il faut en refroidir certaines parties et en abreuver d'autres, comment enfin certaines formes ne donnent jamais que de mauvaises pièces. » En quelques mots : instruction mécanique, adresse, patience, tempérament robuste et peu sujet aux rhumatismes dispensés par l'humidité du sable et par la chaleur torride du métal en fusion, telles sont les

qualités principales pour réussir en sous-ordre d'abord. Le bon ouvrier ordinaire n'a guère besoin de connaissances scientifiques étendues ; mais il n'en est plus de même pour les chefs de fonderie qui dirigent la marche des cubilots où s'élabore la chimie des opérations : et cela se passe de commentaire.

Plus que les autres spécialités, la forge a des partisans et aussi des détracteurs. Partisans, ceux qui lui attribuent un rôle prépondérant au point de vue santé, gymnastique musculaire ; et au fait, n'est-ce pas Charles IX qui demandait à son maître forgeron un stimulant, un tonique pour sa vigueur chancelante ? Détracteurs, tous ceux qui trouvent ce métier trop salissant et l'accusent d'engourdir les doigts, de provoquer des tremblements longs à guérir, ce qui est fort gênant pour dessiner juste... A la forge comme ailleurs, tout s'exécute aujourd'hui à grand renfort de machinisme, pour ne citer en passant que les appareils à fabriquer : les tôles ondulées, les pelles, les fourches, les limes, les étriers, les fers à cheval, les pointes, les clous, les gonds, les vis, les rivets, les boulons et écrous ; des machines encore et toujours pour la fabrication des leviers, des ressorts, des arbres, des rails, des roues, des chaînes, des ancres, des tuyaux, des blindages, des armes, etc. On peut s'imaginer, d'après ce vague aperçu, ce qu'est de nos jours une « forge » complète, un de ces vastes établissements modernes qui occupent des centaines et même des milliers d'ouvriers. Et, on le voit dès lors, la meilleure préparation pour le futur chef de service consiste dans les études théoriques et pratiques dans les écoles techniques supérieures, en la complétant par la longue fréquentation intime des ateliers avec la documentation des traités spéciaux.—En résumé, la forge est une des spécialités qui exigent le plus d'adresse, le meilleur coup d'œil, l'initiative la plus audacieuse et une

érudition technologique bien ordonnée ; en un mot, une solide aptitude professionnelle. Et les bons ouvriers, les ingénieurs capables y sont largement rémunérés, ce qui n'est que justice.

Enfin, l'ajustage. C'est la spécialité mécanique la plus répandue, le complément de la trilogie modelage-fonderie-forge, et qui nécessite une plus grande dépense musculaire, avec moins d'effort mental. Ce métier encore salissant, est parfois mal considéré parce que mal exercé par de trop nombreux farceurs aux propos grossiers, aux façons peu délicates ; car chaque milieu a ses tares, et celui-ci en possède plus que sa dose. Mais il convient de louer ici, de préconiser la diffusion très large des machines-outils : c'est grâce à ce principe de machinisme en action que l'Allemagne et surtout les Etats-Unis sont si vite arrivés au *summum*, indétrônable aujourd'hui, de la suprématie industrielle.

Mécanique-électricité. — L'ébauche qui précède sur la construction mécanique compartimentée en modelage-fonderie-forge-ajustage, résume en somme la mécanique industrielle, théoriquement bien distincte de l'électricité ; mais, en pratique, les deux filles de la physique ont plus de rapports intimes. Ainsi que l'observait un ingénieur-auteur, en général les électriciens ne sont pas assez mécaniciens, et les mécaniciens pas suffisamment électriciens pour pouvoir, non seulement résoudre indépendamment les unes des autres et d'une façon satisfaisante les multiples problèmes que soulèvent les applications électriques, mais encore collaborer aussi utilement que possible à leur solution. L'étroite connexité qui relie ces deux branches parallèles de l'industrie moderne s'impose d'autant plus aujourd'hui, que l'électricité a quitté le domaine des applications isolées et relativement restreintes pour prendre rang dans la grande industrie, sous forme de stations centrales, de

distributions d'énergie, etc., mettant en œuvre toutes les ressources de l'art de l'ingénieur. Une dynamo, rappelons-le, n'est plus un simple appareil ajouté à une machinerie déjà existante ; elle devient, par sa destination et sa construction, l'objet immédiat d'une installation mécanique : elle sollicite donc l'expérience des mécaniciens. Aussi assistons-nous à une évolution très accentuée, en Europe comme en Amérique, où la construction des machines électriques passe insensiblement des ateliers spéciaux dans les grandes usines de mécanique générale, qui y trouvent, avec un ensemble de travaux dignes d'elles, l'utilisation de leur puissant outillage. Dans ces conditions, mécaniciens et électriciens sont plus que jamais obligés de confondre leurs études. — Ainsi, durant de longs lustres encore, des siècles peut-être, les installations mécano-électriques se propageront à outrance parmi les populations agglomérées des centres urbains et les peuplades disséminées des faubourgs suburbains, des bourgades et villages isolés. Telle chute d'eau qui stupidement ne servait qu'à tourner la roue moisie, veloutée de mousse du moulin communal, sera bifurquée et actionnera la palette nerveuse d'un arbre de dynamo, volant d'énergie dont un technicien à binocle fixa le rendement économique. Et tout un village s'éclaire au fil incomburant, au lieu de s'empuantir de fumeuses mèches à pétrole ; un coup de manette, en une seconde, illumine les tortueuses ruelles, et l'allumeur municipal ne passe plus des heures à buter aux bornes des carrefours ; toute une vallée trépide le jour, brille d'un embellissement d'albe la nuit, sous les magiques transformations de sa houille blanche. Pour opérer toute cette révolution, pour remporter cette merveilleuse victoire sur l'obscure routine, une simple dynamo aura suffi. Et les tramways et trains électriques, quelles nouvelles mines de richesses pour les capitalistes,

les ouvriers, tous les intéressés directs et indirects. Et les constructions télégraphiques, téléphoniques, terriennes, aériennes, sous-marines, partout, sur les plaines et dans les montagnes, dans l'air et sous l'eau...

Pour ne parler ici que de la construction des machines électriques, quel champ vaste, extrêmement intéressant, est ouvert au technicien apte ! En plus des indispensables notions théoriques, les dessinateurs-ingénieurs ont constamment recours à leurs connaissances sur la dynamo normale d'abord, avec l'induit où prend naissance le courant et l'inducteur qui fait naître le champ magnétique où se déplace l'armature ; les différentes sortes d'induits usités et leurs enroulements, avec leurs caractéristiques respectives ; la constitution variable des collecteurs et des balais. Plus particulièrement reviennent les principes de construction des inducteurs, pour que ces derniers créent dans les meilleures conditions le champ nécessaire, avec les qualités essentielles à exiger de ces organes. Le choix du nombre de pôles a aussi son importance, et, en définitive, les machines multipolaires sont les plus avantageuses ; d'abord parce que leur prix de revient est le moins élevé, ensuite parce qu'elles supportent mieux les surcharges imprévues. La nature des matériaux n'est pas indifférente non plus ; tandis qu'elle convient au bâti, la fonte malléable ne peut être employée pour l'inducteur qui réclame le fer forgé très doux. Et il faut prévoir aussi le fonctionnement des dynamos complètes, tout comme pour les machines à vapeur. Parmi les phénomènes courants, la réaction de l'induit tient une place importante au point de vue du meilleur rendement ; ce qui conduit à monter les balais un peu à côté de la place que leur assigne la théorie, dans la zone au minimum d'étincelles, précaution sans laquelle l'intensité du flux serait plus ou moins réduite. D'autre part, l'étude du circuit magnétique de

toute la dynamo est également très intéressante, quoique parfois déconcertante en résultats. Et les formules n'y sont pas, ici comme ailleurs, confirmées d'une façon très rigoureuse ; leurs applications comportent dans presque tous les cas des modifications de détails absolument nécessaires. Est-ce à conclure alors qu'elles sont inutiles, nuisibles, comme certains ouvriers le ricanent dans le dos des dessinateurs et ingénieurs ? Je proteste énergiquement ! Comme l'a dit l'ouvriériste Proudhon, « les sciences ne sont jamais en contradiction entre elles ; ce sont nos demi-connaissances, notre faux savoir qui nous montre des contradictions là où une étude approfondie nous découvre un merveilleux accord. » Assurément, et le mieux — ici comme partout ailleurs — c'est de combiner rationnellement la pratique et la théorie dont l'antagonisme n'est qu'apparent, comme pour le travail et le capital, la science et la religion, le corps et l'âme, etc., tous dualismes complémentaires à l'instar des rails d'un chemin de fer, des quais d'un canal, et autres éléments aussi inséparables qu'indestructibles, si l'on tient à conserver l'équilibre de l'ensemble dans toute organisation harmonieuse...

§ II. — Ingéniosité cérébrale.

1. Inventeurs. — Injustice, que de préjugés tu enfantas, parmi tes autres monstres ! La haine ou le mépris qu'on eut de tout temps pour les intelligences supérieures qui inventèrent les merveilles de toutes les époques, en sont des exemples atroces.

Autrefois et aujourd'hui. — Commençons ce bref historique par le siècle resplendissant du Roi-Soleil. Ce fut un des plus brillants de notre histoire, grâce surtout aux arts purs et aux belles-lettres ; mais l'industrie, à

peine naissante, y languissait fatalement ; pis encore, il n'y avait presque pas d'industrie, aucune place pour le développement de l'esprit d'invention, ce germe prodigieux qui devait enfanter tant de merveilles, qui se surpasse continuellement lui-même, nous éblouit davantage chaque jour... Tout le monde, peu ou prou, connaît l'organisation sociale des vieux temps que la Révolution devait transformer. On en était alors aux corps de doctrine, à ces fameuses corporations où il fallait « trimer » (c'est bien le cas de le redire) cinq ans comme apprenti, puis cinq autres années comme compagnon, ouvrier chez le même patron. Après quoi l'on devait attendre une place de maître vacante, avant de pouvoir s'aligner sur les rangs des candidats. Et alors, la vraie difficulté commençait tout en continuant, car il s'agissait — suprême atout — de produire un « chef-d'œuvre » dans le genre. Aussi comprendra-t-on sans peine que les inventeurs parmi nos ancêtres rêvassent de liberté, de liberté en cachette, à domicile, comme en bouteille ! Et ils inventèrent les « privilèges »... Ainsi, chose triste à constater, au début, un privilège fut comme une miette de liberté, un moyen d'émancipation pour l'homme entreprenant, le producteur infatigable qui voulait donner libre cours à son génie ; et ces faveurs s'obtenaient à l'époque comme les bureaux de tabac de nos jours. Nous progressons dès lors dans le domaine des inventions proprement dites, mais des inventions qu'on n'était pas tenu de décrire, même approximativement ; il suffisait de déclarer, par exemple, qu'on avait trouvé une « voiture à tant de roues », ou une « chaise à porteurs artistique », et l'on obtenait — cher — un monopole lucratif.

Mais, autrefois comme aujourd'hui, les inventeurs étaient regardés comme des individus très suspects, des farceurs, des nigauds ou des fous dangereux. Ainsi que l'écrivait récemment un publiciste connu, ces parias ont

toujours prêté à rire ou donné à pleurer ; faisant souvent la honte ou le désespoir de leurs sympathiques familles, ils pouvaient prétendre à tout, sauf à devenir prophètes dans leur pays. Les inventions étaient sujettes à caution, autant que leurs créateurs ; et l'on se rappelle que Thiers prononça d'interminables discours, afin de démontrer que la traction mécanique sur voies ferrées n'avait aucune chance de succès, et qu'il fallait être atteint d'une grave maladie mentale pour supposer qu'un jour les chemins de fer sillonneraient le monde ! Thiers pontifiait ainsi, non pas un ou deux siècles avant le premier essor de cette invention dont les prouesses stupéfient quiconque pense et compare, mais en pleine marche des premières locomotives, alors que des sociétés se constituaient pour en construire d'autres ! Or, Thiers était un homme incontestablement intelligent, sinon sans parti pris ; jugez alors des autres ! Peu après, l'Académie des Sciences était appelée à se prononcer sur plusieurs projets de navigation aérienne qui lui avaient été soumis ; réunis, les académiciens les plus illustres discutèrent, puis conclurent, sans tergiverser, que tous les rêveurs de machines volantes imitées de l'oiseau, tous devaient être rangés dans la catégorie des fous... Que les temps sont heureusement changés ! Aujourd'hui, tous les inventeurs ne s'embarquent plus à destination de Saint-Maurice ou de Pierrefeu ; mais ils ne sauraient se féliciter encore d'être considérés comme le commun des mortels, du moins en France.

Pensée créatrice. — Pour en revenir à ces fières têtes curieuses, je me rappelle la réponse que fit à un ingénieur novice (j'étais si jeune, il y a une quinzaine d'années), le patron d'une chaudronnerie à qui l'on présentait un nouveau purgeur automatique de vapeur : « Votre système serait-il encore plus ingénieux, que je vous conseillerais quand même de l'abandonner. Croyez-moi, sur

dix industriels ou commerçants avisés, huit au moins réussissent, tandis qu'on ne rencontre pas un inventeur sur cent qui gagne bien sa vie. » Il est vrai qu'à cette lointaine époque, le jeune ingénieur en question s'imaginait pouvoir lancer quelque chose sans capitaux, le bienheureux ! Mais j'insiste : même quand l'inventeur odieusement exploité se laisse « rouler » et dévaliser comme la dernière des autruches, même alors il est encore intelligent, à son insu peut-être ; car il « comprend » que le produit de son génie ou de sa simple ingéniosité, de son labeur manuel ou mental, profitera malgré tout au spoliateur d'abord, puis à tous ceux qui seront employés — bureaux et ateliers — à cette diffusion, donc par suite à la collectivité, au total humain. Que d'autres s'enrichissent effrontément à sa place, mais la société en deviendra plus riche, et finalement c'est elle qui bénéficiera du travail de l'inventeur, de cette intelligence à part, d'autant plus rare et honorable.

Gloire donc à l'ingéniosité cérébrale qui a fait et continue de diffuser tant de miracles scientifiques, lentement conçus par des esprits inlassables, projets dessinés en bleus, contrôlés en pièces, montés en organes, essayés en appareils : c'est Archimède avec sa vis élévatoire, Galilée avec sa lunette, Volta avec sa pile ; c'est Argand qui invente le lumignon construit par Quinquet, successivement pâli par le carcel, puis par l'auer, aujourd'hui tous éclipsés sous les récipients d'acétylène et demain par quelque autre soleillon mis en bouteille ; c'est Pascal avec sa règle à calcul, dessinant la brouette pour épargner aux manouvriers des milliards de pelletées ; c'est Watt industrialisant la machine à vapeur de Papin et de Newcomen, détrônée par les générateurs multitubulaires, les cylindres multiples, les tiroirs à détente et les soupapes oscillantes, puis par les moteurs à gaz et autres fluides subtils ; c'est le savant Carnot établissant la

théorie des machines thermiques aujourd'hui vulgarisées, puis le thermodynamiste et philosophe Hirn (un autodidacte) prophétisant, d'après ses propres expériences, le formidable avenir industriel de la vapeur surchauffée; c'est le mathématicien Monge traçant la géométrie descriptive si utile à tous les corps de métier; c'est Ampère, rêveur à marche voûtée, qui trace les épures de la cinématique et donne ainsi le branle à toute la mécanique, puis à l'électricité dont il énonce les lois essentielles et fait involontairement, après sa mort, baptiser de son nom l'unité-pilier la plus courante; et c'est ensuite Gramme (un ancien ouvrier, je le constate avec plaisir), qui agence une des premières machines électriques dont on ne compte plus les rejetons; puis Edison, humanisant la fée merveilleuse; et voici Pasteur, puis Doyen, dénichant les sournois microbes, prolongeant la vie saine; de loin, saluons Branly et Marcony avec leurs disciples vulgarisant la téléphonie après la télégraphie sans fil; là-haut, voyez Renard et Santos-Dumont, puis Blériot et Wright perfectionnant l'aéronautique aux titanesques victimes, pour la gloire encore exhaussée du genre humain; et tant et tant d'autres génies, connus ou anonymes... Eh bien ! oserait-on prétendre que la vie d'un seul de ces hommes (surhommes par la mentalité) ne vaut pas celles de centaines et de milliers d'ouvriers plus ou moins adroits, souvent simples automates regardant tourner d'autres mécanismes enfantés par leurs bêtes noires d'inventeurs ?? — Ah ! miséricorde !...

2. Ingénieurs. — Je crois avoir démontré la haute suprématie de l'ingénieur sur l'ouvrier. Mais comme j'aime bien dire à chacun ce que je pense de son rôle social, c'est maintenant aux mêmes techniciens supérieurs que je dédierai les appréciations qui suivent : j'entends par là qu'ils me paraissent tout à fait qualifiés pour servir de tampons ou plutôt de médiateurs dans la

grande machinerie qui parfois grince faute d'huile, de frein sensible, de régulateur respecté. Car, de même que les wagons (ouvriers) resteraient stationnaires sans les locomotives (capitalistes), et sans les tenders en trait d'union (ingénieurs) ; de même, l'industrie n'aurait pu atteindre ses stupéfiants progrès modernes sans la tête qui, du bureau de dessin, dirige les compliqués rouages des ateliers solidaires. Et c'est ici, comme partout, qu'éclate la prépondérante utilité des hautes études encyclopédiques et spéciales. Le sagace critique qu'est M. Alfred de Tarde ne pense pas différemment quand il écrit dans l'indépendant *Eclair* : « On répétait volontiers, à l'époque où Frary lançait ses retentissants pamphlets contre le latin : A quoi sert de traduire Cicéron et Virgile pour faire un bon ingénieur ? Et cet argument simple déroutait quelques esprits. Il peut, cependant, être retourné : A quoi sert d'apprendre les formules chimiques à un futur avocat, ou les lois de Képler à un futur médecin ? Ce raisonnement, poussé à bout, mènerait au triomphe de l'éducation la plus spéciale, c'est-à-dire de la pire, de la plus bornée. En réalité, la traduction de Cicéron ou de Virgile offre sur l'étude des formules chimiques ou des lois de Képler cet avantage qu'elle est un apprentissage méthodique de l'attention, dont l'esprit gardera le bénéfice toute la vie. » Et à propos du recrutement de l'élite : « Loin de refouler le flot bouillonnant des primaires, qu'on le draine dans les canaux étroits de la culture. Mais laisser croire au peuple que la culture latine est une artificielle parure d'esprit, bonne tout au plus pour quelques artistes hautains retranchés de la vie, quelle criminelle erreur ! Lui apprendre à haïr les humanités comme le prétexte de sa servitude, quelle funeste tactique ! C'est par elles, au contraire, que les enfants du peuple sont élevés jusqu'à la vraie lumière de l'esprit ; et certains qui ont la faveur d'y atteindre savent ce que

cela veut dire ; ils les défendent avec passion, comme un bien conquis rudement, dont ils sont avares... » J'en conviens d'enthousiasme, pour mon propre compte, moi qui, ayant emmagasiné une forte culture technique, dus compléter en autodidacte le peu que je sais de générique en plus de cette spécialisation... D'ailleurs, la Vérité fait tache d'huile lumineuse, puis, comme la Justice immanente, elle finit toujours par surnager pour s'imposer ; et voici que même en Amérique protestante, le légendaire pays de la pratique outrancière, on se met à défendre la haute culture classique, d'après *aliàs* Agathon (frère jumeau de M. de Tarde) qui écrit dans l'excellente *Revue des Français* : « En Amérique, on réclame à grands cris les humanités. On y considère le latin comme la meilleure gymnastique intellectuelle. La *School Review*, revue universitaire de Chicago, constate que dépourvus de cette formation littéraire, les étudiants américains ne savent pas travailler et que leur niveau baisse dangereusement ; devenus ingénieurs, ils ne sont pas capables ni d'écrire ni de parler correctement ; ils ne peuvent même pas rédiger un rapport utile, et dans toutes les affaires où se trouvent mêlés des ingénieurs, la plupart des procès viennent de ce qu'ils se sont mal expliqués. » Et n'est-ce pas M. Carnégie lui-même, le royal milliardaire de l'acier, qui porte ce jugement caractéristique puisé dans son *Empire des affaires* : « Les jeunes gens instruits ont un avantage considérable sur ceux qui n'ont été qu'apprentis ; ils ont l'esprit ouvert et pas de préjugés... Le diplômé d'Université possède des idées plus larges que celui qui a été privé de l'éducation universitaire ; il dépassera celui qui, une couple d'années avant lui, aura été mis à l'école de la pratique. »

Les pépinières les plus en vue dans le genre son l'Ecole centrale des Arts et Manufactures et les Ecoles nationales d'Arts et Métiers. Ces dernières ne formaient

autrefois que des chefs d'ateliers et de travaux ; mais, depuis 1908, elles délivrent d'officiels diplômes d'ingénieurs. Déjà, dès 1885, leur enseignement fut très poussé. Comme l'exposait l'éminent rapporteur de la Commission permanente du Conseil supérieur de l'enseignement technique, M. de Comberousse : « L'introduction de ces matières dans les nouveaux programmes permettra d'améliorer l'enseignement de la mécanique dans une mesure considérable, en dégageant les anciennes leçons des démonstrations pesantes et d'une longueur fastidieuse qui ne font que déguiser l'emploi beaucoup plus rapide et plus satisfaisant des dérivées. Ainsi, la mécanique pourra désormais être traitée dans les Ecoles d'Arts et Métiers d'après le même esprit que celui qui prévaut aujourd'hui dans toutes les écoles supérieures. » Or, depuis plus d'un quart de siècle on se doute que d'autres sérieux perfectionnements sont venus compléter celui-là... De son côté, l'Ecole centrale de Paris, avec ses nombreuses qualités et ses quelques défauts, peut être citée comme le type supérieur de l'Ecole industrielle. D'aucuns, il est vrai — et parmi eux un correspondant de M. Hanotaux — lui reprochent de manquer des deux hautes qualités essentielles suivantes : 1° la *liberté d'enseigner*, grâce à laquelle les professeurs enseignent sans être soumis à un contrôle ou à un programme imposé par la direction des études, — liberté qui sauvegarde l'*initiative* du professeur ; 2° la *liberté d'apprendre*, grâce à laquelle chaque élève a le droit de choisir les cours qui lui conviennent, — liberté qui sauvegarde l'*individualité* de l'élève. Malgré ces imperfections, signalées par comparaison avec les grandes écoles techniques étrangères, il convient de rendre justice à la vaste culture industrielle des Centraux, ces coryphées des manufactures françaises et autres... Certes, il manque peut-être au Central (surtout dans ses débuts) cette pratique des ateliers, du tra-

vail d'usinage, qui ne s'acquiert pleinement qu'après un assez long contact avec les matériaux, avec les machines qui les transforment, avec les différents ouvriers qui les manipulent successivement, — enfin, pour employer l'expression consacrée, par la « ductilité de la pâte ». C'est encore ce que font les Anglo-Saxons, qui estiment qu'un ingénieur complet doit être capable de remplir la fonction de chef d'atelier et même de contremaître, donc d'ouvrier ! Il y a là matière à réflexion, on en conviendra; car si on prenait au pied de la lettre ces appréciations peut-être un peu trop terre à terre, on en viendrait à conclure que les techniciens sortis par exemple des Arts et Métiers sont seuls ingénieurs complets. Or, nous connaissons beaucoup d'anciens élèves de Centrale, de Polytechnique, etc., qui, quoique n'ayant jamais « poussé la lime », ni « frappé à devant », n'en sont pas moins, certains, la gloire incontestée de l'industrie française. Il sied donc de réserver son jugement jusqu'après examen très approfondi de chaque cas particulier, ce qui est encore le moyen le plus sûr, avec bonne foi, d'être juste pour tout le monde : l'esprit de justice chez l'individu étant la meilleure garantie d'entente pour la collectivité.

CHAPITRE II

PROCÉDÉS COMMERCIAUX

---

§ I. — Empire des affaires.

1. Aperçu général. — Le négoce, l' « empire des affaires », devait se borner, à l'aube incertaine des civilisations, aux échanges indispensables de hutte à hutte, de ruelle à ruelle, dans un triste entassement de masures informes ; puis de village à village, de bourgade à bourgade dans la même contrée, en s'enhardissant jusqu'aux provinces limitrophes. Mais, alors, on ne visait pas encore à l'enrichissement, à l'accumulation rapide et excessive des richesses; on les méprisait même, presque partout... De nos jours, faire du commerce signifie, nécessairement, lutte outrancière pour la conquête du luxe, pour la vie très et trop large, la jouissance complète, intégrale au point de vue matérialiste et détestable sous ce rapport. Pour nous en tenir à la réalité, constatons que le commerce est devenu le complément indispensable de l'industrie. Car elle est vraiment capitale, cette question de l'écoulement avantageux des matières usinées. Tout le monde connaît, à Paris et ailleurs, de ces maisons bien installées, abondamment achalandées, produisant à bon compte, et qui sombrèrent quand même, au bout de quelques années de lutte difficile, d'agonie administrative. Pourquoi? Apparemment parce

que leurs directeurs, leurs agents commerciaux ne « rendaient », ne vendaient pas assez. Or, cette mévente — ici comme dans d'autres circonstances — ne saurait toujours être imputée à ces mêmes auxiliaires qui, faute de relations suffisantes, d'esprit d'à-propos, se heurtent à une fin de non-recevoir polie, mais presque absolue. Ainsi, quand le représentant se présente au bureau à conquérir, le client visé a ou n'a pas besoin de l'article dont on lui parle ; dans ce dernier cas, inutile de souligner un échec forcé ; et dans l'autre alternative, pour peu que l'affaire en vaille la peine, l'argent, il aura recours à la concurrence pour lui avantageuse, en présence de plusieurs fournisseurs similaires. Dès lors, on conçoit que le rôle du voyageur, du commerçant, se trouve considérablement amoindri, car, à équivalence de qualité, et aussi, parfois, contre qualité inférieure plus ou moins visible, le client accepte presque toujours le prix en apparence le plus réduit, — même si, en réalité, ce prix lui revient finalement beaucoup plus cher.

Ce que l'on voit du fait isolé, du cas particulier, peut s'appliquer à l'ensemble, à toute cette vaste organisation financière qui régit l'armée, les armées du Négoce universel. Voici d'abord la sédentaire artillerie de forteresse en expectative derrière les ponts-levis des comptoirs, et l'infanterie de ligne sur les platesformes des rayons, dominant les postes avancés amorceurs de l'étalage, avec leurs tirailleurs à l'affût, comme à une nouvelle frontière d'est, — au levant de la clientèle ! Il y a aussi les éclaireurs, les commissionnaires en voyage, autrefois lente cavalerie légère, aujourd'hui rapides détachements téléphonesques, éparpillés dans toutes les directions de la rose des vents commerciale : à cheval, à bicyclette, en voiture, en automobile, et pourquoi pas bientôt en aéroplanes et autres dirigeables ? — De même qu'il y a les grandes et les petites armées (comme nombre et non

comme valeur, s'entend), de même il y a le grand et le petit commerce. Celui-ci étant tout à fait ordinaire, banal, « épicier », de plus en plus submergé par le grand et par les coopératives, on ne peut en parler que comme début, en attente. Mais le négoce en gros et le commerce d'exportation méritent quelques lignes particulières, car le dernier surtout a une portée beaucoup plus haute avec sa mission, son viril rôle de prévenir et même d'attaquer la redoutable concurrence de l'extérieur ; d'où l'utilité des hautes études commerciales, surtout des langues... Après le collège théorique, la pleine vie pratique. Relisons les universels et très américains « Conseils d'un marchand à son fils » : « La première chose qu'une instruction, quelle qu'elle soit, doit donner à l'homme, c'est le *caractère*. Le savoir vient ensuite. Je désire que tu sois un écolier appliqué, mais je souhaite bien plus que tu sois un brave homme bien propre (*a good clean man*). Et si tu finis tes classes avec une conscience saine, je ne me préoccuperai pas s'il y a des trous dans ton latin. — Il y a dans l'éducation de collège deux parts distinctes : ce qu'on apprend des professeurs, dans la classe, et ce qu'on apprend des camarades, au dehors. La première ne fera jamais de toi qu'un écolier. La seconde doit faire de toi un homme [?]. Sans doute, l'éducation de collège paye ce qu'elle coûte ! Tout ce qui enseigne à un garçon à penser — et *à penser promptement* — est un profit. Le collège ne fait pas les sots : il développe seulement la sottise des sots. Il ne fait pas des esprits supérieurs, il développe les esprits supérieurs qu'on lui a confiés. L'affaire n'est pas de savoir beaucoup de choses, mais de connaître une chose à fond et de savoir s'en servir. Voilà ce qui compte. »

Oui, voilà ce qui compte dans la vie, — la spécialisation canalisée, après avoir bien glané par tous les ruisseaux et fleuves aux principes fécondants. En France, et

jusqu'à la fin du dernier siècle, le trafic mondial avait flué comme de lui-même dans nos grandes cités industrielles, à Marseille, à Lyon, à Bordeaux, au Havre. Aujourd'hui, il s'en écarte, il va aux nouveaux venus, aux plus modernes ports de Gênes, d'Anvers, surtout de Hambourg. Comme une amante volage, dame Fortune court de préférence vers la jeunesse, la saine virilité, l'ardeur inlassable ; et pressés, très adroits doivent être les vieux boiteux qui prétendent la reconquérir, — même à grand renfort de replâtrages, de toniques plus ou moins factices. Or (soyons au moins francs, pour ne pas renier notre origine gauloise), la cause de ce mal grave semble venir un peu de l'indolence et beaucoup de la frivolité qui gîtent au fond de notre joyeux caractère, qu'amuse si bien la déclamation gesticulante, qui a la vive admiration du panache, de l'habit, de l'extérieur à effet, — tels les nègres dupes de leur rétine inexperte à distinguer les demi-tons, et que frappent seules les couleurs hurlantes. Nous sommes, en minorité peut-être — mais une minorité de plus d'un million de tonquins pour moins de dix millions d'électeurs dont une maigre fraction de votants ! — des simulacres de fonctionnaires à retraite, sans parler des bureaucrates libres, libres de mourir de privations, après quand ce n'est pas avant la cinquantaine. Rond-de-cuir ? Présent ! Tout le monde l'a été, l'est ou le sera en France ! Plutôt mourir que de travailler plus activement, intelligemment. Balzac, le colossal tailleur de la *Comédie humaine*, n'eût-il pas étoffé ses typiques *Employés*, qu'il faudrait, avec tant d'autres après lui, les repeindre, les caricaturer chaque jour. Et je ne pense pas qu'au robuste scribe électoral qui, pour occire ses quatre ou cinq heures de « présence », additionne des numéros matricules et joue au bilboquet, grille des cigarettes à comètes hélicoïdales ou ronfle courageusement sous les opaques remparts de ses car-

tons verts... Cela changera-t-il, plus tard ? Souhaitons-le, par charité patriotique !

2. Opinions qualifiées. — Dans les affaires, au moins autant que dans les autres spécialités, il est profitable de consulter les praticiens qui, pour éviter aux débutants certains tracas et déboires qu'ils subirent eux-mêmes, ont la bonne grâce de nous offrir leurs avis cordiaux, quelques conseils désintéressés pour eux, mais fort intéressants pour nous.

Début. — Dès l'apprentissage (qu'il commence à dix ans, après l'école primaire, ou à vingt et quelques années, vers la fin des études prétendues complètes), il faut regarder au loin, dérouler en quelque sorte le panorama de toute la carrière supposée connue. Dans son magistral *Empire des affaires*, M. Carnégie conseille au débutant de viser haut, affirmant qu'il ne donnerait pas une figue du jeune homme qui ne se voit pas déjà l'associé ou le chef d'une importante maison : « Ne vous contentez pas un seul instant dans vos pensées d'être principal employé, contremaître ou administrateur général de n'importe quelle affaire, si considérable qu'elle soit. Dites-vous que votre place est au sommet ; soyez roi dans vos rêves. Faites le vœu d'atteindre cette situation, avec une réputation sans tache, et ne faites pas d'autre vœu qui puisse distraire votre attention... » Cela n'empêcha point le fameux milliardaire de débuter en balayant les bureaux de son premier patron, ce qui n'est pas une mauvaise école d'humilité, en même temps que de fierté stimulante ; car l'individu vraiment capable a vite fait de prouver qu'il mérite mieux, après cette épreuve utile.

Capital et travail. — L'union du capital et du travail, ou plus exactement du patron et de l'ouvrier (car je voudrais connaître l'entreprise prospère où quelqu'un se désintéresse de son succès, des pieds à la tête, manuel-

lement et mentalement), l'union aussi parfaite que possible vaut mieux pour tout le monde que l'état de guerre prêché de nos jours par les pêcheurs en eau trouble : axiome qui n'exige aucune démonstration. Comme l'observe pittoresquement le même auteur dans cet autre ouvrage très recommandable qu'est l'*ABC de l'Argent* : « De nos jours, le Capital, l'Intelligence et le Travail manuel sont comme les pieds d'un tabouret. Quand ces trois pieds sont solides et d'aplomb, le tabouret tient debout ; mais que l'un des trois faiblisse et se casse, qu'on l'arrache ou qu'on le brise, voilà le tabouret par terre. Et il ne peut plus servir à rien, tant que le troisième pied n'aura pas été réparé. » Puis, à propos de l'harmonie nécessaire au succès général : « Le grand secret du succès dans les affaires de toute sorte, et surtout dans l'industrie où une petite économie sur chaque opération a pour conséquence une fortune, c'est un partage généreux des bénéfices entre les hommes qui aident à les produire. Plus la répartition est importante, mieux cela vaut. Des ressources qu'on ne soupçonne pas existent à l'état latent dans les hommes de bonne volonté qui nous entourent. Pour obtenir d'eux des résultats surprenants, il suffit d'apprécier leur valeur et de les mettre à même de se développer. Mais l'argent ne suffit pas. Les natures les plus sensibles et les plus ambitieuses ont besoin de sympathie, d'égards et d'amitié. Le génie, sous toutes ses formes, est susceptible. Or, c'est le génie et non pas une intelligence ordinaire qui produit des résultats, même dans le domaine des affaires. Si vous voulez qu'un homme de premier ordre tire de son cerveau tout ce qu'il contient, commencez par gagner son cœur. Cette règle, je vous l'affirme, n'a pas de limite... » Et comment douter d'une telle parole ?

Publicité. — L'art de faire connaître ses produits n'est pas la moins intelligente des occupations du com-

merçant complet ; car si la publicité n'impose point le succès (de même que le meilleur fusil ne tuera pas sa bête sans un bon tireur), elle aide puissamment pour l'amorcer, puis le capter et le maintenir. Voici quelques avis de personnes infiniment plus compétentes que moi, et devant qui je ne saurais mieux faire que de m'effacer sans réserve : « Le commerçant qui ne fait pas de réclame abandonne volontairement la vente à ceux de ses concurrents qui en font (AVENEL). — Le chemin qui mène à la richesse traverse l'encre d'imprimerie (BARNUM). — Mon fils, fais des affaires avec les gens qui savent faire de la réclame ; tu t'en trouveras toujours bien (FRANKLIN). — La réclame est aussi nécessaire pour le bon fonctionnement d'une maison de commerce, que l'huile dans les rouages d'une machine (LEROY-BEAULIEU). — Comment la clientèle saurait-elle qu'on peut fournir quelque chose de bon, si on néglige de le lui faire savoir par l'envoi répété d'imprimés de publicité (VANDERBILT). »

Ajoutons que les imprimés ne sont pas le moyen unique de pratiquer la publicité ; la question est de savoir discerner la façon la plus avantageuse de toucher la clientèle, suivant qu'il s'agit du gros public des journaux à un sou, ou d'une sélection lisant les revues spéciales, fréquentant les lieux chers en ville, habitant les belles demeures à la campagne, etc. Quel que soit le genre choisi, il y a certaines règles qu'on ne saurait enfreindre sans risquer un échec plus ou moins onéreux ; la clarté et l'argumentation doivent en particulier ne jamais être méconnues. Un Américain d'origine apparemment française, M. Aubuchon, conseille d'être surtout clair : « Donnez au lecteur des indications telles que sa ligne de conduite soit clairement tracée, et faites qu'il ait à raisonner le moins possible. Quand vous conduisez un aveugle, vous le prenez par le bras et dirigez prudemment ses pas, vous lui dites quand il faut descendre et

quand il faut monter, etc. Les lecteurs d'annonces sont, eux aussi, des aveugles, et une annonce doit les conduire soigneusement jusqu'à la solution. » Pour l'argumentation, voici ce qu'en pense M. Frey, un compatriote du précédent auteur : « Les annonces qui prennent le mieux sont celles qui disent quelque chose, même très peu, de l'article dont il s'agit, de son emploi, de son excellente qualité, qui donnent des raisons expliquant pourquoi cet article est meilleur que d'autres similaires, enfin qui disent quelque chose de nouveau, voire de connu, mais qui le disent d'une façon neuve... Une annonce sans arguments, c'est comme de la nourriture sans goût : elle vous nourrit, mais sans profit ; il ne reste aucune saveur après. Et aujourd'hui, il faut de bons arguments qui puissent convaincre ; il en faut bien plus qu'autrefois... »

Sans doute, mais il y a une limite à prévoir, car il serait encore moins intelligent de faire trop de publicité maladroite que de n'en point faire par excès de prudence. Il ne s'agit pas de se jeter à corps perdu dans une impasse, ou de partir à la découverte d'un nouveau monde sur une barque plate avec un litre d'eau douce pour traverser tout l'Océan ! Par contre, il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire, équiper une escadre pour pêcher une sardine ! Et c'est pour se maintenir dans la normale que le savoir commercial doit faire appel à toutes ses ressources de doigté, de jugeote, d'intelligence en un mot. Cette réserve dépend forcément de la capacité de chaque entreprise ; d'où l'impossibilité pratique d'indiquer ici des estimations même approximatives, le mieux étant de procéder avec active lenteur, par tâtonnements progressifs, — comme lorsqu'on marche dans un endroit obscur même assez connu, les mains en avant et un pied après l'autre... Mais j'insisterai plus particulièrement sur la nécessité absolue qu'il

y a de connaître à fond, bien avant cet accessoire de la publicité, le métier lui-même qu'on a choisi après comparaison, eu égard aux aptitudes et autres moyens, naturels ou artificiels, dont on dispose ; car celui-là ne sait pas assez qui ne connaît que sa seule spécialité. Ce n'est d'ailleurs qu'un simple rappel, n'ayant rien à ajouter à ce que j'ai dit de l'aptitude en général, si ce n'est que le négoce ne fait point exception à cette règle, tout au contraire ; car les capitaux ou l'avenir qu'on y risque sont souvent bien plus sérieux que dans les autres parties...

§ II. — Employés et patrons.

1. Employés. — L'employé parfait a-t-il jamais existé, existe-t-il à notre époque ? Il va sans dire que j'écarte délibérément de ma question ceux qui s'en évadent d'eux-mêmes ; les autres, quoi qu'en disent et fassent les fauves cégétistes, n'ont pas pour unique perspective que le mécontentement du client, le coulage de la marchandise et la ruine fatale du patron. A mon avis, l'employé complet — j'entends irréprochable, donc qui possède la pleine intelligence de sa spécialité, avec les qualités générales pour réussir partout — doit se montrer en toutes circonstances ponctuel sur l'heure (ce qui dénote une préoccupation permanente de son travail), empressé à l'égard des clients, calme sans mauvaise humeur envers ses collègues même taquins, vulgaires, et toujours respectueux sans obséquiosité pour ses chefs qui auront vite discerné sa valeur réelle, sa présence indispensable. Au reste, quel que soit le milieu, le débutant doit accepter toutes les chinoiseries de la filière ; je pensais à cette nécessité un de ces derniers mois lorsque, démuni d'échelle et de croc pour cueillir

de belles cerises mûres et tentantes comme de grosses lèvres carminées, je me hissais à la crête du sillon, sur la pointe des pieds, afin de saisir d'abord une feuille, puis une branchette, et enfin la grosse branche opulemment fruitée... En particulier, le rôle du vendeur est comme une science qui nécessite une grande pratique et des qualités générales ; de la tenue, un langage correct. une extrême politesse sans familiarité, une certaine psychologie pour le choix des arguments susceptibles d'influer sur chaque client, avec une excellente mémoire pour se rappeler les goûts de chacun, et surtout le *sourire aimanteur* que je considère comme le critérium essentiel de l'aptitude dans cette spécialité. Tout bon vendeur vante discrètement sa marchandise, sans attaquer celle des concurrents qu'il connaît d'ailleurs dans ses qualités comme dans ses défauts ; en cas d'échec, il ne doit pas se décourager ni accepter « non » comme une réponse définitive, mais il reviendra à la charge dans une occasion plus propice, avec des arguments victorieux. Enfin, l'employé intelligent n'est pas un tenace importun, ni un aveugle bûcheur ; il évite sans ostentation le zèle intempestif, vous pouvez l'observer dans tous les milieux où l'on travaille manuellement et mentalement. En tous cas, ce n'est pas lui qui figurera jamais le *remercié automatique*. Cet emploi — encore plus bizarre que celui de l'*ange gardien* chargé par les empoisonneurs d'accompagner chez elles leurs victimes trop soûles — existe réellement dans certains magasins, où les belles madames ne se privent guère de plaintes plus ou moins justifiées. Que fait alors le chef responsable ? Il sonne un bouc d'occasion, et lui signifie ses huit jours après une semonce de circonstance. Moi-même, lorsqu'un client sérieux se plaignait d'un employé, j'ai toujours entendu le patron répondre (souvent par pure politesse) qu'il allait être « obligé de se priver des services de ce

maladroit, etc. » ; et le plaignant se contentait de la formule, même sans autre suite.

Au fait, il me semble que le type du « commercial » peut fort bien être mis en vedette avec le commis-voyageur, devenu aujourd'hui voyageur de commerce. Et quel meilleur portrait offrir que celui photographié par Balzac, le grand docteur ès sciences sociales : « ... Le commis-voyageur est aux idées ce que nos diligences sont aux choses et aux hommes : il les voiture, les met en mouvement, les fait se choquer les unes les autres ; il prend dans le centre lumineux sa charge de rayons et les sème à travers les populations endormies. Ce phosphore humain est un savant ignorant, un mystificateur mystifié, un prêtre incrédule qui n'en parle que mieux de ses mystères et de ses dogmes. Curieuse figure ! cet homme a tout vu, il sait tout, il connaît tout le monde ; il a les vices de Paris et peut affecter la bonhomie de la province ; il est l'anneau qui joint le village à la capitale ; mais essentiellement, il n'est ni parisien ni provincial : il est voyageur. Il ne voit rien à fond ; des hommes et des lieux il en apprend les noms ; des choses il en apprécie les surfaces ; il a son mètre particulier pour tout auner à sa mesure ; enfin son regard glisse sur les objets et ne les traverse pas... Excellent mime, il doit prendre tour à tour le sourire de l'affection, du contentement, de l'obligeance, et le quitter pour revenir à son vrai caractère, à un état normal dans lequel il se repose. Il est tenu d'être observateur, sous peine de renoncer à son métier. N'est-il pas incessamment contraint de sonder les hommes par un seul regard, d'en deviner les actions, les mœurs, la solvabilité surtout, et, pour ne pas perdre son temps, d'estimer soudain les chances du succès ? Aussi l'habitude de se décider promptement en toute affaire le rend-elle essentiellement *jugeur* ; il tranche, il parle en maître des théâtres de Paris, de leurs

acteurs et de ceux de la province : il a l'éloquence d'un robinet d'eau chaude que l'on tourne à volonté. Ne peut-il pas également arrêter et reprendre sans erreur sa collection de phrases préparées qui coule sans arrêt et qui produisent sur sa victime l'effet d'une douche morale... Quant à son activité, ce n'est pas la moindre qualité de cette machine humaine. Ni le milan fondant sur sa proie, ni le cerf inventant de nouveaux détours pour passer sous la meute et dépister les chasseurs, ni les chiens subodorant le gibier, ne peuvent être comparés à la rapidité de son vol quand il soupçonne une *commission*, à l'habileté du croc-en-jambe qu'il donne à son rival pour le devancer, à l'art avec lequel il sent, il flaire et découvre un placement de marchandises. — Combien ne faut-il pas de qualités supérieures à un tel homme. Trouvez-vous, dans un pays, beaucoup de ces diplomates de bas étage, de ces profonds négociateurs parlant au nom des calicots, du bijou, de la draperie, des vins, et certainement très supérieurs aux ambassadeurs, aux niais dorés chargés de parler au nom d'une nation ou d'un souverain... »

Ne trouvez-vous pas que, même en venant du XIX[e] siècle, cette fresque conserve toute sa fraîcheur comme une toile qui sortirait du vernissage du printemps dernier ? Et remarquez que le voyageur du XX[e] serait encore moins imparfait que son aîné balzacien ; car s'il est aussi loquace, il devient un peu plus pondéré dans son verbe, moins charlatan parce que plus instruit des proportions, aussi bien habillé pour plaire, en un mot plus intelligemment à son rôle... J'ai vu quelquefois des représentants s'asseoir sur la table des patrons, clients devenus amis ; par contre, je pus relever dans des antichambres très modernes, cet avis topique : *On ne reçoit que sur rendez-vous accepté par lettre.* Et celui-ci, encore plus américain et adroit : *Soyez brefs. Vos minutes sont aussi précieuses*

que les nôtres. Un rustre eût dit ou fait entendre brutalement : « Laissez-moi tranquille. Mon temps est plus précieux que le vôtre. » Il s'agit de se faire comprendre ; tout est là, partout.

2. Patrons. — Qualité fondamentale du chef responsable : l'économie intelligente. Toutes les autres facultés sont nécessaires, celle-là est indispensable ; et le patron le mieux doué du monde se perdra fatalement, se chavirera de lui-même, s'il dépense plus qu'il n'a gagné. « Doit » et « Avoir » sont deux mots qui peuvent paraître d'une banalité excessive, et ils figurent pourtant tout le génie du négoce. Aussi ne devrait-on pas sourire des vieux prétextes à la Franklin, que l'on rencontre parfois comme des devises enroulées sur mirlitons puérils ; d'autant plus que l'homme le mieux construit est toujours quelque peu enfant à chaque période de son existence terrestre ; et celui qui ne peut économiser le premier sou n'en aura jamais deux : cette vérité est rigoureusement mathématique, en grand comme en petit. « Qui ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne, mourra sans laisser un sou, après avoir eu toute la vie le nez collé sur son ouvrage. Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé la quenouille et le tricot pour la table à thé, depuis que les hommes ont quitté la hache et le marteau pour le punch. Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on doit dépenser. » — Si encore on s'était contenté de la légère table à thé et du punch inoffensif ; mais depuis l'époque du bonhomme Richard, que de poisons on a versés sur et sous les tables en bois et en zinc...

... Je connais un patron dont l'intelligence est proverbiale dans son milieu. Il est sur son bureau chaque matin à six heures, quelle que soit la saison, invariablement coiffé

d'un gibbus monumental ; il partit de zéro (tout comme les fameux fondateurs de la Samaritaine, de l'Hôtel-de-Ville, du Louvre et de tant d'autres palais industrieux qui engloutissent des milliers de servants) ; et, après avoir vaincu tout son monde (auteurs et confrères), malgré ou à cause de ses quatre-vingt-quinze ans, il possède encore plus de millions que d'années. Pensez-vous que la chance et le hasard soient seuls causes de semblables anomalies ? Et ce négociant en papier encré est d'une finesse, d'une adresse commerciale que nulle autre ne surpasse. L'autre semaine encore je faisais cette vivante comparaison, devant le haut et authentique fauteuil de Balzac (car il faut toujours revenir au grand maître social), quand je méditais dans son cabinet de travail qui forme comme la chapelle de sa petite maison de Passy, un véritable ermitage comme il en reste encore quelques-uns dans le Grand Gouffre ; oui, il me semblait voir le père Grandet, si magistralement dépeint après tant d'autres fortes silhouettes, immortelles parce que de tous les temps.— « En ses moindres actes, Grandet avait pour lui l'autorité de la chose jugée. Sa parole, son vêtement, ses gestes, le clignement de ses yeux faisaient loi dans le pays où chacun, après l'avoir étudié comme un naturaliste étudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait pu reconnaître la profonde et muette sagesse de ses plus légers mouvements... Le bredouillement affecté depuis si longtemps par le bonhomme, et qui passait pour naturel, aussi bien que la surdité dont il se plaignait par les temps de pluie, devint, en cette conjecture, si fatigant pour les deux Cruchot, qu'en écoutant le vigneron ils grimaçaient à leur insu, en faisant des efforts, comme s'ils voulaient achever les mots dans lesquels il s'empêtrait à plaisir. Ici, peut-être devient-il nécessaire de donner l'histoire du bégayement et de la surdité de Grandet. Personne, dans l'Anjou, n'entendait mieux et ne pouvait

prononcer plus nettement le français angevin que le rusé vigneron. Jadis, malgré toute sa finesse, il avait été dupé par un israélite qui, dans la discussion, appliquait sa main à son oreille en guise de cornet, sous prétexte de mieux entendre, et baragouinait si bien en cherchant ses mots, que Grandet, victime de son humanité, se crut obligé de suggérer à ce malin juif les mots et les idées que paraissait chercher le juif, d'achever lui-même les raisonnements dudit juif, de parler comme devait parler le damné juif, d'être enfin le juif et non Grandet. Le tonnelier sortit de ce combat bizarre ayant conclu le seul marché dont il avait eu à se plaindre pendant le cours de sa vie commerciale. Mais s'il y perdit, pécuniairement parlant, il y gagna moralement une bonne leçon et plus tard il en recueillit les fruits. Aussi le bonhomme finit-il par bénir le juif qui lui avait appris l'art d'impatienter son adversaire commercial, et, en l'occupant à exprimer sa pensée, de lui faire constamment perdre de vue la sienne.» La race des Grandet n'est pas éteinte encore, et je connais un autre juif qui se flatte d'être la canaille la plus retorse de tout le marché parisien ; il répète à qui veut l'entendre que, pour lui, le *dard* (l'argent) est absolument tout, acceptant qu'on le traite de voleur, mais point d'imbécile ! Quand il a vendu une bête, il veut bien la reprendre si elle ne plaît pas, mais à la condition qu'on ne lui demande jamais de rendre le *dard* !

La roublardise ne suffit pas ? Sans doute, et — bien qu'en général les qualités secondaires d'ordre et de complaisance soient les seules utiles — je lui préfère sans hésiter l'intelligence loyale, celle du métier. Car il en faut beaucoup aujourd'hui, où l'on voit et fait grand partout, où le petit patron isolé s'expose encore plus que le subalterne qui, par négligence ou dédain, ne s'enrôle dans aucune Association dite amicale, mais plus ou moins politico-anarchiste. Oui, le chef doit savoir choisir son

personnel, ses auxiliaires indispensables, les apprécier et encourager à leur exacte valeur individuelle, — à l'encontre de cet ogre pourtant enrichi qui traitait ses employés comme autant de fruits mûrs qu'on jette à la poubelle au moindre prétexte. Cet exercice de l'intelligence professionnelle n'est sans doute pas le moins intéressant ; il exige beaucoup de doigté mental (si je puis ainsi m'exprimer), une pratique approfondie de la nature humaine — physiologie comme psychologie — et j'entends par là quelques notions précises en physiognomonie, graphologie et autres détails similaires d'une utilité réelle, latente ; on fera bien de les apprendre ou réapprendre dans les bons traités du genre... De même que le « Doit » et l' « Avoir » résument toute opération commerciale, de même le rôle du patron en général peut se concrétiser en deux actes : bien acheter, puis bien vendre, deux arts complémentaires à la fois aussi simples et aussi compliqués l'un que l'autre. Je ne sais si ma comparaison est pratiquement juste, mais je mettrais volontiers en parallèle ces deux faits avec les occupations en apparence presque identiques du cuisinier et du rôtisseur, du médecin et du chirurgien, du professeur et du répétiteur : on peut apprendre à bien acheter comme on apprend à cuisiner, à droguer, à réciter; mais on naît vendeur à l'instar du rôtisseur Vatel qui apprête et dore à point sa bestiole, ou du chirurgien Doiten qui charcute presque sans douleur (surtout au chloroforme), ou du docte Cannulle imbattable en l'art d'assaisonner et griller sous toutes ses faces le patient qu'il retourne et aplatit sur son tableau, noir comme braise éteinte !

Le bon acheteur (et quel vrai patron pourrait ne pas l'être ?) ne dédaigne jamais d'examiner une proposition sérieuse, d'où qu'elle vienne, même et surtout s'il a pris l'excellente habitude d'afficher les heures du jour hebdomadaire qu'il consacre à cette occupation. Car

pourquoi renoncer, *a priori*, de peser les offres qui lui procureront une économie peut-être importante à la longue, ou dont il pourra se servir en guise de « pont » pour obtenir une meilleure remise de son fournisseur habituel ? D'ailleurs, la pratique, l'étude du métier, en un mot le perfectionnement dans la spécialité fera plus que toutes les autres considérations également acquises, pour parfaire l'acheteur prudent. — Mais ces qualités nécessaires seront insuffisantes pour accomplir le bon vendeur, s'il ne possède pas la faculté, le don naturel de vendre quand même, d' « imposer » sa marchandise quelle qu'elle soit. J'en ai connu — virtuoses encyclopédiques du négoce — qui plaçaient de tout lorsqu'ils partaient en tournée, sortes de buissons capables de râteler toute la laine des brebis rencontrées ; quand un visiteur les venait trouver, ils ne le lâchaient point avant qu'il eût vidé sa bourse dans leur caisse... On a cru disqualifier le classique médecin qui se fait des rentes même avec les amis qu'il rencontre en parfaite santé ; il lui suffit de leur demander si « ça va ? » pour pouvoir noter une nouvelle consultation sur son calepin ; ce dont ne saurait en fait se plaindre l'heureux client qui a l'avantage de ne pas être trop malade, au clair profit de son vendeur morticole que je considère comme un modèle universel ! — Pour compléter mon opinion personnelle, qu'on me permette de traduire quelques passages extraits d'une revue américaine, *Selling Magazine*, où je relève les excellents conseils qui suivent : « A la base de l'éducation de vos agents, posez deux principes : 1° il faut obtenir des ordres ; 2° il faut en obtenir toujours davantage. Vos auxiliaires devront bien comprendre que toutes vos instructions orales et écrites ne sont que la traduction et le développement de ces deux principes essentiels... En mettant un agent en route, préoccupez-vous de la liste des clients que vous lui donnez,

connus et inconnus, bons ou douteux. Que votre voyageur voie tout le monde, puis fasse sa liste d'après ses propres observations. Quand vous avez un dépôt de marchandises, voyez si votre concurrent n'a pas un auxiliaire plus actif que le vôtre et faisant plus d'affaires ; puis, en vue du cas où votre agent viendrait à vous manquer pour une cause quelconque, fixez d'avance votre choix sur la personne la plus apte à le remplacer... »

Il y aurait sans doute beaucoup d'autres bonnes choses à ajouter sur le plateau commercial, pour mieux mettre en relief toute l'intelligence qui en émane. Mais je dois me limiter à mon cadre ; et je terminerai mon résumé par un petit souvenir personnel d'autant plus indiqué qu'il me vient d'un excellent ami, représentant exclusif pour toute une province d'une grande fabrique. Donc, malgré ses prouesses ininterrompues — petite fortune dans la grande fortune de son Conseil d'administration — cet éminent agent n'a jamais reçu un seul mot de félicitations (là où d'autres, privés du génie commercial, auraient pu l'encenser maladroitement) ; toutes les lettres élogieuses qu'il a pu lire de sa direction parisienne — non seulement lui, mais encore ses collègues concurremment chargés de provinces ou départements limitrophes, en opposition stimulante — toutes se terminent ainsi, à quelques variantes près : « Tâchez d'obtenir de mieux en mieux. » Et c'est sans doute la bonne méthode, la vraie parce que la plus adroite, donc la plus intelligente.

CHAPITRE III

PROFESSIONS FÉMININES

---

§ I. — QUESTION FÉMINISTE.

1. Utopies et possibilités. — Jusqu'à ces derniers lustres — et même parfois de nos jours — le travail de la femme fut abhorré en déchéance par certaines classes bourgeoises. Observez ce qui se passe dans nos villages : les filles de paysannes rougiraient de raccommoder une chaussette ; mais on les voit sur le trottoir de leurs portes enguirlander d'interminables broderies. Riante perspective pour des soupirants, petits propriétaires ou simples cultivateurs ! Mais le préjugé tend à s'évanouir, surtout dans les villes où la femme vient concurrencer l'homme dans beaucoup de professions manuelles ou libérales ; et ce droit demeure, avec ou sans la bienveillante défensive de Mme la duchesse d'Uzès-Mortemart opinant qu' « il n'est pas vrai de dire que les femmes veulent aborder toutes les carrières réservées aux hommes, ambitionnant tous les titres hormis celui de mère de famille. Il n'est pas vrai que la femme rougit d'être femme. Si elle renonce, ainsi qu'on le prétend, à rester un être de grâce et de sourire, c'est qu'actuellement la nécessité de l'existence la force à sortir des séductions du rêve, pour entrer courageusement dans la brutale réalité ». On ne saurait mieux dire, et l'on ne peut

qu'approuver ce langage ainsi que les justes revendications féminines, toutes les fois qu'elles ne chavirent pas les bornes du bon sens et de l'équité. Car ce n'est un secret pour personne que, soit par conviction soit par amusement, certains et certaines font du féminisme comme d'autres du journalisme ou du socialisme, pour le plaisir d'agacer quelqu'un, d'assommer leur mari, leur partenaire dans le jeu conjugal. Ce qu'a d'outrancier, de ridicule et d'injuste un pareil féminisme, M. Drouard, inspecteur primaire honoraire, le relève avec regret dans l'*Instituteur français* ; il signale non sans raison ce qu'aura de funeste cette fausse conception du rapport naturel qui lie les deux sexes, cet inepte chambardement du passé, de la vérité : « Les femmes, rappelle-t-il à propos, oublient simplement qu'elles n'auraient jamais pu faire ce que les hommes ont fait... Qui donc, à l'origine des sociétés, a défendu le couple humain contre les bêtes féroces, l'a abrité dans une caverne ou dans une hutte, a chassé, pêché, labouré, planté pour l'alimenter ? Qui donc a veillé jalousement autour de la femme enceinte, de la mère, des enfants, et a ainsi assuré la continuité puis le perfectionnement de l'espèce ? Qui donc, par la suite, a créé les routes, les embarcations, les navires, endigué les cours d'eau, creusé les canaux, éclairci les forêts profondes ? Qui donc a inventé les machines, établi les chemins de fer, emprisonné la foudre pour la télégraphie et la téléphonie ? Est-on bien sûr que la première femme qui a filé ait inventé sa quenouille et son rouet... C'est trop facile de dire, maintenant que tout est fait : nous n'avons plus besoin des hommes... » Evidemment, et l'indépendance de plus en plus arrogante que l'on prêche à la femme culottée est tout au moins une anomalie ; car il n'y a d'indépendance absolue pas plus pour la femme que pour l'homme, mais bien une interdépendance forcée parce que naturelle.

tous deux se complètent (comme par exemple le piston et son cylindre, le gland et sa cupule) pour former la vraie cellule sociale, la famille et ses rejetons.

2. Situations comparées. — Je suis de ceux qui pensent qu'à équivalence de capacités, une femme vaut un homme, et qu'il n'est pas juste que, pour un même travail, l'une soit moins rétribuée que l'autre ; d'autant plus que cette communion paraît vouloir s'imposer dès l'école, secondaire comme primaire, en vue de la même culture et des mêmes concours. Comme l'observe l'éminent docteur Toulouse, il semble superflu de prouver que les filles ont droit à l'enseignement secondaire comme les garçons : « Il est vrai que la plupart d'entre elles sont destinées à faire simplement des maîtresses de maison, des ménagères et des mères ; mais pourquoi les priverait-on des moyens de s'instruire avant de se dévouer à leur tâche à l'égal de leurs camarades masculins ? Pourquoi empêcherait-on par une mesure préventive, certaines femmes, célibataires par tempérament ou par nécessité, de mener de front, épouses ambitieuses, la conduite de la maison et une profession, de s'adonner à une carrière libérale, professorale, médicale, juridique, industrielle ? » Sans doute ; mais en stipulant bien que la femme restera femme, sans allure trop hommes que, même en pratiquant la gymnastique pulmonaire à mon avis salvatrice de notre espèce. Car je ne comprendrais pas plus une révolution dans ce sens, que je n'ai pu admettre qu'on applaudît des moitiés ou quarts de vierge hurlant la *Carmagnole* à grandes levées de jambes sur les places publiques, alors qu'on interdisait les chants religieux dans la même ville.

Cette réserve faite, j'emprunterai quelques chiffres à une étude récemment élaborée par M. Gervais, sénateur de la Seine. D'après les catégories professionnelles, la proportion des femmes ou filles, pour 200 travailleuses,

varie comme suit : libérales et services publics, 20 ; industrie et transports, 30 ; agriculture et forêts, 34 ; commerce, 36 ; services domestiques, 80. En France, on observe que sur 100 personnes actives, on trouve 55 femmes à Paris et 33 seulement en province, soit pour cette dernière deux hommes par femme au travail, alors qu'à Paris les travailleurs mâles sont en minorité. Les chemins de fer de l'Etat emploient environ 6.000 femmes, les postes environ 18.000 ; dans l'enseignement secondaire on en trouve 3.000, et autant au ministère de la guerre, puis 7.000 dans l'enseignement primaire. Les manufactures de l'Etat, qui relèvent des Finances, occupent 15.000 ouvrières, et le total des femmes réglées par les administrations gouvernementales atteint près de 120.000. Et M. Gervais termine ainsi son article dans le *Matin :* « La formule romaine autoritaire et brutale du code : « Le mari doit protection à sa femme, et la femme obéissance à son mari », doit être complétée, au moins en ce qui concerne le travail, en réservant toutes les autres questions relatives au droit de la femme, par une législation qui rende les prescriptions de la loi conformes à un haut idéal social. La femme collabore avec le mari, qui doit collaborer avec elle pour constituer un foyer doux et fort. Mais à charge de revanche. L'homme n'est plus un maître par droit de nature : tout au plus peut-il l'être par droit d'élection. Et pour instituer une règle de plus juste et de plus haute morale, la femme doit avoir comme l'homme, pour en user avec ou sans lui, les mêmes moyens de défendre et de conserver, dans l'indépendance de sa raison et de son âme, sa vie, son honneur et sa liberté .» — En toute équité, logique et intelligence, puisse-t-il en être ainsi !

§ II. — EMPLOIS DIVERS.

1. Emplois garantis. — La plupart des emplois de tout repos, notamment pour les femmes, sont ceux des grandes administrations, étatistes ou autres. Cette vie d'employée, ordinairement monotone, convient aux tempéraments calmes, pondérés, que le souci du lendemain effraye non sans raison ; mais il faut débuter jeune, avec beaucoup de protection, surtout si l'on n'est déjà parente d'employé tant soit peu influent. Les appointements moyens peuvent atteindre aujourd'hui 250 à 300 francs, avant la fin d'une carrière en somme peu usante, avec retraite au bout, en dehors des autres avantages de repos, vacances, maladies payées, etc. Quelle que soit l'Administration en perspective, il y a toujours une demande écrite à signer, et il est bien rare que cette cursive ne soit d'une grande influence sur la décision du chef intelligent ; aussi recommanderai-je à mes lectrices (comme à mes lecteurs) de veiller très soigneusement à la propreté du papier, aux marges moyennes avec lignes légèrement montantes, lettres arrondies et ouvertes en haut (jamais en dessous), paraphe complémentaire et autres détails à consulter dans quelque bon livre de graphologie. Pour mon compte, j'avoue que je n'ai jamais traité aucune affaire — avec inférieurs, égaux et même supérieurs — avant d'avoir scruté les gestes écrits des personnes à voir ou revoir... Après ce petit préambule, j'emprunterai quelques détails résumés à l'intéressant ouvrage de M. Fénelon Gibon, *Employées et ouvrières*, ainsi qu'à celui de Mme Régnal, *Comment la femme peut gagner sa vie* (que je recommande tous deux à mes gracieuses lectrices).

INSTRUCTION PUBLIQUE. — On médit beaucoup de l'instruction des femmes, à mon avis pas assez s'il s'agit de

combattre le pédantisme, le déracinement d'un sexe, d'un casier social ; trop, si l'on ne veut que déblatérer contre un engouement moderne, très utile dans beaucoup de circonstances, et dès lors un mal nécessaire. D'après Mme Régnal, « il est à remarquer que les brillantes élèves des lycées font les meilleures femmes d'intérieur, les épouses les plus agréables, les mères les plus intelligentes. Le temps est passé où la Femme savante était ridicule et pédante. Elle était ainsi parce qu'elle était *ignorante* en dépit de ses apparences, et prétentieuse, vaniteuse de sa vaine science. La femme instruite, aujourd'hui, est simple, bien équilibrée, en bonne posture pour seconder l'homme dans toutes ses entreprises ; et le distraire, le comprendre aux heures de repos. » Heureux les hommes (soit dit sans aucune ironie) qui peuvent épouser de si suaves associées !

Quant à la vocation qui est, ici comme partout, le principal argument de valeur, cet appel naturel se manifeste tôt, bien que s'instruire et enseigner soient, comme dans un même fruit, deux alvéoles distinctes. L'essentiel n'est pas de « pousser », mais plutôt de « freiner » l'enfant aux dispositions fortement accentuées. Il faut alors compter une dizaine d'années de travail sérieux, après le certificat d'études, savoir : trois années en primaire ; deux en cours complémentaires ; deux à l'école préparatoire de Normale où l'on en passe trois dernières conduisant soit au brevet supérieur titularisant, soit en cas d'échec, au concours des auxiliaires, radeau des gardiennes et autres remplaçantes moins enviables.

POSTES, TÉLÉGRAPHES, TÉLÉPHONES. — Les examens d'admission équivalent à ceux du brevet ordinaire, et cinq à six mille concurrentes briguent chaque année les mille places disponibles (âges extrêmes : 18 et 25 ans). Les appointements varient entre 1.200 et 3.000 francs, avec

une légère indemnité de logement, et retraite après trente ans de service, mais soixante ans d'âge.

Chemins de fer. — En considérant comme type le plus important réseau P.-L.-M. où les femmes sont très nombreuses, on nous dit que l'admission s'y fait de 16 à 34 ans, avec des mois de 60 à 200 francs, rarement au-dessus ; mais, là comme ailleurs, on jouit de certains petits avantages supplémentaires : permis de circulation, soins médicaux avec demi-solde en cas de maladie, congé annuel payé d'une douzaine de jours, etc.

Grandes banques. — A la *Banque de France*, les auxiliaires débutent à raison de 3 fr. 05 par jour, mais en ne travaillant que par intermittence. Les titulaires, avec un même début, peuvent arriver jusqu'à 6 fr. 05 (sans oublier le petit sou), après augmentations de 0 fr. 50 tous les cinq ans. Les retraites sont de 400, 500 et 600 francs, selon l'ancienneté de 20, 25 ou 30 ans. — Le *Crédit Foncier* fait ses admissions par voie de concours, avec points supplémentaires suivant les diplômes (âges extrêmes : 18 et 30 ans). Après un stage à 3 francs, la titulaire débute à 1.000 francs, puis reçoit des augmentations de 100 francs, jusqu'à 2.500 environ, rarement 3.000. — Avantages analogues au *Comptoir d'Escompte* où l'avancement a lieu tous les deux ans, par 0 fr. 25 jusqu'à 5 francs quotidiens. Enfin le *Crédit Lyonnais* ne diffère pas sensiblement de ses similaires.

2. Emplois libres. — Considérons les principaux, par ordre alphabétique.

Agriculture. — Jusqu'à ces récentes années, la profession agricole fut considérée comme la dernière des dernières, et pour la femme plus encore que pour l'homme. Grâce à quelques exemples venus de haut, cette flagrante injustice, cette grave erreur tend à disparaître, et il sied de la pourchasser dans ses expugnables retranchements. Que les filles d'artisans, de

bourgeois épousent résolument des cultivateurs modernes, des propriétaires aptes à récolter eux-mêmes les produits semés avec leurs gens ; et l'on verra moins de filles de ces courageuses femmes aller perdre leur santé, avec le reste, dans les gouffres des grands centres. Il existe d'ailleurs des écoles recommandables, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus transcendantales — de l'exo de la basse-cour à l'éso du vaste domaine — qui peuvent contenter tous les goûts et toutes les exigences des futures châtelaines comme des simples aides-fermières : n'importe quel catalogue spécial ou autre Bottin donne là-dessus des renseignements à la portée de toute intelligence tant soit peu active.

Commerce. — Un autre préjugé qui semblait stigmatiser le négoce, tend également à disparaître ; car le marchand même détaillant n'est plus le petit grigou à mine chafouine qui, avec sa rapace moitié, n'avaient d'autre préoccupation en tête que de « rouler » le client, et lui faire payer, au maximum, le plus possible de « rossignols » invendables. — La préparation d'une jeune fille aux affaires ne se fait généralement plus comme autrefois, par l'étroite et lente filière des boutiques ; on préfère aujourd'hui les cours spéciaux et généralisateurs, qu'on peut suivre par correspondance ou mieux sur place, bien qu'il convienne de faire certaines réserves sur les promiscuités, là comme à toutes les sorties soit de bureaux, soit d'ateliers... Quelle que soit la branche choisie, la supériorité de la femme est assurée lorsqu'à ses connaissances de la partie, elle peut joindre la possession d'une ou de plusieurs langues étrangères, écrites et parlées (ce qui suppose un séjour au dehors). A signaler que la sténo-dactylographie perd, avec sa vulgarisation, de sa primitive valeur : quand une dactylo va vite, on abuse de sa rapidité engrenante, et quand elle est lente on n'en veut pas ; et puis la ma-

ladie nerveuse suit de près ce surmenage à la machine pianotante. — Pour la vendeuse, une des principales qualités est l'amabilité, la complaisance naturelle ; car avec l'effort, il n'y a point charme. Mme Régnal écrit : « Il faut infiniment d'intelligence, de bonne humeur sincère, pour supporter avec patience les caprices, les injustices de la clientèle. Or, j'ai le regret de le constater, rien n'est plus difficile à satisfaire que la *cliente*. Mieux vaut servir vingt hommes qu'une femme, sauf de rares exceptions » ... Je suis trop poli pour contredire !

FLEURS. — Il y a d'abord la *Fleur naturelle* où l'on débute vers la quatorzième année, avec un apprentissage sans paye ; on peut par la suite monter à 100, 150 et même 200 francs par mois, avec un peu d'intelligence et beaucoup de goût. Mais il ne faut pas croire que ce joli état soit toujours agréable à pratiquer : dès le petit jour et les pieds dans l'eau, même en plein hiver, la fleuriste doit, sans feu, « changer » les fleurs coupées, arroser les plantes en pot, et parfois veiller, aux périodes de presse. Tous les tempéraments ne s'adaptent pas à un tel travail... Avec la *Fleur artificielle*, autres désagréments ; et puis, les machines y ont réduit l'art à un sous-métier de confection. D'après Mlle Claire Gérard, chargée d'une enquête par le Musée Social, une grosse de violettes n'est réglée à l'ouvrière que 5 sous ; une grosse de coucous, 0 fr. 50 ; de chrysanthèmes, 2 fr. 25 ; de myosotis, 2 fr. 70, exigeant deux journées de travail ! Aussi n'est-on pas au-dessous de la vérité en estimant à 1 fr. 50, en moyenne, la rétribution journalière de ces malheureuses qui, hélas ! ne mangent pas toujours à leur faim. Donc, avis !

INDUSTRIES DIVERSES. — Les ouvrières proprement dites — surtout à Paris, patrie des classiques midinettes — forment notamment les gros bataillons de la couture et des industries connexes, toutes plus exploitées les

unes que les autres. Aussi voit-on des hommes de haute valeur s'élever de tous les camps de notre société bouillonnante, contre ce qu'ont d'odieux de tels abus ; et il faut citer tout particulièrement avec éloges mérités : le Conseil national des Femmes françaises, puis M. de Mun, aux projets aussi nobles que persévérants, et aussi le P. Bernard Vaughan, jésuite qui, dernièrement à Londres, portait la bonne parole au nom de la Ligue nationale contre le *Sweating System* ou Système de la Sueur. — Pour nous en tenir au type le plus générique de la couturière dont le meilleur apprentissage se fait dans les grandes maisons du genre, voici quelques indications utiles, malgré la détestable promiscuité des ateliers, plus ou moins immoraux. Là, on débute vers la douzième année à 0 fr. 50, puis 1 franc et 1 fr. 50. La « petite main » rabat les coutures, pose les baleines, comme une machine sous les ordres d'une ouvrière. Celle-ci, payée en moyenne de 4 à 6 francs, doit se spécialiser pour faire partie du « noyau » que l'on conserve en toute saison ; elle devient jupière, corsagière, manchière, garnisseuse, etc., sous la direction de la « seconde » qui, chargée de toute une table, touche de 8 à 10 francs, environ la moitié de la « première » dont le talent est envié des maisons rivales. — Opinion de Mme Régnal : « De la moralité et des mœurs, personne ne s'en occupe. La Première est, en somme, la maîtresse de l'atelier. Si elle est comme il faut, la bonne tenue, sinon la bonne conduite, est imposée. Quand elle ne l'est pas — et on ne lui demande pas de l'être, pourvu qu'elle ait des capacités ! — la ruche ne tarde pas à montrer un état d'esprit déplorable. Tout conspire à corrompre celle qui en fait partie : fâcheux propos, mauvais conseils, pernicieux exemples. Les unes sont troublées par la vue des élégances qui humilient leur pauvreté ; les autres succombent au besoin d'argent. Tous les galants, sachant

l'état de perpétuelle tentation dans lequel vit la Midinette, rôdent à l'entour de celle-ci, s'adressent à ses sens, à ses rêves, à ses besoins... » — Et voilà ce qu'est le travail de couture au dehors. Chez soi, il y a d'autres inconvénients, dont le plus sérieux est le risque couru dès qu'on veut s'établir, c'est-à-dire monter le matériel d'installation avec les marchandises, le tout payé d'avance, alors qu'on doit faire crédit à présumé plus riche que soi-même. Inutile d'insister.

Je tiens à conclure sur ce pénible sujet ; car beaucoup a vécu quiconque a beaucoup souffert. Les petites gens de Paris confirment trop souvent cette attristante vérité. Et point n'est indispensable d'avoir longtemps habité la grande cité meurtrière pour en connaître les immenses misères... Monsieur le Ministre, avant d'être le puissant capitaliste que l'on sait, fut étudiant comme tant d'autres ; il a pu autrefois « potasser » son Paris toujours jeune, et l'apprendre aussi bien que moi. Il n'ignore donc point que les ouvrières y sont odieusement exploitées, par ceux-là mêmes qu'elles enrichissent. Quand il « espérait » fébrilement dans sa coquette garçonnière, avec le vague soupçon que fait naître le premier retard, on dût probablement lui expliquer, entre quatre baisers, que la petite fée n'avait pu s'évader qu'à onze heures, par la porte de derrière clandestinement entrebâillée, et qu'à cette heure tardive, son problématique dîner refroidissait pour elle. Oui, onze ou douze heures d'obstiné labeur, après-midi, sans pouvoir becqueter, et avec une surcharge de nuit ; parce que si les oiselles se lestaient d'une seule mie de pain au goûter, on leur reprocherait durement (avec marché en main) de « salir l'ouvrage » ! — Vous pouvez vous disculper, Monsieur le Ministre, en alléguant que vos instructions sont contrevenues, que vous interdisez formellement de veiller. Défense ministérielle ? La belle affaire ! La patronne

est bien trop au courant pour faire surtravailler dans le local diurne connu. Et puis, il faudrait d'abord s'en prendre aux belles et si vilaines mondaines qui passent leurs commandes la veille d'une soirée et non huit ou mieux quinze jours d'avance, qui ne règlent leurs fournisseurs qu'à la fin de l'année suivante (et encore !) ; à tel point, qu'on put entendre le célèbre Père Du Lac, en pleine Madeleine, cingler ses pénitentes dont les seules notes de couture dépassaient, certaines, cent mille francs d'arriéré (rigoureusement authentique)...

Ah ! si vous pouviez les ouïr, ces mignonnes victimes que vous, moi, toute la société inertement complice, condamnons à la précoce vieillesse, aux irréparables rides avant trente ans, à la myopie également enlaidissante, aux cruels maux d'estomac. Ah ! Monsieur le Ministre, pitié pour ces charmantes friquettes, pour ces mignardes Mimi-Pinson que chantèrent nos grands poètes, et dont le type suavement sentimental se perpétue comme jailli des pavés de nos grands quartiers ! Pitié pour ces douloureux symboles de jeunesse insouciante et de rapide maturité, de joie et de chagrin, d'activité, de courage, de cœur, en un mot de très fine quoique d'éphémère intelligence !

CHAPITRE IV

PLANÈTE EXTENSIBLE

§ I. — Agriculture et colonisation.

1. **Agriculture**. — Si l'on considère que la France européenne complétée de la France africaine, possède le sol le plus riche parce que le plus fécond et le plus varié du globe, on peut à bon droit s'étonner et déplorer que nos campagnes soient fuies, à tel point que la plupart des terres ont perdu jusqu'à la moitié, et même plus, de leur valeur d'antan. On se plaint universellement que la vie devient de plus en plus difficile, et qu'aujourd'hui l'argent n'a que la même importance dans les villages comme dans les villes ; mais sait-on encore discerner le superflu du nécessaire? .. Parcourez nos propriétés lamentablement désertées ; sur dix fils de cultivateurs, huit au moins se flattent de mépriser la nourrice qui les alimente depuis d'innombrables générations : celui-ci se fera coiffeur, celui-là boulanger, cet autre boucher ou maçon, ou pis mastroquet (j'en sais un devenu vidangeur !) dans la ville proche ou lointaine. Je citerai ce fait typique parmi tant d'autres analogues : un fils unique de petit propriétaire provençal vendit l'autre année tout son matériel, y compris le cheval et les charrues, à un bas prix stupéfiant ; malgré les exhortations de tous les hommes sensés qui lui

déconseillaient cette folie, le voilà exilé dans la brume parisienne, et avec lui sa jeune femme et son petit garçon depuis très frêle. Savez-vous pour quelle situation ? Comme déchargeur de bateaux, portefaix ! Il gagne donc six ou sept francs par jour de travail, c'est-à-dire de 160 à 175 francs les mois où il ne chôme que les dimanches et fêtes, au lieu de 150 qu'il atteignait à la campagne où il était son seul maître ; tandis que dans son nouvel esclavage (esclave au physique comme au moral), il est obligé de payer 300 francs une étroite chambre avec noire cuisine (au lieu de rien du tout comme dans son vaste bastidon), achète évidemment tout ce dont il a besoin pour se nourrir avec les siens, au lieu d'avoir à gogo légumes, œufs, volailles, vins, bois et autres suppléments. Donc, somme toute, il serait incapable d'économiser 50 francs par mois à Paris, alors qu'il en plaçait le double à Olival ; il travaille beaucoup plus durement et à heures fixes, au lieu d'en prendre à son aise comme autrefois au bon mistral ensoleillé ; enfin, il vivra vingt ou trente ans de moins s'il ne se hâte de revenir de son erreur, de jeter par-dessus bord sa fausse honte, son orgueil déplacé...

Ah ! le beau rôle encyclopédique, qu'une vie de paysan pourvoyeur des énergies mondiales, des artisans ingénieux comme des élites pensives par qui se transforme, se transfigure la vitalité universelle. Hélas ! le descendant fourvoyé est en train de renier l'ancêtre ; le fils prodigue commet cette faute criminelle de rougir du père tenace, au lieu d'implorer son pardon un genou en terre, dans le sillon injustement méprisé... Pour mieux saisir l'intelligence austère de ce milieu vital par excellence, M. Hanotaux conseille, même au jeune homme d'honorable maison, de vivre aux champs : « qu'il suive, pas à pas, derrière le valet de ferme, le train de la charrue, et qu'il mette lui-même la main aux mancherons ;

qu'il s'habitue au temps des saisons avec les oreilles gourdes l'hiver, et, l'été, le front tanné et cuivré par les canicules ; qu'il se lève à l'aube et se couche tôt ; qu'il ait, sans cesse, l'esprit tendu sur tout l'arroi de la ferme ; qu'il rumine les assolements, les roulements des productions diverses, le prix des engrais, les emblavements, les fumures, le mariage souterrain des azotes et des organismes ; qu'il subisse, de bonne heure, ce lent et calme entraînement ; qu'il réfléchisse aux avantages et aux inconvénients du bétail, ce « mal nécessaire » ; qu'il se résigne d'avance à l'étendue des sacrifices et à la lenteur des profits ; en un mot, que sa vie soit établie et divisée, non par des périodes courtes d'une année, mais par des tranches de quatre ou six années, et qu'il compte à la fin ». — Effectivement, le jeune homme courageux, devenu père d'une nombreuse famille, aura ainsi réalisé une affaire de tout repos (à l'aise, il pourra le constater)... Mais l'intelligence en marche a-t-elle dit son dernier mot, là plus qu'ailleurs ? Non, sans doute ; Élisée Reclus, dans sa *Lettre à mon frère le Paysan*, et Tolstoï, le matérialiste repenti, ne le pensaient point, luttaient, bataillaient contre les gros propriétaires, renouvelant les beaux anathèmes des premiers modèles chrétiens. D'autres philosophes croient, en variantes, que la révolution sera plutôt évolutive, viendra de la science appliquée, par la synthèse du machinisme et du capital ; tel est l'avis, par exemple, de M. Paul Adam dans le *Journal* : « Fini le naïf orgueil d'être le possesseur du lopin, le maître de l'arpent, des poules et de la vache, le seigneur absolutiste de l'âtre où tisonne la ménagère soumise. Bientôt des gens viendront pour l'enrôler dans les équipes et lui offrir un salaire. Il dormira dans une demeure commune ; il fatiguera la terre pour des maîtres inconnus. Le blé ne sera pas répandu sur son aire, mais dans les alvéoles de machines monstrueuses, aux

membres d'acier vifs et muets que des démons gouailleurs activeront. Le paysan ne comprendra point la grandeur d'abdiquer son indépendance illusoire au bénéfice de tous, afin que la terre produise en grand nombre des fruits meilleurs et moins chers, savoureux sur toutes les bouches. Dix-neuf siècles de christianisme ne l'ont pas instruit des magnificences de cette joie qui s'exalte en sachant les dons de ses labeurs. Il ne ressentira que l'ennui d'avoir perdu la possession jalouse, lamentable et précaire d'un pauvre bien. Plus de salaire et plus d'aisance ne le consoleront pas..... Versant au villageois plus d'or que n'en rapporte sa petite propriété, les trusts agricoles augmenteraient certes la fertilité du sol arable, par l'amélioration de l'effort humain. Mais notre rustre n'admettra que lentement les mérites de cet essai. Avoir du bien, fût-ce la cause de la douleur permanente, lui paraîtra longtemps préférable à tout. Le sens atavique de la propriété l'affole. Dans quelque vingt années, la lutte sera terrible entre cette foi rustique et les entreprises des Compagnies financières, voulant soutenir la concurrence contre les importateurs d'outre-mer, par l'exploitation directe et scientifique du domaine foncier... N'est-ce point le symbole annonciateur d'une ère nouvelle où s'anéantira l'humble idéal du paysan, jadis nourricier des États, demain inutile? Le trust et la machine se vont substituer à sa foi tenace. »

Sans doute, il sera intéressant de méditer sur le résultat d'une telle conception conglomérante, si, dans un quart de siècle, l'ésotérisme du labour mécanique et de l'engrais chimique finit par triompher totalement de l'exotérisme du coutre et de la faux.

2. Colonisation. — En regardant au loin, nous entrevoyons des pays immenses aux vieilles légendes mystérieuses, aux opulentes richesses la plupart inviolées, en sommeil sous le lit jaune des fleuves, sous la couver-

ture grise des montagnes et dans la flamme éblouissante des plaines, où grouillent ces multitudes pour qui végéter sans effort est le *nec plus ultra* de la misère terrestre. Pour l'Européen et même pour le Français, la perspective est fort tentante de voler là-bas, lui « barbare », vers ces régions parfois fabuleuses. Et comme tout esprit aventureux, même très pratique, recèle une âme un tantinet rêveuse, donc artiste, notre futur colon ne manquera point d'évoquer souvent ces lointaines splendeurs déterrées pièce à pièce, chaque siècle donnant son coup de pioche pour nous instruire, pour embellir nos musées d'Occident, sans vergogne ornés des magnifiques dépouilles du sol et du sous-sol d'Orient. Ainsi, avec l'archéologie (science des arts antiques) s'imposa le commerce trafiquant (science de la vie matérielle), puis enfin la regrettable imitation industrieuse de toutes ces merveilles si longtemps ignorées. Et, de plus en plus, tout le monde veut voir sur place, courir, arriver vite. Mais, parmi tant d'autres épines, il y a la question sanitaire, une des plus importantes. Un colonial qui en est revenu, non plus avec du foin dans les bottes mais avec de la sueur dans le casque, M. Ular, nous permettra de transcrire ces lignes que ne devraient jamais perdre de vue tous les intéressés actuels ou futurs : « ...Là-bas, encore davantage que chez nous, la grande question est, non pas de guérir, mais de prévenir. L'organisme tout entier se trouve déséquilibré, la maladie même n'est plus que son essai violent d'éliminer les ingrédients d'infection (cultures de microbes ou autres) et de rétablir l'équilibre normal. Or, le terrain favorable des infections pareilles ne se développe pas d'un jour à l'autre. La contagion, la chaleur, l'humidité, les changements brusques de température et d'autres circonstances extérieures qu'on évoque volontiers comme causes de ces maladies, n'en sont que l'occasion. La cause véritable est la préparation du terrain

favorable à l'invasion de l'infection ; et cette préparation tient tout entière dans le genre de vie européen qui est en disproportion absolue avec les exigences naturelles du climat. La grande vérité, toute paradoxale et humiliante que là trouveront ceux qui croient à l'omnipotence de notre civilisation, est simplement celle-ci : *il faut s'adapter aux conditions du pays en prenant pour ligne de conduite le genre de vie, les habitudes et jusqu'aux prescriptions religieuses en usage chez les indigènes* ». — Remarque juste, donc intelligente. Car les prescriptions religieuses, presque toujours, sont assises sur des principes d'hygiène appropriés aux climats et à leurs habitants. C'est pourquoi les brahmanes n'éprouvaient aucune difficulté pour faire accepter les grandes baignades aux vermineux Indiens calcinés du Gange et du Bengale, tout en leur faisant respecter, adorer la douce vache, la symbolique *Go*, source de toute prospérité, de toute vie humaine, au dire des védas et autres dêvanâgarî, — commandements qui ne seraient pas toujours bien accueillis, si l'on tentait de les imposer sans réserve dans notre Europe d'Extrême-Occident septentrional ; et c'est peut-être pour la raison inverse que certains de nos missionnaires trop intnansigeants se font lapider par les peuplades réfractaires de l'Asie et de l'Afrique intertropicales... Et voilà pourquoi l'Européen expatrié dans les montagnes glaciales ou dans les plaines torrides, doit résolument se soumettre aux conditions vitales de son nouveau milieu. Par l'habitude permanente, il s'y accoutumera progressivement ; et par l'hérédité probable, il transmettra son acquêt à sa postérité plus apte à la résistance contre les attaques des forces connues et inconnues ; car enfin, la loi de sélection est universellement immuable : *varier ou mourir !*

On a dit et répété que le Français n'est pas voyageur. Vérité encore réelle dans l'ensemble. Il faut néanmoins

reconnaître que, depuis quelques années (à la suite de notre Grande Foire), un certain courant d'émigration se manifeste en France, auquel ont puissamment contribué les Bonvalot, les Hanotaux, les Baudin, les Mathieu et tant d'autres grands professeurs d'initiative. Voilà donc l'idée en marche et en bonne voie, d'après M. Pierre Baudin (un des apôtres de l'échange international des enfants et des jeunes gens) qui, dit-il, a sous les yeux « des lettres de parents et d'enfants des plus rassurantes. Les parents se déclarent très satisfaits du caractère et de l'intelligence du jeune échangé, et disent qu'ils reçoivent les meilleures nouvelles de leurs enfants éloignés. Rien n'est plus édifiant. En somme, l'échange international n'est plus une tentative ; c'est un succès ». — Tant mieux ! Et maintenant, après l'essai entre nationaux intereuropéens, à quand le vaste échange d'Européens contre Américains et Australiens, Chinois et Japonais, Malgaches et autres Afrikanders, — fraternisation éminemment fructueuse pour tous les enfants des Etats-Unis de Terre...

§ II. — Dépopulation et repopulation.

1. Dépopulation. — Cette grave épidémie, dont la France pâtit de plus en plus, a des racines multiples comme les causes qui l'engendrèrent ; et les avis, quoique variés, visent tous au même but. L'éminent professeur Dr Debove attribue notre affaiblissement à des raisons politiques et sociales, à l'ensemble complexe des lois bonnes ou mauvaises qui se sont succédé depuis plus d'un siècle. « Prenons une loi de la Révolution, dit-il dans le *Matin* : l'abrogation du droit d'aînesse, mesure juste et équitable s'il en fut. Le morcellement de l'héritage a changé nos mœurs. Dans la haute société de nos

jours, les ménages n'ont qu'un ou deux enfants. Le premier, c'est l'enfant; le second est accepté, c'est l'assurance contre la maladie ou la mort ; le troisième, c'est l'intrus ! » Résultat analogue avec la récente loi Roussel sur la protection de l'enfance : « Les mères ne pourront devenir nourrices au sein qu'après avoir allaité leur enfant pendant sept mois au moins. » Sans doute, cette loi est bonne en soi ; mais, par contre, elle a pour mauvais effet de restreindre le nombre des naissances, car la jeune mère, la « remplaçante », ne peut plus comme autrefois devenir un « placement de rapport ». — Sur la même question, M. Bournisien publiait en mai 1911 une fort intéressante étude dans la *Revue politique et parlementaire*, où il observe que si l'on s'est préoccupé de rechercher les causes d'infécondité des ménages urbains, on semble avoir apporté moins d'attention pour expliquer la stérilité qui s'accentue dans les classes rurales ; et il estime que si la France est moins féconde, c'est en partie parce que les cultivateurs exploitants limitent le nombre de leurs enfants. Puis, comme raisons de cette parcimonie séminale : « Le cultivateur ne prolifère probablement que suivant son intérêt, selon les besoins ou l'avenir de son exploitation, dans la même mesure où il prévoit que des fils lui seraient utiles, lui « rapporteraient » en s'employant chez lui ou dans le « pays ». Depuis cinquante ans, ce besoin de créer des familles nombreuses est devenu de plus en plus rare, parce que les progrès du machinisme ont permis de faire face à une production plus intense avec un nombre de bras plus faible. La diffusion universelle des faucheuses et des batteuses, la transformation des procédés de culture ont certainement réduit l'effectif des travailleurs agricoles, et, par contre-coup, le nombre des enfants. » Cette curieuse statistique justifierait ainsi, une fois de plus, ce qu'a d'immanent l'éternelle Logique dans ses

résultats, tantôt bons et plus souvent mauvais, par notre faute d'écureuils auto-condamnés au supplice de la roue du progrès !... Et jusqu'au président Roosevelt qui s'occupe de nous dans sa *Vie intense*, le magistral traité d'énergie où l'on peut lire : « Dans un de ses livres puissants et mélancoliques, Daudet parle de « la peur de la maternité, la terreur qui hante la jeune épousée du temps présent ». Quand de tels mots peuvent être véridiquement écrits sur une nation, cette nation est pourrie jusqu'au cœur du cœur. Quand les hommes craignent le travail ou la guerre juste, quand les femmes craignent la maternité, ils tremblent sur le bord de la damnation ; et il serait bien qu'ils s'évanouissent de la surface de la terre, où ils sont de justes objets de mépris pour tous les hommes et toutes les femmes, qui eux-mêmes sont forts et braves et d'âme haute. » (Trad. de Mme de Faucigny-Lucinge et de M. Izoulet.)

Enfin, un correspondant de journal s'en prend non sans raison au luxe, en remarquant sur un ton un peu chargé que quiconque n'a pas les allures d'un seigneur ou d'un milliardaire est aujourd'hui disqualifié. Quant aux jeunes femmes élevées dans le seul culte de leur beauté, elles se croient trop « instruites » pour besogner de leurs blanches mains, et surtout pour élaborer des enfants, au risque de souffrir, de se déformer, de renoncer pendant neuf mois à leurs plaisirs variés : visites, magasins, expositions, voyages, etc. On leur a tant préconisé l'amour païen, qu'elles n'ont plus de devoirs qu'envers leur corps : se faire les ongles, les yeux, la bouche et le reste, c'est tout ce qu'on peut exiger d'elles. Avoir des enfants, c'était bon quand les épouses restaient un peu chez elles, quand elles avaient le temps de s'occuper de leur ménage, quand elles ne craignaient pas de contribuer par elles-mêmes à leur vêtement et à leur parure ; mais aujourd'hui, ces dames se croiraient déshonorées si elles enfi-

laient une aiguille. Ah ! nos piètres *Madame Benoiton* américanisées en laid...

2. Repopulation.— Aux maux profonds, les remèdes énergiques. Je n'attends rien de l'Etat-pieuvre (et pour cause !), après avoir assisté à ce comble aux innombrables variantes de l'infamie gouvernementale : un ministre des Finances décorant son chef de cabinet qui, en plein banquet corporatif, venait de vomir cette crapauderie : « Les employés n'ont qu'à ne point se marier, s'ils ne possèdent pas des ressources suffisantes pour élever des enfants. Rien ne les oblige à avoir une famille à entretenir... » Et dire que dans les pays conduits par des « tyrans couronnés », les rejetons pullulent en progression millionnaire d'une année à l'autre, tandis que chez nous les tombes deviennent au contraire plus nombreuses que les berceaux (la constatation est officiellement confirmée). —Il faut aussi envisager la question du logement ; et je signale sans réserve le bon conseil de l'évêque de Nancy, quand il préconise « une campagne impitoyable contre la coutume criminelle qui s'étend partout de refuser des logements aux familles nombreuses, et souvent même à des familles de trois enfants. » Il est juste de reconnaître que, la plupart du temps, ce ne sont pas les propriétaires d'immeubles mais leurs affreux concierges qui, pour s'éviter le moindre désagrément, refusent de louer à quiconque a plus d'un enfant ou autre caniche assimilé !

Quoi qu'il en soit, considérons ce fait qu'on rencontre encore de ces « arriérés et criminels », pour qui procréer est un acte patriotique et sanctifiant. Savez-vous ce que répondit le modeste et aujourd'hui populaire capitaine Simon Maire, le président de la *Ligue des Familles nombreuses*, à un imbécile qui lui jappait cyniquement : « On ne vous demandait pas d'en avoir, des enfants ? » Il répliqua ceci : « Sans doute, mais je les ai. Et le pays le sait

bien, qui me les prendra. Un pays où l'on n'aurait pas d'enfants, cesserait d'être. La France, c'est mes petits. Plus je lui ai donné de petits, plus je l'ai faite forte. Quand je me suis marié, on m'a remis un carnet avec douze cases ; moins une, j'ai tout rempli. On aura besoin de mes six fils pour l'armée, même les chétifs s'il y en a de chétifs. Vous qui n'avez pas d'enfants, vous m'aurez obligé à donner le surplus des miens. J'ai élevé mes enfants pour vous. Si la guerre était déclarée, mes fils partiraient dans une proportion d'autant plus large que les familles stériles leur auraient laissé à boucher les trous du contingent. Ils partiraient, eux qui sont là, parce que les vôtres n'y seraient pas. Et peut-être sur le champ de bataille, dans un engagement où la faiblesse numérique sera de leur côté, mourront-ils parce que vous, dont ils protègeront les biens et l'honneur, vous aurez contribué à cette faiblesse et à cet écrasement. » Fort bien tiré, mon capitaine ! Et je me range d'autant plus volontiers derrière votre fier drapeau que, malgré les folles erreurs de la théorie malthusienne, la pratique de la vie universelle nous démontre surabondamment que plus il y a d'intelligence mentale et manuelle semée sur la croûte terrestre, et plus de bien-être, plus de force, plus de perfectionnement en germent et s'y multiplient de siècle en siècle. Aussi devrait-on taxer d'injurieuses les apostrophes dans le genre de « Race de fils à papa ! », ou « Espèce de fille unique ! »; comme on dirait dans un sens inverse : « Graine de filouterie ! » ou « Marche de trottoir ! »... Moi qui voudrais ne plus rien détester, je sursaute parfois d'aversion, quand je tombe dans quelque guêpier du genre, lorsque je vois de ces juments de parade ruineusement dorlotées, rouler leurs prunelles chavirantes, couler de leurs seins pétrifiés ainsi que de noirs graviers, plonger de leurs nichons comme encapsulés d'or froid !... Oh ! que la maison sans enfants est triste ou ironique, avec un vieux garçon

et une vieille fille accouplés comme les grasses bestioles qui les empestent jusque dans leur alcôve parfumée ! Tous les goûts sont respectables et toutes les opinions permises ? Les idées *in petto*, peut-être ; mais les faits ? Approuvez-vous les expériences des voleurs et des assassins ? Admettez-vous qu'un lascar voyage sans billet, ou qu'un flâneur vienne s'asseoir à la terrasse d'une brasserie des boulevards pour consommer des bols d'air gratuits, en accaparant la place d'un client sérieux ; ou qu'un purotin s'insinue dans un banquet pseudo-littéraire où l'on goinfre et rigole comme des fils d'Epicure, puis qu'il n'y paye point son écot ? Hé ! n'allez pas me répondre que la chose est impossible, à moi qui l'ai pratiquée un soir, mais sans le faire exprès ; car, fort jeune alors, je m'étais imaginé de très bonne foi qu'une carte d'invitation suffisait pour s'attabler à titre gracieux : beau temps de mes débuts dans Cosmopolis... Donc, les « mariés à blanc », sans résultat, jouissent à la prunelle (si je puis ainsi m'exprimer) des bonnes choses créées par tout le labeur, la formidable souffrance de la collectivité solidaire ; et c'est ce honteux, cet égoïsme inexcusable quand il est prémédité, qu'il faut combattre à outrance. Car vous pouvez l'observer un peu partout, dans les recoins de tous les milieux, ce brouillard opaque et glacial : quel noir crépuscule, quelle crotte morale ; que de vieillards précoces et laids, que de bacchantes stériles et ignobles ! Serait-ce l'enterrement d'une génération au sang corrompu, psychologiquement vérolée jusqu'à la moelle? Ah ! qu'on nous délivre vite de cet insupportable cauchemar !

En revanche, aucun spectacle ne me semble digne d'égaler celui de la saine maternité. Je ne trouve aucun tableau réconfortant comme de rencontrer une jeune femme à nouveau enceinte, voiturant un bébé de vingt mois, tandis qu'un ou deux autres suivent à la remor-

que de sa jupe écourtée (1). Alors, devant cette victorieuse splendeur de la nature en travail divin, je jubile et m'incline en pensant : « Bravo ! petite maman ; la grande chaîne vitale se prolonge encore au lieu d'être brisée par des fils coupables envers leurs ascendants, ou comme par des riverains qui supprimeraient l'eau vers l'aval ; bravo ! un maillon de plus se forge, va se boucler sur l'enclume humaine, car une goutte de jus cérébral, une étincelle d'intelligence est en gestation ; oui, bravo et courage, les *ballonnettes*, vous coulerez les ventres vides ! »... Je m'adresse surtout aux riches et à ceux qui, même dûment, croûtent aux fonds publics ou autres, jouissent d'une rémunération parfois médiocre mais certaine, n'ont pas le souci de leurs vieux jours, rentés par la collectivité. Ah ! si tous les favorisés de ce monde savaient, voulaient, avec leurs multiples moyens, quelle riche moisson prochaine, « pleine comme un œuf, droite comme un mât », forte au physique et au moral. Alors notre belle patrie serait sauvée, et avec elle tout ce qu'il y a de plus noble dans la vie, de plus fier par le monde et de plus resplendissant sous le soleil. Que ceux-là comprennent qui le doivent ; et leur bonheur ainsi racheté ici-bas, leur sera automatiquement pardonné en dernier appel !

(1) On a vu des reines et des impératrices promener ostensiblement leur beau ventre, dans les rues de leurs capitales, devant leurs sujets enthousiasmés, encouragés...

CONCLUSION INTÉGRALE

Je suis presque surpris, en comptant que mes feuillets s'intègrent sous un bloc de consistance normale, ce qui implique un nécessaire ralentissement vers la finale proche. Concluons donc... Je dois demander à mes lecteurs — à mes amis probables — s'ils ont trouvé dans cette inhabile mosaïque, je ne dirai point le total mais au moins une partie de ce qu'ils cherchaient ? Car je n'ai pas la niaiserie de prétendre réaliser en ce petit tome les promesses tacites de son titre écrasant ; si je l'ai monté en cimaise, c'est moins par orgueil exagéré que par souhait cordial, pour rappeler à plus compétants que moi ce qu'on pourrait tenter dans cette voie lumineuse — avec le ferme espoir que quelque vaste esprit fignolera un jour en chef-d'œuvre de marbre, la mince maquette d'argile qui va me glisser des doigts... Mais mon but serait partiellement atteint si j'avais pu enraciner en l'âme de mes lecteurs sérieux, le goût profond de tout saisir des choses à la portée d'une intelligence méditative, sinon pour tout aimer (serait-ce possible ?), du moins pour ne plus rien détester agressivement ; car tout est motif à discerner, à combattre ou à défendre, à écraser ou à exalter, en laissant à chaque objet, à chaque élément moteur sa juste part de relativité. — Aussi ne faut-il point médire de l'instruction encyclopédique, à la fois laïque et religieuse, science profane et art sacré. L'intel-

ligence de plus en plus cultivée devient (parce que moins incomplète) plus capable de discerner le vrai du faux, le beau du laid : l'homme supérieurement et impartialement instruit s'intéresse de plus haut et mieux aux grandes phases de la vie nationale et mondiale ; à mesure qu'il en gravit les gradins innombrables, le voile fuligineux de ce formidable théâtre lui apparaît plus lointain, avec des proportions plus exactes par rapport au champ d'action qu'est l'Univers ; et les acteurs eux-mêmes lui semblent moins détestables, il les plaint davantage en perçant leurs vilains mobiles au pus délétère, et il souhaite ardemment que tous les égarés puissent comme lui retrouver le sentier de la Certitude, monter du fond de la cuvette vers les sommets lumineux !Tout interpréter pour ne plus rien haïr, quel rêve, quel but pour une vie d'homme complet... Et au fond, qu'est-ce que la vie, si ce n'est l'éternel contraste du tragique et du comique, du lugubre et du joyeux, du sérieux et du plaisant, du noble et du médiocre, du divin et du diabolique ; c'est le perpétuel polichinelle, c'est Jean qui pleure et Jean qui rit, l'estomac recroquevillé du miséreux et l'insolent bedon du millionnaire : c'est Satan et c'est Dieu ! Et puis, le plus intelligent de nos semblables, n'est-ce pas le penseur qui saisit tout vivement, qui se fait comprendre, deviner à demi-mot, — de même que le chef le mieux obéi est celui qui n'a nul besoin de punir ni de gronder, sa présence suffisant et même son esprit en son absence corporelle ? Sans toutefois oublier l'opinion de Newton, personnellement trop modeste quand il disait que « nous sommes des enfants qui ramassons des pierres sur les bords du grand lac de la Vérité ». — J'entends quelques esprits sans doute bien intentionnés, nous sommer alors d' « instruire le peuple ». C'est bientôt dit ; mais on ne devrait pas oublier que toute large connaissance suppose une longue préparation, comme toute vue panoramique exige

une ascension généralement lente et pénible. Or, il faudrait d'abord que les retardataires voulussent bien accepter les bons offices des initiateurs compétents, s'imposer cet effort nécessaire, ne pas trop injurier les « baveurs d'encre », comme ils jutent non sans image. Hommes fraternels, essayez donc comme je l'ai moi-même tenté de tout cœur dans de très nombreuses circonstances ; persévérez aussi longtemps que vous le permettra votre ardent amour pour nos semblables en os ; puis nous en reparlerons, au retour de la « clairière »...

De même que La Bruyère, La Rochefoucauld, Flaubert et quelques autres fins graveurs de pensée estimaient que la suprême perfection du style réside dans l'extrême concision ; de même, très humblement, je souhaiterais pouvoir résumer tout ce qui précède, coudre ces quelques centaines de pages, condenser mes idées, quintessencier enfin mon idéalisme dans ce souhait à la fois simple et intégral : soyons intelligents et intelligibles, pour comprendre nos semblables et en être compris. Le procédé le plus efficace en vue du meilleur résultat, consiste à respecter religieusement et partout l'appel de la nature ; car toute vocation certaine est une véritable mission, manuelle ou mentale. — J'avouais ci-dessus mon incompétence pour traiter en maître tout ce que recèle d'immense mon sujet dans son intégralité ; et je crois que cette encycloïde ne sera bouclée (si jamais elle peut l'être) que par un très haut philosophe, un surhomme qui saurait monter sans glissade du socle mathématique jusqu'à la flèche théologique : or, je n'ai pu encore baigner mon front dans les *Somme* des d'Aquin ; d'où une lacune capitale dans mon mentalisme. Sans doute, le raisonnement géométrique imprime à quiconque s'en est longuement pénétré dès sa jeunesse, un tour de pensée, une logique dont s'éclairent en justesse les décisions de toute sa vie intelligente ; mais, en rappelant cette vérité, je n'oublie

pas que l'axiome fondamental de la géométrie primaire (ligne droite = plus court chemin entre deux points) et par suite le fondement de toutes les sciences dérivées (mathématiques secondaires et supérieures, mécanique, électricité, etc.), théoriquement indiscutable, peut fort bien ne plus être vrai en pratique : vieux chemin direct mais caillouteux plus lent que par la route nationale ou par la voie ferrée obliques, courants aériens ou aqueux adroitement évités, vitesses inégales des mobiles, etc. ; ce qui prouve une fois encore combien tout est relatif, les faits les plus simples comme les plus compliqués. D'où la nécessité de ne point parler à l'absolu : ne polluez pas une fontaine en jurant de ne jamais boire de son eau; de préférence avouez qu' « en ce moment » votre opinion est telle que vous la présentez. A la rigueur, je vous laisserai dire que vous ne croyez pas à l'existence de Dieu, ni à celle du soleil tel qu'il est (votre droit strict d'aveugle cérébral) ; mais toutes les fois que je vous entendrai baver que le Créateur n'existe point, ce qui revient à prétendre que les astres furent imaginés par des fols en divagation, je me mâterai devant vous, je vous combattrai de toute mon âme ardente, je vous chasserai du monde mental que vous souillez de vos crétinades !

Amis, quiconque ricane de vos connaissances, de vos croyances, au total de votre propre savoir, de votre intelligence personnelle, avoue *ipso facto* qu'il vous est inférieur. On vous déteste ou vous envie ; répondez par de cordiales réflexions, plaignez et passez, — puis, remontez plus haut... Incontestablement, le moins s'explique d'autant mieux qu'on connaît le plus : algèbre élémentaire par calcul infinitésimal, statique industrielle par dynamique céleste, végétabilité terre à terre par vitalisme divin. Aussi ne vois-je pas un primaire clarifier les rudiments géométriques même fermés au proche « pont aux ânes », s'il ne s'est au moins imbibé des géométries ana-

lytique et descriptive ; et je ne crois pas qu'on puisse approfondir quoi que ce soit, si l'on ne peut s'élever jusqu'à ces sphères supraterrestres qu'une fausse religiosité ratatine parfois sous la mesquinerie des basses haines, mais que le véritable esprit religieux (n'oublions jamais son sens étymologique en trait d'union d'amour) aimante vers les cimes supérieures : on ne voit bien le marécage inférieur, la nature et son génial parasite, qu'en les dominant de la haute route du Ciel. — Soyons donc très prudents. Juger sans connaître, quelle impertinence ; condamner sans entendre, quelle infamie ! Certes, je n'oublie point que j'ai autrefois, comme tant d'autres « jeunes », arboré le gilet ponceau des ânes à poivrade, avec flacon d'anticléricalisme à l'émeri ; et c'est pourquoi je me trouve plus particulièrement qualifié, à l'approche du seuil quarantenaire, pour retenir au bord du précipice les malheureux cousins qui s'exposeraient à la terrible chute morale, et qui, moins heureux que leur guide évidemment sincère, pourraient ne plus en revenir, ni s'en évader comme moi par l'étude eucyclopédique, l'épurement par la souffrance, la méditation salvatrice... Mais qu'on ne se méprenne point sur mon but : j'estime que les cléricaux, pas plus que les libertaires (tous les sectaires aussi variés de geste qu'avariés de jugeote) ne peuvent se condamner réciproquement, être à la fois juges et parties ; car presque tous sont plus politiciens que religieux ou néantistes. Pourquoi les athées qui se croient rigoureusement impeccables (!!) trouvent-ils mauvais que des pécheurs volent vers les paisibles sanctuaires, les oasis vivifiantes, demander à Dieu de les épurer, de les équarrir moins imparfaits, de dispenser aux dolentes créatures un peu de cette perfection dont ils prétendent avoir le monopole exclusif, eux antidéistes, faux libres penseurs tortionnaires de la pensée libre ! Ces derniers débarqués sont fatalement des sous-intelligences inquiètes, puisque

injustes envers leur Créateur ; à l'athée manque au moins un sens, le sixième complémentaire, la faculté essentielle de l'esprit humain : l'envergure céleste. Pour vous expliquer Dieu muet, d'après vous inintelligent dans des effets apparemment injustifiables, je le comparerai — pour vous seuls, goulus matérialistes — à quelque très puissant fermier dont la basse-cour, l'étable et tous les communs criaillent parce que tarde un peu le moment bien réglé de la distribution. Or, le maître des lieux se soucie-t-il de l'inepte charivari ? De même pour le Grand Gouverneur à tort accusé, parfois maudit : Il laisse dire, puis vient à son heure, toujours impeccablement juste, quelles que soient les apparences inexplicables par l'homme impatient... D'autre part, pourquoi le catholicisme mal interprété serait-il encore la haine, comme la pseudo-libre pensée demeure l'erreur ? Car elle est un fait, cette implacable hostilité de certains dévots outranciers ou assimilables, contre toutes les apparitions autres que les miracles de leur seule tente ; et même contre celles de leurs fraternels adeptes qui ont l'audace de revêtir un caractère laïc quelconque, sans robe noire ou ocre, sans froc ni cornette.

Proclamons-le hautement, le divin Christ n'appartient à aucune chapelle exclusive ; c'est le vrai Fils du Créateur, c'est l'Etre humain dans toute sa pureté, Celui qui, nu et net comme la blanche hostie, en Esprit vainqueur de la matière, vient éclairer de son amour le monde déchu, le surélever sur ses épaules écartelées ! Et quel symbole, en ésotérisme sacré, que ce Cadavre sanglant ; quel poème cycloïdal que les stations du Chemin, ces quatorze précipices aux crocs rougis : depuis le tribunal du Scandale (où le pécheur Pilate trône et condamne d'un cœur si faux l'Innocence incarnée) jusqu'à la descente au glorieux sépulcre de la Résurrection, en passant par le Faix écrasant qui représente le total des iniquités mondiales, avec les

chutes innombrables qui sont les nôtres ; par le dépouillement de la robe en lambeaux et le déchiquetage de la chair, — avec les pieds comme rivés pour attendre, les bras étendus pour embrasser, la tête penchante pour le baiser de réconciliation, et surtout le cœur largement ouvert, resplendissant comme le sanctuaire du Repos... Je défie n'importe quel honnête homme — se crût-il plus infaillible que le plus barbare des déiphobes — de pouvoir amoindrir tout ce que recèle de formidable, d'immense cette symbolique randonnée de la marche au Calvaire ! Ils nous ricaneront peut-être : Jésus est-il Dieu ? Je répondrai franchement que je l'ignore en précision, parce que nul en théologie ; mais le Verbe qui prononça, parmi tant d'autres beautés, le sublime Sermon sur la Montagne (dont ses tristes détracteurs ignorent jusqu'au premier mot), le divin Maître qui pardonna aux pharisiens qui l'assassinèrent et continuent de le clouer chaque jour, toutes les heures, toutes les minutes depuis dix-neuf cents ans, cet Homme n'eût-il été que l'Ombre du Créateur, qu'un Moment virtuel de la Toute-Bonté — cette Image enfin fut si adéquate à l'Être incréé, que la méprise ou plutôt l'équivalence est parfaitement admissible. Et, au besoin, pourquoi ne dirait-on pas en abrégé, « Dieu » pour Fils de Dieu, comme on appelle par courtoisie « mon colonel » un lieutenant-colonel, « amiral » un contre-amiral, « monsieur le ministre » un simple sous-secrétaire d'Etat circoncis d'oreille, — et comme Jésus lui-même qualifiait de « Fils du Tonnerre » l'impétueux Jean, le plus épuré de ses apôtres... En résumé, qui que nous soyons ou prétendions être (bouddhistes, israélites, chrétiens, mahométans, occultistes, libres penseurs non intoxiqués d'athéisme), prouvons par nos pensées, nos paroles et nos actes, que nous sommes intègres, francs, charitables, intelligemment humains en un mot ; prêchons d'exemples, formons avec nos prosé-

lytes également inattaquables dans leur haute moralité, un faisceau mental très cohésif, et nous vaincrons ! ou plutôt le Beau se servira de nous pour vaincre le laid ; et ce sera l'infaillible triomphe du Savoir, de la Vérité. A-t-on jamais vu la lumière venir d'en bas et non d'en haut, des noirs précipices au lieu des stellaires pourpris ?

Ah ! quelle apothéose ! Il est si limpide, le grand Jardin de la Connaissance ésotérique, dans cet idéal ERMITAGE DE LA PENSÉE que je voudrais — plus près du Soleil — bâtir en pierre comme j'ai tenté de le construire en fluide, sorte de Mont-Cassin français et même mondial qui s'élèverait à l'acropole de quelque nouveau Port-Royal champêtre, où ne pénétrerait quiconque n'est pas philosophe, spiritualiste accompli (1). L'huis entrebâillé par le saint Pierre du site ne laisserait passer que les Cerveaux encyclopédiques, à l'exclusion de tout savant trop spécialisé; car, si ce dernier type se terre dans sa vitrine plus ou moins étroite, l'œil clos même aux réalités les plus splendides du dehors, — l'érudit, sachant que tout son savoir varié n'est que la nomenclature de tout ce qu'il ignore, comme un passe-partout des appartements meublés du Grand Palais naturel, l'érudit complet et d'autant plus modeste savoure sa nullité relative, mais il jouit en gourmet de toute cette vaste culture où les édifices alternent avec les arbres, les fruits avec les fleurs, les racines

(1) Je comparerais encore ce Domaine du Savoir à un symbolique Mont-Palatin dominant la gigantesque arène moderne, dont les degrés seraient garnis d'humains à la mentalité semblablement décroissante, depuis le sémaphore rocheux du sommet jusqu'au sable mouvant du fond. Et je comprends mieux, alors, que les coryphées des cimes ne puissent d'emblée être entendus par les primates des marécages ; habitués à regarder haut, à parler peu et par abstraction, leur voix ne peut guère être perçue puis reproduite que par les penseurs intermédiaires qui, de zone en zone, et en quelque sorte après mastications successives, ne parviennent que lentement à la transmettre aux spectateurs inférieurs, — quand ces derniers, enfin auditeurs, daignent décapsuler leur Trompe d'Eustache !

avec les céréales, les oiseaux mélodieux avec les bêtes laitières, les cascades cristallines avec les bassins calmes. Là, l'Esprit intégrateur voit en panorama les monuments au fond desquels rêvent Pythagore et Confucius, Socrate et Platon, Aristote et Virgile, vénérables maîtres antiques; puis viennent les villas de Marc-Aurèle à surnommer le Vertueux, de saint Augustin avec son écusson *Tolle et lege*, de saint Thomas le Napolitain, ce « Prince des théologiens » que j'anabaptiserais volontiers « l'Intégral », de Dante le père du poème italien et divinement humain, de Bacon l'encyclopédiste moyenageux, de Shakespeare le drame fait homme ; à côté voisinent, au XVIIe pavillon, La Bruyère et Pascal, Corneille et Racine, Spinoza et Bossuet, tous hors concours; puis, sur les hauteurs scintillent Képler et Newton, Leibnitz et Halley, Herschel et Arago, braquant leurs télescopes en traits d'union terro-célestes ; plus près de notre grille, dans le XVIIIe arrondissement, Montesquieu enguirlande ses *Lettres persanes* (où il nous rappelle que Rebiab = Mois des Fleurs), tandis que Diderot conte de fines gallineries à la fille de son libraire ; par le travers, Voltaire déambule et fait d'obliques salamalecs à l'Homme poignardé en croix, et Rousseau tournant l'échine au sarcastique Arouet, décapite les plus belles tiges en jeune compagnie, précédant l'imaginatif Beaumarchais et son voisin de Saint-Pierre, le créateur de l'exotisme ; dans le XIXe parterre, après le savant Gœthe et le vibrant Byron, le victorieux Hugo lime sa harpe à en scier les cordes, et Flaubert cisèle, sous la statue de *Salammbô*, les pierres de taille que Balzac amoncela dans le théâtre de sa *Comédie humaine*, tandis que plus loin — tel un rossignol aphone, après avoir voleté sur la tête du Christ qui prie sous la tonnelle en grotte sacrée — le virtuose Renan laisse choir quelques plumes sur la couronne d'aubépine (ce symbole d'Espérance), en affirmant qu'il ne voit plus le Maître et que

dès lors tout est toléré aux rats destructeurs ; mais aussitôt surgissent les gardes portant les plaques de Gratry et de Gounod, d'Huysmans et de Coppée, dont les symphonies s'harmonisent en bordure du XXe, aux constructions déjà montées sur le premier étage... Qu'il est donc beau, le Jardin de la Connaissance où l'eucyclopédiste, le philosophe et le poète n'ont qu'une même langue à la fois simple et sacrée, dans notre Ermitage idéal que nous habiterons un jour, peut-être même sur cette planète obscure, n'est-ce pas artistes mentals et aristocrates intellectuels, ô mes chers frères penseurs ?...

...L'énorme Mouette voguante qu'est notre Terre instable, trouvera-t-elle une bouée où se poser sur l'incommensurable Océan d'éther ; notre ronde Oiselle atteindra-t-elle bientôt son Reposoir promis ? Nous ne pouvons l'affirmer ; mais qu'importe, si notre faible intelligence fortifiée (quoique manifestement incapable de tout comprendre) monte toujours plus haut, part de zéro vers l'infini, va du faux au vrai et du néant à Dieu ! En abrégé, que tout notre corps en équilibre soit le temple austère d'un cœur incandescent, d'une âme euphonique, d'une mentalité harmonieuse... Mais ce serait alors prétendre au parfait, à ce que notre frêle esprit ne peut entrevoir qu'en asymptote surnaturalisée ? Raison suprême pour convenir que le plus grand acte rationnel qui puisse nous être inspiré sur cette froide planète provisoire — en attendant notre rappel au lumineux Bercail, à l'éternelle Source de Clarté — c'est de nous anéantir sans réserve sous la splendeur, divinement pure et quiète, de l'Unique

INTELLIGENCE INTÉGRALE !

. . . .

Ecrit à Paris et à Rebiab, fini à la Sainte-Baume, en 1911.

TABLE MÉTHODIQUE

PREMIÈRE PARTIE. — SCIENCES FONDAMENTALES

(CONNAITRE LES VÉRITÉS DIDACTIQUES)

CHAPITRE Ier. — SCIENCES MATHÉMATIQUES

§ I. — **Sciences en général**

§ II. — **Sciences mathématiques**

CHAPITRE II. — SCIENCES PHYSIQUES

§ I. — **Physico-chimie**

§ II. — **Histoire terrestre**

CHAPITRE III. — SCIENCES PHILOLOGIQUES

§ I. — Philologie générale

§ II. — Histoire humaine

CHAPITRE IV. — SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

§ I. — Logique essentielle

§ II. — Logique intégrale

DEUXIÈME PARTIE. — ARTS LIBÉRAUX

(CONNAITRE LES PROFESSIONS CÉRÉBRALES)

CHAPITRE Ier. — ARTS BIOLOGIQUES

§ I. — Mécanique humaine

§ II. — Glottes plaidantes

CHAPITRE II. — ARTS MILITAIRES

§ I. — Armées de terre

§ II. — Armées de mer

CHAPITRE III. — ARTS PLASTIQUES

§ I. — Architecture et sculpture

§ II. — Peinture et musique

CHAPITRE IV. — ARTS PSYCHOLOGIQUES

§ I. — Technique mondaine

§ II. — Symbolique sacrée

TROISIÈME PARTIE. — PROFESSIONS INDUSTRIEUSES

(CONNAITRE L'INDUSTRIALISME HUMAIN)

CHAPITRE Ier. — TRAVAIL INDUSTRIEL

§ I. — Intelligence manuelle

Poitiers. — Société française d'Imprimerie

DU MÊME AUTEUR

LA VOLONTÉ DOMINATRICE

GUIDE SECRET DU SUCCÈS

Quand nous offrîmes, dans le courant de 1909, la première édition de cet ouvrage désormais célèbre, nous étions loin d'escompter un écoulement si rapide de ses tirages successifs ; mais nous espérions un succès aujourd'hui magnifique. C'est que M. Boyer était tout indiqué pour présenter à tous les esprits avisés, cette énergique et infaillible éducation du Poumon, du Regard et de la Pensée, divulguant ainsi ces omnipotents secrets du Succès dans tous les milieux, qui permettent à tous (chefs et subalternes voulant s'en donner la peine) d'améliorer considérablement leur sort matériel et de se bonifier moralement : le bien-être complet, à l'exclusion de tout charlatanisme. — Etude basée au fond sur la Mécanique et l'Electricité magnéto-physiologiques, belles sciences interprétées ici d'une façon élémentaire et inédite, les mettant à la portée de tous les lecteurs sérieux. Ceux-ci pourront alors se convaincre qu'en notre monde il n'y a pas que des voleurs et des volés (comme le prétendait en correctionnelle un escroc fameux), mais partout des Dominateurs et des Dominés, aussi bien en affaires que dans tous les cas passionnels exigeant l'usage décisif de la Volonté humaine...

SIXIÈME ÉDITION

21

